

LA

RABAGASSADE

POÈME SATIRIQUE

EN LANGUE GASCONNE

AVEC TRADUCTION EN REGARD

Souvenirs de l'ex-maire

DE BOUTAUX



BORDEAUX

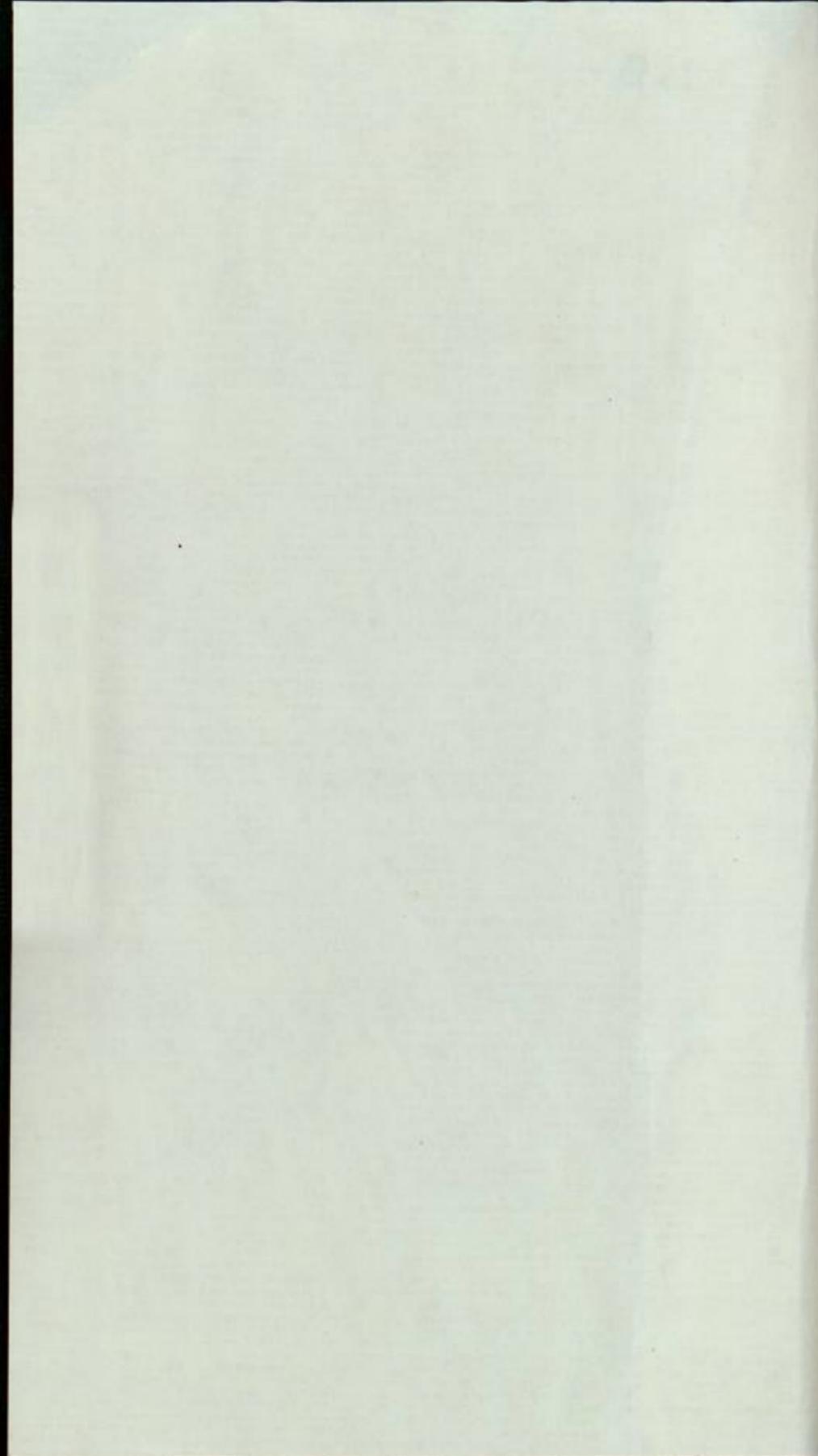
P. M. SORIANO, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH

40, RUE DES MENUS, 40

M D C C L X X I X

UNIVERSITÉ de TOULOUSE-LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIIONALES
LINGUISTIQUE



217

LA

RABAGASSADE

LA
RABACASSADE

IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH, RUE DES MENUTS, 40.

LI 04-14

UNIVERSITÉ de TOULOUSE-LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIANALES
LINGUISTIQUE

RABAGASSADE

POÈME SATIRIQUE

EN LANGUE GASCONNE

AVEC TRADUCTION EN REGARD

Souvenirs de l'ex-maire

DE BOUTAUSAC



UNIVERSITÉ de TOULOUSE-LE MIRAIL
INSTITUT D'ÉTUDES MÉRIDIANALES
LINGUISTIQUE

BORDEAUX

P.-M. SORIANO, LIBRAIRE-ÉDITEUR

IMPRIMERIE SAINT-JOSEPH

40, RUE DES MENUTS, 40

M D CCC LXXIX



RABAGAS

EN LANGUE GASCONNE

AVEC TRADUCTION EN REGARD

de l'histoire de la ville

DE BORDEAUX

BORDEAUX

chez M. BORDAS, Libraire, Palais National

IMPRIMERIE DE SAINT-JOSEPH

de la rue de la Harpe

N° 100

QUELQUES RÈGLES DE PRONONCIATION

En patois, on prononce toutes les lettres, et, sauf les exception suivantes, on les prononce comme en français :

E n'est muet qu'à la fin des mots, lorsqu'il n'est surmonté d'aucun accent. Dans le corps d'un mot, il est fermé, à moins d'indication contraire.

Ai, ou **ay**, **ei** ou **ey**, **oi** ou **oy** se prononcent **aï**, **oï**, **oï**

Au équivaut à **aou** ; **ou** (sans accent) se prononce comme **ou** en français ; **ou** (accent grave) se prononce **oou**

En et **em** à la fin des mots se prononcent **enn** et **emm** (e muet) : dans ce cas la syllabe est muette. Si **e** est accentué, la syllabe prend le son **ouvert** ou **fermé**, selon l'accent.

In et **im** à la fin des mots se prononcent **inn** et **imm**.

Dans le corps des mots ; **En** et **em**, **in** et **im** ont la même consonnance que ci-dessus

Lh a le son mouillé de **ill** dans **bataille**.

QUESTIONS BRILLES DE PRONONCIATION

Les points de prononciation les plus importants sont les suivants :

Il faut noter que la prononciation de certains mots est très importante et qu'il faut y faire attention.

Les points de prononciation les plus importants sont les suivants :

Il faut noter que la prononciation de certains mots est très importante et qu'il faut y faire attention.

Les points de prononciation les plus importants sont les suivants :

Il faut noter que la prononciation de certains mots est très importante et qu'il faut y faire attention.

ALAN-THÉOPHILE

AVAN-PREPAUS

AUAN-PREPAUS

Cadichot, n'ères pas bazut
Dou temps de la guerre de France;
F'aquets fargures *a-d-outrance*,
Cramiou, bielh Judiou e testut, (1)
Lè-Besougn au capet pountchut, (2)
Farsinet, Naquet lou boussut,
Espullère e toute l'antjance,
E Rabagas lou pu coussut :
Tout aco t'es encounechut?
E quan aquere sente clique
Debat la braude e lou mespris
S'espoutchit dap sa Republique,
Chèn aué per *De proufoundis*
Qu'ous chioulèts de noste peys;
Que lou sourelh su'noste terre
Tournet arraja : tu, praubot,
Praubot, tu poupèues encouère.
Ah! dou temps que damourèi Mère,

AVANT-PROPOS

Cadichot, tu n'étais pas né
A l'époque de la guerre de France ;
Et ces farceurs à *outrance*,
Crémieux, vieux Juif à tête dure,
Glais Bizoin au chapeau pointu,
Freycinet, Naquet le bossu,
Spuller et la compagnie,
Et Rabagas le plus fringant,
Tout cela est inconnu de toi ?
Et lorsque cette triste race
Sous la boue et le mépris
Fut écrasée avec sa République,
Sans obtenir d'autre *De profundis*
Que les sifflets de notre pays ;
Que le soleil sur cette terre
Rayonna de nouveau : toi, pauvre,
Pauvre, ta mère t'allaitait encore.
Ah ! tandis que je demeurai maire,

Mey d'un cop plourèi, Cadichot,
 De bese escana la patrie;
 E, dingu'à la fin de ma bie,
 Plourerèi lous qui mourin,o;
 Mê lous qui biououn dap aco
 Proch dou roustit, lougn de l'espase (3);
 Que se battoun à cops de frase;
 Lous qui béoun à pleng coco,
 E que pr'aué bren hasoun l'ase:
 Aquets, moun mespris lous escrase!

Atàu me parlèue Papè.
 Praube Papè! Dempuy la guerre,
 S'ère heyt bielh: lou nas à terre,
 Talin-talan, traynan lou pè,
 Lous péus, ba te fère-lanlère,
 Nère pa mey *Moussu lou Mère!*
 Mè lou cerbet ère sancé,
 L'ouelh ère biou, lou co tabé,
 E la lengue birèue encouère.
 N'ère pa'stat sabén, nani:
 Nous disè que, quan ère drole,
 Ère anat un an à l'escole,
 Balà tout; mè sabout feni,
 Tout soul, aquet brigalh d'estude,
 Dap une boulentat testude.

Plus d'une fois je pleurai, Cadichot,
 En voyant égorger la patrie;
 Et, jusqu'à la fin de ma vie,
 Je pleurerai ceux qui moururent, oui;
 Mais ceux qui vécurent, malgré tout,
 Près du rôti, loin de l'épée;
 Ceux qui se battirent à coups de phrases;
 Ceux qui burent à plein verre,
 Et qui firent l'âne pour avoir du son:
 Ceux-là, mon dédain les écrase!

Ainsi me parlait le grand-père.
 Pauvre grand-père! Depuis la guerre,
 Il avait vieilli: le front incliné,
Talin-talan, trainant le pied,
 Les cheveux, va te faire lanlaire,
 Ce n'était plus *Monsieur le maire!*..
 Mais le cerveau était sain,
 L'œil était plein de feu, le cœur aussi,
 Et la langue manœuvrait encore.
 Il n'avait jamais été savant, non:
 Il nous disait que, tout enfant,
 Il était allé un an à l'école,
 Voilà tout; seulement il sut achever
 Tout seul, ce commencement d'instruction,
 Avec une volonté opiniâtre.

Legioue un libre flamban nèu,
 Sì de Paris, sì de Bourdèu,
 Chèn tusteja d'une birgule.
 Journàus? Peuh! n'ère redicule :
 De lous de soun departemén
 N'en manquèt pa nat à la rounde ;
 E lous àuè'ncouère au moumén
 Oun s'en angout den l'aute mounde.
 N'auè gouardat lous lumeros,
 Touts, touts, sau lous de *la Girounde* : (4)
 Coume aqui lou papey abounde,
 Ma foy, s'en bouchèue... lous pots,
 Façoun de se mouqua dou mounde.
 Escriouè defecilemén,
 Chèn trop d'ortografe francese ;
 Mè se sicnèue propemén
 En boun patouas, podets me crese.
 En Bourdelés, mey d'un *réac*
 Legit e se mentau encouère
 La *Lettre* que lou brabe mère,
 De soun fautulh de Boutausac
 Arrounsèt au cap de Boltère,
 Dou temps de fu *lou Centenère*.
 Es bray que lou mot ère biou :
 Gn'a qu'en rougiouen une pause
 Tout en arrisen... Eh! moun Diou,

Il lisait un livre flambant neuf,
 Qu'il vint de Paris ou de Bordeaux,
 Sans broncher d'une virgule.
 Les journaux? Peuh! il en était ridicule:
 De ceux de son département
 Il n'en ratait pas un à la ronde,
 Et il les conservait encore au moment
 Où il partit pour l'autre monde.
 Il en avait gardé tous les numéros,
 Tous, sauf ceux de *la Gironde*:
 Comme là, le papier abonde,
 Ma foi, il s'en essuyait... les babines,
 Histoire de se moquer du monde.
 Il écrivait péniblement,
 Sans abuser de l'orthographe;
 Mais il *signait*, proprement,
 En bon patois, vous pouvez m'en croire.
 Dans le Bordelais, plus d'un *réactionnaire*
 A lu et se rappelle encore
 La *Lettre* que le brave maire,
 De son fauteuil de Boutausac
 Jeta à la tête de Voltaire,
 Du vivant de feu le Centenaire.
 Il est vrai, le ton était vif:
 Plusieurs rougissaient un moment
 Tout en souriant... Eh! mon Dieu,

Coume disè quan ère biou :
Ço que put, ço que hèi pouchiou,
N'es pa lou *mot*, aco's la *cause* !

Y hasè boun aquet dessey.
La heste de *Sente Castagne*,
Toutsans, per pa dise arré mey,
Se carrilhounèue au clutchey ;
E touts lous Bounséns, à barrey,
Coume se hèi à la campagne,
Pélèuen, decap au landey,
Lou frut aymat dou castagney ;
E nat, mè nat n'auè la cagne.
E, cheytat proche dou houguey,
Suffit de cassa lou bielhey
E de se guari la ligagne,
Lou bielh tchuquèue à pleng saley
Une boutelhe de Sén-Pey. (6)
Tè, ce dichouy, papè lou mère,
Bous que biououts au téms passat,
Countats-nous une bagatère :
Y'a bère pause qu'èi pensat
A bous en hèse la prière.
Aném, l'istòri de la guerre ;
Rabagas, lou broy agassat,
E la Republique darrère,

Comme disait le bonhomme autrefois :
 Ce qui offense le nez, ce qui gêne le pied,
 Ce n'est pas le *mot*, c'est la *chose*!...

Il faisait bon, ce soir-là.
 La fête de sainte Chataigne,
 La Toussaint, pour ne dire rien de plus,
 Était carillonnée au clocher du village.
 Tous les Bonsens, pêle-mêle,
 Comme c'est l'usage à la campagne,
 Dépouillaient, tournés vers les chenêts,
 Le fruit préféré du chataignier :
 Et pas un, pas un ne flânait.
 Et, assis près du foyer,
 Sous prétexte de chasser la vieillesse
 Et de tenir ses yeux éveillés,
 Le vieillard buvait à pleine écuelle
 Une bouteille de Saint-Pey.
 Tiens, dis-je, grand-papa le maire,
 Vous qui vécûtes au temps passé,
 ConteZ-nous une bagatelle :
 Depuis longtemps j'avais songé
 A vous en faire la prière.
 Allons, l'histoire de la guerre ;
 Rabagas, le gentil compagnon,
 Et la République dernière,

Countats-nous ec, papè lou mère.

Bachèt lou cap un moumenet,
 Se passèt la man s'ou bounet,
 E dichout atau : souat, maynatges ;
 Cadiche bous racounera
 Aquère istòri de saubatges.
 Qui bourra droumi, droumira :
 Coumplète libertat aus droles ;
 Mè Cadichot m'escouterà ;
 E pusqu'a courrut les escoles,
 Sus lou papey ec tracerà :
 Jou parlerèi, et escrioura.
 Mé farra mey d'une belhade ;
 Mè lou lendouman, s'a-Diou-plèt,
 Haram la grasse matinade.

Labets toute la maysounade
 Entourn de Papè s'amassèt.
 Pr'èt, embièt se couelhe au tounèt
 Un boun chiouïe' de bin nauèt,
 L'abalèt tout d'une halenade,
 Prisèt, tuchit, et coumencèt.

Contez-nous cela, grand-papa le maire.

Il baissa la tête un moment,
Passa la main sur son béret,
Et dit : soit, mes enfants ;
Cadiche vous racontera
Cette histoire de sauvages.
Qui voudra dormir, dormira ;
Complète liberté aux plus petits ;
Mais Cadichot m'écouterà ;
Et puisqu'il a couru les écoles,
Il confiera mon récit au papier :
Je parlerai, il écrira.
Il me faudra plus d'une veillée ;
Mais bah ! le lendemain, s'il plaît à Dieu,
Nous ferons la grasse matinée.

Alors toute la maisonnée
Autour du grand-père se serra.
Pour lui, il envoya chercher au tonneau
Un bon verre de vin doux,
L'avalà sans reprendre haleine,
Prisa, toussa, et commença.

PURMÈRE BELHADE

ORIGINE — PURMÈRES ANNADES — RABAGAS BACHELIÈ PART PER
PARIS — MOURALE DOU BLEH.

D'oun sourtit? Qui'e sabra? L'istori
Ec escrioura-bé, caouque joun,
Den souns libres ou sey pas oun,
Coume dit lou regén Gregori (1) :
Dedén lou *Temple de Memori* ;
Mè seré'n famus sabentas
Lou qui diré sus quale branque
Nisèt lou purmey *Rabagas*.

Jou m'es egau ; mès en tout cas,
N'es pas su'noste terre franque.
Qu'aquet ausèt si ture, loubmart,
Prusse, russièn, chinouas, cosaque ;
Que si croc-carugney, canart,
Auke, pioc, pintrade ou fresaque :
Diou merci, lous purmeys hournis
Se couèn pa den lou péys
De Charlemagne e Sènt Louis !

Pertan, la France ensourcilhade
Besout, au mitan d'un brouchoc,

PREMIÈRE VEILLÉE

ORIGINE — ENFANCE — RABAGAS BACHELIER PART POUR PARIS —
MORALE DU VIEILLARD.

D'où est-il sorti? Qui le saura? L'histoire
Le relatera bien, un jour,
Dans ses livres ou je ne sais où,
Comme dit le magister Grégoire,
Dans le *Temple de Mémoire* ;
Mais il serait profondément érudit,
Celui qui dirait sur quelle branche
Nicha le premier *Rabagas*.
Moi, je m'en moque ; mais en tout cas,
Ce n'est pas sur notre terre française.
Que cet oiseau-là soit turc, lombard,
Prussien, russe, chinois, cosaque ;
Qu'il soit corbeau vorace, canard,
Oie, dindon, pintade ou orfraie :
Dieu merci, la première nichée
Ne se couva point dans le pays
De Charlemagne et de Saint Louis.

Pourtant, la France ensorcelée
Vit, au milieu des broussailles,

Pr'aqui debert lou Lenguedoc,
 Pounè la darrère couade.
 Moun Diou ! s'encouère aquere annade
 Lous peyrets auèn hèit *tic-toc* ! (2)
 Mè lou pu gros de la nisade,
 Malure ! n'estèt pa barloc !
 E l'ausèt prengout la boulade.

Doun, un bèt joun de Carnabau
 (Un joun ou l'aute, aco's egau),
 Nechout dens un pitchot oustau,
 Entre la candèle e la sau,
 Lou bermichèl e l'oli rance,
 Uu droulas auta gros que haut,
 Mignoun, coum s'y'm béi tchic en France.
 Talèu basut , aubrit un ouelh,
 Espièt chèn cregnte lou sourelh,
 I'e tirèt de sa ganitère
 Un sisclèt ta reboumbissén
 Que hasout treni la bachère.
 Oh ! que lou pay ère countén :
 N'em plourèt coume un inoucén !

Lou drole ère de boune race.
 Bingout lèu un maynat, lou gus :
 Hort de soun oustau, su'la place,

Par là, du côté du Languedoc,
Pondre la dernière couvée.
Mon Dieu ! si encore cette année-là
Les œufs avaient fait *tic-toc* !
Mais non : le plus gros de tous,
Malédiction ! se trouva venu à point,
E l'oiseau prit bientôt sa volée.

Donc, un beau jour de Mardi gras,
(Un jour ou l'autre, peu importe),
Naquit dans une maisonnette,
Parmi les chandelles et le sel,
Le vermicelle et l'huile rance,
Un enfant aussi rond que haut,
Mignon comme on n'en voit en France.
A peine né, il ouvrit un œil,
Regarda le soleil sans sourciller,
Et tira de son gosier
Un cri si aigu, si sonore,
Que toute la vaisselle en trembla.
Oh ! que le père était content !
Il en pleura comme un innocent !

L'enfant était de bonne race :
Il devint bientôt un gros garçon, le gueux :
Hors de sa maison, sur la place,

Lou besèn courre *l'omnibus*,
E n'auè pa'n an, ou tout jus!
Auout les culottes à dus.
Apuy, angout à les escoles;
E lou cépic coumprenè tout :
Mêmes, disèn lous autes droles
Que poussèt soun Regén à bout.
Pertan, s'en cresi ma memòri,
Damourèt un franc gardouley
Dessus la grammère e l'istòri,
E ne les sabout pa jamey. (5)
Mè, per brisa tout, ère un meste :
Cric! s'espechiguèue la beste;
Crac! s'esbentrèue lous esclops;
Cric! Crac! se barguèue lou reste,
E sa praube may, dap la geste,
Lou batanèt mey de cèn cops.
Per li fourma lou caractère,
En biouén dap de brabes gèns,
Soun pay, un homme de boun sèns,
Lou barrèt dens un Seminère...
Mè n'en sourtit un an après :
N'auè poun machante counduite;
Mè n'aymèue pa lous curès,
I'auè pòu de l'aygue benite :

On le voyait courir *l'omnibus*,
Et il n'avait pas un an, ou tout juste!
A deux ans, il eut les culottes.
Puis, on l'envoya aux écoles;
Et le scélérat comprenait tout;
Ses camarades disaient même
Qu'il poussait le Magister à bout.
Pourtant, si j'ai bonne mémoire,
Il resta un ignorant fieffé
Et en grammaire et en histoire :
Deux choses qu'il n'apprit de sa vie.
Mais pour casser tout, c'était un maître :
Cric! il mettait sa veste en lambeaux;
Crac! il éventrait ses sabots;
Cric! Crac! il brisait tout le reste :
Sa bonne mère à grands coups de balai,
Le bâtonna plus de cent fois.
Pour lui former le caractère
En vivant avec d'honnêtes gens,
Son père, un homme de bon sens,
L'enferma dans un séminaire...
Mais il en sortait un an après :
Non point pour mauvaise conduite;
Mais il n'aimait pas les *curés*
Et redoutait l'eau bénite :

Toutes les gleyses, den la suite,
Semblèuen li crama lous pès.

Anfin, à force de couratge,
Russit a-d-esta *bachelie*.
Auè bint ans, noste éscouliè :
Ere encouère broy à soun atge.
Bachelie ! lou praube péys
Ere trop estret per sa bie :
Un jouén bachelie boun utis
Ne pot aué qu'une patrie,
Une soule, i'aco's Paris !
Lou noste ère de'quet abis :
Partit... e chioule que l'as bis !

Ah ! quittits pa bostes bilatges
Per ana hèse lou brimbaut
Den aquere Bile là-haut
Que degore tan de maynatges !
Den aquet Paris dessoulut
Qu'apèren, cresi, Babilone,
Dicham lou mounde hèse brut.
Nous auts, courrém à noste but :
Moussu curè dichout au prone
Qu'aci gagnèuem lou salut.
De moussurots chèn co ni teste

Depuis, le pavé des églises
Semblait lui brûler les pieds.

Enfin, à force de courage,
Il réussit à être bachelier :
Notre écolier avait vingt ans :
C'était encore joli pour son âge.
Bachelier ! L'humble pays natal
Était désormais trop étroit pour sa vie :
Un jeune bachelier comme il faut
Ne peut avoir qu'une patrie,
Une seule, et c'est Paris !
Le nôtre était de cet avis :
Il partit... et *va-t-en voir s'ils viennent!*

Ah ! ne quittez pas votre village
Pour aller faire les fous
Dans cette ville, là-bas,
Qui dévore tant de pauvres enfants !
Dans ce Paris dissolu
Qu'on appelle, je crois, Babylone,
Laissons le monde s'étourdir.
Nous autres, courons à notre but :
Notre Curé a dit au prône
Qu'ici nous faisons notre salut.
De ces *petits messieurs* sans tête ni cœur

Que rougissen de soun oustau ;
D'apprentis medecins, n'y'm plau ;
De barboulhures de journau,
Gn'a trop ; d'aboucats gn'a de reste !.
Cadichot, escoute lou bielh
Que te dèche soun heretatge ;
Lou boun Diou, proch de toun bilatge,
T'a dat un presén chèn parelh :
Lou blat, la bigne e lou sourelh !
E lou joun de toun maridatge,
Une maynade de toun atge
Te pourtra, per hèse lou biatge,
Soun co, soun didau e soun couelh :
Fau tchene à tout aco, maynatge,
Coume à la nine de toun ouelh !
Jou, quan basouy, es aci qu'èri :
Toun brès ère oun estèt moun brès ;
Mè lèu, à l'oumpre dous ciprès,
Jou droumirèi... tu, bien après,
Me seguiras au cementèri !..
Tè, lou Cèu t'a boulut nourri
Debat lou clutchey dou bilatge ?
Escoute toun papè, maynatge :
Fau y bioue, y farrà mourir !

Es atau que papè parlèoue.

Qui rougissent de leur chaumine ;
D'apprentis médecins, il en pleut ;
De barbouilleurs de gazettes,
Il y en a trop ; d'avocats, aussi.
Cadichot, écoute le vieillard
Qui te laisse son héritage :
Le bon Dieu, près de ton village,
T'a fait un présent sans pareil :
Le blé, la vigne, le soleil.
Et, le jour de ton mariage,
Une jeune fille de ton âge
T'apportera, pour faire avec toi le voyage,
Son cœur, son dé et sa quenouille :
Il faut tenir à tout cela, mon enfant,
Comme à la prunelle de tes yeux !
Moi, c'est ici que je vins au monde :
Ton berceau occupa la place de mon berceau
Mais bientôt, à l'ombre des cyprès,
Moi je dormirai... et toi, bien après,
Tu me suivras au cimetière!..
Tiens, le Ciel a voulu te faire naître
Sous le clocher du village ?
Enfant, écoute ton grand-père :
Là tu dois vivre et mourir.

Ainsi parlait notre grand-père.

La larme debat lou perpèt,
Cadun encouère l'escoutèue ;
Mè lou praube homme se taysèt,
Bachèt lou cap, e se sicnèt,
E touts l'entendoum que plourèue...

Un moumén après : mous amics,
Ei radoutat une passade ;
S'ec hési tan cade belhade,
Crési que la *Rabagassade*
Sera de tros e de pechics...
Mè balà que l'hore es sounade :
Anem, au nit lous reycoutchics !

Les larmes dans les yeux,
Chacun encore l'écoutait ;
Mais le bon vieillard se tut,
Baissa la tête et se signa,
Et nous l'entendîmes pleurer...

Un moment après : Mes amis,
J'ai radoté quelques instants ;
Si je le fais autant chaque veillée,
Je crois que la *Rabagassade*
Sera de pièces et de morceaux...
Mais voici que l'heure est sonnée :
Allons, au nid les roitelets !

SEGOUNDE BELHADE

LOU QUARTIÈ LATIN. — PROUJETS D'UN JOUÈN AMBICIOUS. —
RABAGAS SE PORTE DÉPUTAT. — UNE LETTRE DOU PÉYS. —
RESPONSE.

En recoumençan, ec declàri :
Se la berrete de soun pay,
Se lou mouchouère de sa may,
S'aco ne lh'auè pa hèit nàrri,
L'aurém pa counechut, es bray :
Auré pres l'arpègue ou l'aray,
Seré bingut meste de tchay,
Qui sab ? belèu apouticàri !
Aco luzis pa ; mès aumén,
Coste pa jamey à la France,
Jamey, ni la guerre a-d-outrance,
Ni la rouyne de la finance,
Ni tan d'annades de turmén !
A bint ans, den aquere teste
Y'auè'ncouère un brigalh de boun :
Mè, coum lous bèrmis au jamboun,
L'aboucat s'y boutèt, e leste,
Y rousiguèt de la resoun
La mitat, e pourrit lou reste.

SECONDE VEILLÉE

LE QUARTIER LATIN. — PROJETS D'UN JEUNE AMBITIEUX. —
RABAGAS SE PRÉSENTE A LA DÉPUTATION. — UNE LETTRE DU
PAYS. — RÉPONSE.

En reprenant ce récit, je le déclare :
Si du bonnet de son père,
Si du foulard de sa mère,
S'il n'avait pas rougi de cela,
Nous ne l'aurions pas connu, c'est vrai ;
Il aurait pris la herse ou la charrue,
Il serait devenu maître de chai,
Qui sait ? peut-être apothicaire !
Ça ne luit pas ; mais du moins
Ça ne coûte jamais à la France,
Non, jamais, ni la guerre à outrance,
Ni la ruine des finances,
Ni tant d'années de tortures !
A vingt ans, dans cette tête
Il y avait encore du bon ;
Mais, comme les vers au jambon,
L'avocat s'y mit, et vite, vite
Y rongea de la raison
La moitié, et gâta le reste.

A Paris, y a'n quartiè famus
Oun cade rue a cènt auberges
Munides de bins blancs e blus :
Podets crese que lou dilus
S'y crame mey de praubes gus
Que d'encens benit ou de cierges,
E que lous couplets à Baccus
Y hèn taysa lous *oremus!*
Aquet quartiè de la gargotte,
Capitale de la ribotte
E de la feniantisse anfin,
S'apère *lou quartiè latin.*
Bésets aquère ribambère
Courre à l'assaut cade dessey?
S'en ban dets mile, belèu mey,
A la flambe dou reberbère,
Hourlupa cauque pot de bière,
Béue l'absinte e lou bermout,
Pipa tabac, tchuca la chique;
E se cauque ounce d'Amérique,
Pr'asart, diou le s-i dica tout,
Fau lous bese acoussa pertout
La fimèle dou Rey de pique!
Mè, riche ou gus, cade couquin,
A mens de passa pr'un bourrique,
Diou blaga su'la politique,

A Paris, il y a un quartier fameux
Où chaque rue a cent tavernes
Pourvues de vins blancs et bleus.
Vous pouvez penser que le lundi
Il s'y consume plus de pauvres gueux
Que d'encens bénit et de cierges,
Et que les refrains à Bacchus
Y font taire les oremus!
Ce quartier de la gargote,
Capitale des noceurs
Et des fainéants enfin,
S'appelle *le quartier latin*.
Voyez-vous cette ribambelle
Courir à l'assaut chaque soir?
Ils s'en vont, dix mille, et plus,
A la clarté des réverbères,
Siffler quelque pot de bière,
Boire l'absinthe et le vermouth,
Fumer la pipe, sucer la chique;
Et si un oncle d'Amérique,
Par hasard, doit leur laisser son magot,
Il faut les voir poursuivre partout
La femme du Roi de pique!
Mais, riche ou gueux, chaque faquin,
A moins de passer pour un âne,
Doit pérorer sur la politique,

E poudé quate hoires ou cinq
 Gula : bibe la Republique?
 Fau pas te dise, Cadichot,
 Se Rabagas ère mantchot
 Per hèse cupelèt au beyre,
 Ou per blagassa sus un mot :
 Un cop pitat sus une cheyre,
 Parlèue à tire-laligot,
 E cridèue à rende capot
 Lagriffe, lou rey de la feyre. (1)

Es aqui, qu'auant de soupa,
 Dens une crampe barroulhade,
 Lous ahamiats de la countrade
 Se perparèuen à tchapa,
 En se partatjan la humade
 E lou brén de la renoumade :
 Là, bésets, disè Rabagas,
 Soum aci tous une doutzene,
 Une doutzene de pegas
 Que bàlem pas une coudene :
 Y'a'qui l'amic Pipe-de-boy,
 Mitat pintayre e mitat ase ;
 Y'a'qui Climencèu, e ma foy,
 N'es pa lou talén que l'escrase ;
 Y'a'qui, per parla dap respec,

Et pouvoir, quatre ou cinq heures durant,
Crier : Vive la République !
Pas n'est besoin de te dire, Cadichot,
Si Rabagas était gauche
Pour vider son verre à fond
Ou pour épiloguer sur un mot.
Une fois perché sur une chaise,
Il parlait à tire-larigot
Et criait, à rendre capot
Lagriffe, le roi de la foire.

C'est là, qu'avant de souper,
Dans une chambre verrouillée,
Les affamés de l'endroit
Se préparaient à manger,
En se partageant la fumée
Et le son de la renommée.
Là, voyez-vous, disait Rabagas,
Nous sommes ici une douzaine,
Une douzaine de fruits secs,
Qui ne valons pas une tranche de lard :
Voici l'ami Pipe-en-bois,
Moitié buveur et moitié roussin ;
Voici Clémenceau, et ma foi,
Ce n'est pas le génie qui l'étouffe ;
Voici, sauf le respect que je lui dois,

Aquet gros nourris d'Espullère,
 Que pèse prampou, mè qu'es pec;
 Y'a'qui lou Naquet, un tonnerre,
 Cauqun qu'anira haut, un joun,
 Se lou prêts de l'esprit demingue;
 Mè lou praube hèi coumpassioun,
 E, se s'abalèue une esplingue,
 S'amasseré'n tire-bouchoun!...
 Y'a'qui jou tabé; mè pr'adare
 Bous dirèi pas sounque qu'es bray
 Que lou hilh de moun brabe pay
 A co' de peyre e cap de marre,
 Esprit, ma foy, coume s'escay!
 Soum doun une boune doutzene,
 Pecs e pa riches... Eh-bé, là :
 Bolets que nous tirim de pene?
 Qu'àgim escuts à n'en jita?
 Dequé gouffla noste bedene :
 Biande, boun bin e gran gala,
 Esprit, e glori, eccetera?
 Escoutats : fau hèse la guerre
 En'quet goubernemén de gus;
 Fau crida countre lous moussus :
 Quan lous auram f...lanquats per terre,
 Eh-bé, nous y cheytram dessus!
 — Brabo ! se dichout Espullère.

Spuller, cet *ortolan* dodu
Qui pèse fort, mais qui n'est pas fin ;
Voici l'ami Naquet, un tonnerre,
Un homme qui montera haut, un jour,
Si le tarif de l'esprit vient à baisser ;
Mais le malheureux fait pitié,
Et, s'il avalait une épingle,
Il ramasserait... un tire-bouchon !...
Enfin, me voici, moi ; et pour le moment,
Je vous dirai seulement en toute vérité
Que le fils de mon excellent père
A cœur de marbre et tête de bouc :
De l'esprit, ma foi, à l'aventure !
Nous voici donc une douzaine,
Sots et point riches... Eh ! bien, voyons :
Voulez-vous que nous nous tirions de gêne ?
Que nous ayons écus à jeter ?
De quoi nous arrondir la panse :
Viande, bon vin, grand gala,
Esprit, gloire, et le reste ?
Ecoutez : il faut faire la guerre
A ce gouvernement de pendants ;
Il faut crier contre les *Aristos* :
Quand nous les aurons jetés à terre,
Eh bien, nous nous installerons sur eux.
— Bravo ! répond Spuller. —

— Adare, fau qu'un aboucat,
 Un jouén, un brabe, un franc, un pure,
 Si noumat, maugrè l'Amperure,
 A la place de Deputat :
 Qui bo'n està? — Jou, Jou! — Pacience :
 Farrà qu'aquet si près un joun
 A mouri belèu en presoun
 Su lou palhat de l'inoucence :
 Qui n'em bo? Digun ne respoun?...
 M'en càrgui ; souy pa mort encouère !
 — Brabo ! se dichout Espullère.
 Lous autes li hasoun corus,
 E jurèn de balha'ne ambrade
 En de'quet rehilh de Brutus ;
 Naquet, pertan, estèt camus,
 E rimounèt une passade
 De falé li ceda lou pas ;
 Mè se taysèt, quan Rabagas
 Ajoutèt : Mous amics, paciencie :
 Am touts une mème nechense,
 Pas-bray? Touts, n'en soum fiès aneyt,
 Am touts poupat la mème leyt
 Au braguey de la Republique !
 Se binè, lou moumén cretique,
 Sabrém mouri pr'ere !..Per jou,
 S'arribi jamey à l'aunou

Maintenant, il faut qu'un avocat,
Un jeune, un brave, un franc, un pur,
Soit nommé malgré l'Empereur
A une fonction de Député :
Qui veut l'être? — Moi, moi! — Doucement,
Il faudra que cet homme soit prêt un jour
A mourir peut-être en prison
Sur le grabat de l'innocence :
Qui en veut?... Personne ne dit mot?...
Je m'en charge; et je ne suis pas mort encore!
— Bravo! répond Spuller.
Les autres firent chorus avec lui,
Et jurèrent de donner un coup de main
A cet autre rejeton de Brutus.
Pourtant, Naquet fut déçu;
Il grommela même un instant,
A la pensée de lui céder le pas;
Mais il se tut, lorsque Rabagas
Ajouta: Mes amis, patience:
Nous avons tous la même origine,
N'est-pas? Tous, et nous en sommes fiers,
Nous avons tous sucé le même lait
Au sein de la République!
S'il survenait une heure critique,
Nous saurions mourir pour elle! Pour moi,
Si jamais j'arrive à l'honneur

D'espessouta noste patrie,
 Crésets que la tchaprey soul?.. Nou:
 Cadun de'queste coumpanie
 Aura soun os à rousiga.
 E se lou sort nous countralie ;
 S'anfin miace de nous barga,
 Maugrè ço que diou m'en cousta,
 Souy près à balha... boste bie!
 Mè pensi-bé qu'èts coume jou,
 E que l'àudou de la padère
 Bous dit que pr'adare gn'a prou :
 Eh-bé, souat! Bibe, bibe encouère
 La Republique... e la soupière!
 — Brabo! se dichout Espullère.

Besets, maynatges, que deja,
 Ta tchie qu'auoussi d'habitude,
 Rabagas, per blagasseja,
 Auè la lengue bien pendude.
 Tabé, hasout brut à Paris :
 Bet-lèu, de Paris à Marselhe,
 Lous bambouchures, lous coumis,
 E lous patrouns chèn apprentis,
 E lous manobres chèn utis,
 E lous galans de la boutelhe
 Sabèn pas aué prou d'aurelhe

De dépecer notre patrie,
Croyez-vous que je la dévore seul?.. Non.
Chaque membre de cette société
Aura son os à ronger.
Et si le Destin nous contrarie,
S'il menace enfin de nous écraser,
Quoi qu'il m'en puisse coûter,
Je suis prêt à donner... votre vie!
Mais je soupçonne que vous êtes comme moi,
Et que l'odeur de la poêle
Vous dit que c'est assez pour aujourd'hui.
Eh bien, oui! Vive, vive encore
La République... et le potage!
— Bravo! répond Spuller.

Vous voyez, mes enfants, que déjà,
Si peu qu'il eût d'habitude,
Rabagas, pour bavarder,
Avait la langue bien pendue.
Aussi, fit-il grand bruit à Paris:
Bientôt, de Paris à Marseille,
Les viveurs, les commis,
Et les patrons sans apprentis,
Et les manœuvres sans outils,
Et les amateurs de la bouteille
N'avaient pas à leur gré assez d'oreille

Per ana l'entende parla,
 Ni prou de bouque per gula.
 Jutjats ! En'quere populace
 Parlèue pa que *Libertat*,
Egalitat, *Fraternitat*,
 E d'outes mots loungs d'une brasse,
 Qu'à noste praube *Beritat*
 Dichèuen pa la mendre place !
 A l'ausi rabagasseja,
 Per bouta lou puble en ribotte,
 Per lou hèse béue e mintja,
 Per li hèse biste santja
 La blouse per la reguingotte,
 Gn'auè pa sounque a-d-assaja
 D'esta *radicau*, *san-culotte*,
 Anfin, que sèi jou? *democrote* !
 Tabé, noste jouén aboucat,
 Quan y'auout une Crampe nèue,
 Se pourtèt coume deputat,
 I'estèt noumat : ec meriteue.

Un joun, y'arribet dou peys
 Une lettre à grosse escriture,
 Doun, pr'asart, un sabén facture
 Pouscout legi la couberture :
A moussieu Rabagas, mon fis,

Pour aller écouter sa parole,
Ni une bouche assez large pour l'acclamer.
Jugez ! A cette populace
Il ne prêchait que *Liberté*,
Egalité, *Fraternité*,
Et d'autres mots, longs d'une brasse,
Qui, à notre chère *Vérité*
Ne laissaient point la moindre place !
A l'entendre *rabagasser*,
Pour mettre le peuple en liesse,
Pour le faire boire et manger,
Pour lui faire vite échanger
La blouse pour le frac,
Il suffisait simplement de s'essayer
A être *radical*, *sans-culotte*,
Enfin, que sais-je ? *démocrote* !
Aussi, notre jeune avocat,
Quand on choisit une Chambre nouvelle,
Se présenta-t-il à la Députation :
Il fut élu : il méritait de l'être.

Un jour, il arriva du pays
Une lettre en gros caractères,
Dont, par hasard, un facteur érudit
Réussit à déchiffrer l'adresse :
A Moussieu Rabagas, mon fils,

Recevet abocat, Paris,
Bis à vis de la Prefecture.
 Lou bilhet, sus papey espés,
 N'auè pas qu'aco de francés :
 Ere en patouas à l'interiure : —
 Auri besougn de tu, maynat.
 Noste besin, lou gros Bernat
 (Sas-bé, lou besin qu'a la rougne,
 Que, sus tres jouns, n'es quate ibrougne,
 E qu'es carbouey de soun estat?)
 Eh-bé, la semane passade,
 En trahucan den soun casau,
 Toumbèt su'la murralhè, e flau!
 La murralhe estèt darroucade.
 Nous barguèt lou courtelh; mè chau!
 Maugrè que debat la teulade
 Lou porc n'âgi pas àuut mau,
 Se y-a'ncouère cauque justice,
 Entendi que lou gros Bernat
 Me pàgui ço qu'a darroucat.
 Es bray qu'aquere pudentisse,
 D'après ço que jey me disèn,
 Bourré s'esperagna l'amende
 En disèn à qui bo l'entende
 Que lou mur ère mitoyèn...
 Mè, foutches, n'es pas à moun atge

Recevit abocat, Paris,
Bis à vis de la Prefecture.
La lettre, sur papier rugueux,
N'avait que ces mots de français :
L'intérieur était en patois : —
J'aurais besoin de toi, mon gars ;
Notre voisin, le gros Bernat
(Tu sais, le voisin qui a la gale,
Qui, sur trois jours, se grise quatre,
Et qui est charbonnier de son état ?)
Eh ! bien, la semaine dernière,
En titubant dans son enclos,
Il est tombé sur le mur, et patatras !
La muraille s'est démolie.
Il nous a endommagé le parc, mais holà !
Bien que sous son toit de chaume
Le porc n'ait éprouvé aucun mal,
S'il existe encore une justice,
J'entends que le gros Bernat
Me paie ce qu'il a démoli.
Il est vrai que ce *rien-qui-vaille*,
D'après ce qu'on m'assurait hier,
Voudrait esquiver l'amende
En disant à qui veut l'entendre
Qu'il s'agit d'un mur mitoyen...
Mais, sac à papier, ce n'est pas à mon âge

Que bàchen atau pabilhoun :
 Jou, sey pa'ré ; mè tu, maynatge,
 Qu'auqui dessus n'as après loung,
 Sabras defende l'heretatge
 Que te rebira cauque joun.
 Bèn lèu. Pren lou camin de fère,
 Pague, se fau, une purmère.
 Ta may te sarre den souns bras,
 E jou t'embrassi. — Rabagas.

Postecritom : une nauère

Que te hara leca lou bec :
 Am tuat dilus, sau respec,
 Lou porc que la manquèt ta bère.
 N'aurén pa dit tan qu'ère biou,
 Qu'auoussi tan de lart encouère;
 Bèn : t'ey guardat tripe culère,
 La coue e lou berrèt. Adiou.

Praube homme ! se mintgèt la tripe
 Chen bese arriba soun gouyat.
 Un joun, après aué soupat,
 Binè de se bourra la pipe,
 Quan lou facture de l'endret
 Li pourtèt aqeste bilhet :
 Bibe toutjoun la Republique !
 La Libertat, l'Egalitat,

Que l'on baisse ainsi pavillon :
Moi, je ne connais rien ; mais toi, mon fils,
Toi qui en sais long là dessus,
Tu sauras défendre l'héritage
Qui te reviendra un jour,
Viens vite. Prends le chemin de fer,
Paie-toi, s'il le faut, une *première*.
Ta mère te serre dans ses bras,
Et moi, je t'embrasse. — Rabagas.
Post-scriptum : une nouvelle
Dont tu te pourlècheras les babines :
Nous avons tué lundi, sauf respect,
Le porc qui l'échappa si belle.
On n'aurait pas cru, à le voir en vie,
Qu'il eut encore autant de lard.
Viens : Je t'ai réservé le *maitre* boudin,
La queue et le gras-double. Adieu.

Le pauvre homme ! Il mangea son boudin
Sans voir arriver son jeune fils.
Un jour, après avoir soupé,
Il venait de bourrer sa pipe,
Quand le facteur du village
Lui remit cette missive :
Vive toujours la République !
La Liberté, l'Égalité,

Et la sènte Fraternitat,
E lou partit democratic !
Citoyèn Rabagas, papay :
Coure quittèi boste bilatge,
Y'aura sèt ans au més de may,
N'èri pa'ncouère qu'un maynatge,
Un pec ; mè, dempuy aquet joun,
Y'a passat aygue à la ribère,
Y a passat gens dessu'lou poun,
E m'a fallut dap la resoun
Santja tabé de caractère.
Un jouén aboucat de cantoun
Que, dauan lou jutge ou lou mère,
Passeré la neyt e lou joun
A pleyta pr'une bagatère,
Per une esplingue ou pr'un boutoun,
Crebré de hâmi, de misère...
Defende l'inoucén aneyt ?
Betise ! N'es pa mey la mode.
Balha counsurtes, lou dessey ?
Aco se pratique pa mey ;
E puy, farré sabé lou Code...
Aneyt, l'aboucat que coumbèn ;
L'aboucat, aneyt, que hèi flori,
N'es pa lou qui pleyte chèn glori
Pr'un porc ou pr'un mur mitoyèn :

Et la sainte Fraternité,
Et le parti démocratique !
Citoyen Rabagas, mon père :
Lorsque je quittai votre village,
Il y aura sept ans au mois de mai,
Je n'étais encore qu'un enfant,
Un ignorant ; mais, depuis ce jour,
Il est passé de l'eau dans la rivière,
Il est passé du monde sur le pont,
Et il m'a fallu avec la raison
Changer aussi de caractère.
Un jeune avocat rural
Qui, par devant le juge ou le maire,
Passerait le jour et la nuit
A plaider pour des bagatelles,
Pour une épingle ou pour un bouton,
Crèverait de faim et de misère...
Défendre l'innocence, aujourd'hui ?
Sottise ! Ce n'est plus la mode.
Donner des consultations, le soir ?
Cela ne se pratique plus ;
Et puis, il faudrait savoir le Code...
Aujourd'hui, l'avocat comme il faut,
L'avocat qui fait *florès* aujourd'hui,
Ce n'est pas celui qui plaide sans gloire
Pour un porc ou pour un mur mitoyen :

Aco's l'aboucat-citoyèn !
Aquet, n'a pas besougn d'apprene
Sap tout : es et que hèi les louas.
Quan parle, per se hèse entene,
Aquet ne tire pa de pene :
Es prampou que goufli la bouas
E parli francés en patouas...
Aquet, per se se gagna la bie,
Trime pa cabbat lous camins :
Trobe toutjoun den sa patrie
Prou de pecs e prou de faquins
Per se paga lous bouns boucins.
Chèn counta que, se l'Amperure
Hèi cauque betise, aco's et,
Ta tchic que preni de toupet,
Que li'c jite en plegne figure ;
E se pr'asart un cot de bén
Chamberte la grande barraque ;
Se lou mantèt d'or e d'argén
Den la bagarre s'esperraque,
Es et que trobe lou mouyén
De se muni d'une casaque
De Menistre ou de Presidén
Dap lous tros dou Gubernemén.
Ah ! qui sap, se, dens une annade,
Ço que bous escoutets, papay,

Non : C'est l'avocat-citoyen !
Celui-là n'a pas besoin de s'instruire :
Il sait tout : c'est lui qui fait les lois.
S'il parle, pour se faire entendre,
Celui-là n'a point à se donner de peine :
Il lui suffit d'enfler la voix
Et de parler français en patois.
Celui-là, pour gagner sa vie,
N'a point à courir les chemins :
Il rencontre toujours dans sa patrie
Assez d'imbéciles et de farceurs
Pour se payer les fins morceaux.
Sans compter que, si l'Empereur
Commet une bévue, c'est lui,
Si peu qu'il ait acquis d'audace,
Qui la lui jette en plein visage ;
Et si par hasard un coup de vent
Renverse la grande *baraque* ;
Si le manteau semé d'or et d'argent
Se déchire dans la tourmente,
C'est encore lui qui trouve le moyen
De se tailler une tunique
De Ministre ou de Président
Dans les lambeaux du Gouvernement.
Ah ! qui sait, si, dans un an,
Ce que vous écoutez, mon père,

Coume un bielh counte de la fade,
Per jou ne debîra pas bray ?
Mè suffit !.. Tchenéts bous tranquile.
Dichats-me den aqueste bile ;
Tournerèi den noste péys
Quan me counechran à Paris.
Entertan, fumats boste pipe ;
Beuéts piquette e mintjats tripe :
Bous engànits pas... Jou, m'en bau
Crouqua s'ou pouce une gouchade
Dedén l'auberge *dou Grapaut* ;
E douman, la Crampe assemblade
M'ausira bramà coum e un brau !—
Talèu aco dit, au bilatge
Entendoum truca lou battan :
Dèts hores !.. Mès en escoutan,
Coume den lou cèu un nuatge
Que lou bén acousse en chioulan,
Lou temps s'ère escapat. Pertan,
Quan lous grans encouère escoutèuen
Ço que racountèue lou bielh,
Lous pu petits s'esbadalhèuen
E deja droumiouen d'un ouelh.
Papè se boutèt a-d-arrise :
Anem, aco's prou per aneyt,
Ce dit ; Jantilhot e Louise

Comme un vieux conte de fée,
Pour moi ne deviendra pas vrai ?
Mais chut !... Demeurez tranquille ;
Laissez-moi dans cette cité ;
Je reviendrai au pays natal
Lorsqu'on me connaîtra ici.
En attendant, fumez votre pipe ;
Buvez le petit bleu, mangez vos boudins,
Et ne vous étranglez pas... Moi, je vais
Croquer sur le pouce une croûte à l'ail
A l'auberge du Crapaud-Volant ;
Et demain, la Chambre assemblée
M'entendra mugir comme un taureau !
Or à ce moment, au village,
Nous entendîmes le battant de l'horloge :
Dix heures !... C'est que, en écoutant,
Comme dans le Ciel un nuage
Que le vent poursuit en sifflant,
Le temps s'était envolé. Pourtant,
Lorsque les grands écoutaient encore
Ce que racontait le vieillard,
Les plus petits se prenaient à bailler,
Et dormaient déjà d'un œil.
Le grand-père se mit à sourire :
Allons, en voilà assez pour aujourd'hui,
Dit-il ; Jeantillot et Louise

An rounclat aqui tout dessey ;
E bouy pa le-s-in hèse hounte,
Mè souy segu que de moun counte
N'an pas entendut un soul mot!
— Oh! que si, ce dit Jantilhot,
En se lheuant de sa cheyrotte,
E passan biste sa manote
Sus soun ouelh escarrebilhat :
Pa-bray, papilhe, qu'ats parlat
D'un ibrougne e d'une gargotte,
De tripe e d'un jouéen aboucat
Que s'aperèue *Democrote*? —
— O : papilhe ec a dit, es bray,
Ce dit la petite maynade ;
Ey-bé droumit une passade,
Mè pa'ncouère tan coum lou fray :
An dit que, dens une barraque,
Ou dens une crampe, à Paris,
Un gén de sey pa cau peys
Diouè brama coume une baque :
Pa-bray, papè? — Papè Bounséns
Apperèt lous dus inocéns ;
E, quan estèn dessus sa haute,
Lous poutounejèt su'la gaute
D'un poutoun que hasout treni.
E cadun s'en angout droumi.

Ont ronflé, là, toute la soirée ;
Je ne veux point leur en faire honte,
Mais je suis sûr que de mon récit
Ils n'ont pas entendu un traître mot !
— Oh ! *que si*, répond Jeantillot,
En se levant de sa petite chaise,
Et promenant lestement sa petite main
Sur ses yeux éveillés :
N'est-ce pas, que vous avez parlé
D'un ivrogne et d'une gargote ;
De boudin et d'un jeune avocat
Qui se nommait *Démocrote* ?
— Oui, grand-père, l'a dit, c'est vrai,
Ajoute la petite fillette ;
J'ai bien somméillé un instant,
Mais pas aussi longtemps que mon frère :
On a dit que, dans une baraque,
Ou dans une chambre, à Paris,
Une personne, venue je ne sais d'où,
Devait mugir comme une vache :
N'est-ce pas, grand-père ? — Le grand-père
Fit approcher les deux *innocents* ;
Et, quand ils eurent grimpé sur ses genoux,
Il les embrassa sur la joue
D'un baiser qu'on entendit retentir.
Et chacun s'en alla dormir.

TROUASIÈME BELHADE

AGOUNIE DE L'AMPIRE — GUERRE DE FRANCE — LA REPUBLIQUE
PROUCLAMADE A L'HOTEL DE BILE — LA DEFENSE NACIOUNALE
PARIS — DELEGACIOUN EMBIADE A TOURS — LOU BALOUN.

Su' la France e su' la Nabarre,
Y'aout, dize-sèt ans e mey,
Per chéf, un homme.... Es mort adare :
N'es pa jou que l'insurterèi !
Dicham lou ; mès anfin, l'Empire,
Coume disèn su'lou journau,
Un matin se troubèt malau.
Lou joun parechè poun ta mau ;
Mè la neyt auè lou delire
Dap une fièbre de chibau.
Lous medecins, cauques semanes,
Lou gargalisèn de tisanes ;
Mè ne guariousse pa, s'en fau :
Miacèue de mouri'stroupique.
Falout li balha tout tuchau
Jus de *suffratge unibersau*.

Labets, au mitan de la Crampe,
Parechout lou jouén Rabagas ;

TROISIÈME VEILLÉE

AGONIE DE L'EMPIRE — GUERRE DE FRANCE — LA RÉPUBLIQUE PRO-
CLAMÉE A L'HÔTEL DE VILLE — LA DÉFENSE NATIONALE A PARIS.
— LA DÉLÉGATION A TOURS — LE BALLON.

Sur la France et sur la Navarre
Il y eut, dix-sept ans et plus,
Pour chef, un homme... Il est mort :
Ce n'est pas moi qui l'insulterai.
Laissons-le. Mais enfin, l'Empire,
Comme on disait dans le journal,
Un matin se trouva malade.
Le jour, il ne paraissait point si souffrant ;
Mais la nuit, il avait le délire
Avec une fièvre de cheval.
Les médecins, quelques semaines,
Lui firent prendre des tisanes ;
Mais il ne guérissait pas, loin de là :
Il menaçait de mourir hydropique.
Il fallut lui administrer avec précaution
L'élixir de *suffrage universel*.

Alors, au milieu de la Chambre,
Parut le jeune Rabagas ;

E moutchèt lèu, chèn embarras,
 Que ni sa lengue ni souns bras
 N'èren̄geynats de la garrampe :
 Parlèt dus hores ; e ma foy,
 Dirèi pa tout soun rimatouare :
 En d'un Ampire que se moy,
 Lou *Bote* seré'n chicatouare
 Dessus une came de boy ;
 Se lou malau boulè rebioue
 E se repica lèu, falioue
 Se declara *republiquèn*,
 De Corse, debi *citoyèn*.
 Sinou, se lou praube estroupique
 Espudioue aquet trètemén ;
 Se, dinques au darrey moumén,
 Crachèue su'la Republique,
 Se mouriré faute d'halén,
 E lou puble recounechén
 L'entarreré *cibilemén*
 Den lou segrat democratique !...
 Ajoutèt mèmes, ce dichoun,
 Que, se la France ère prou pègue
 Per dica pourri den la sègue
 Les flous de la Reboulucioun,
 Toute l'Urope, un joun ou l'aute,
 Entestade per lou pousoun,

Et bientôt il montra, sans embarras,
Que ni sa langue ni ses bras
N'étaient gênés par la crampe :
Il parla deux heures : et ma foi,
Je ne vous débiterai pas sa harangue :
Pour un Empire qui se meurt,
Le *vote* serait une ventouse
Sur une jambe de bois ;
Si le malade voulait revivre
Et se ranimer bientôt, il devait
Se déclarer républicain,
De Corse, devenir citoyen.
Sinon, si le malheureux hydropique
Repoussait ce traitement ;
Si, jusqu'au dernier moment,
Il faisait fi de la République,
Il mourrait faute de souffle,
Et le peuple reconnaissant
L'enterrerait *civilement*
Dans le charnier démocratique.
Il ajouta même, dit-on,
Que, si la France était assez insensée
Pour laisser pourrir derrière la haie
Les *fleurs* de la Révolution,
Toute l'Europe, un jour ou l'autre,
La tête alourdie par le poison,

S'endroumiré den l'enfeccioun,
E qu'aco seré noste faute.

Lou Rabagas auè'sperat
D'un mot assasina l'Empire,
Ou-bé, de hèse den l'Estat
Tan de brut, que lou praube *Sire*
Anfin se besoussi fourçat
De li sicna'n certeficat,
Un certeficat de martire...
Mè, pa lou mendre moubemén ;
Pas un mouscart de la police,
Pas un jandarme sulemén
Ne hasout taysa l'insoulén :
S'amassèt pa, per lou moumén,
Per un santime d'enjustice :
Se taysèt, e, finalemén,
N'estèt per soun houec d'artefice.
Jou, l'auri tretat autemén :
A la place de l'Amperure,
Auri hèit bi lou garlimén,
E lh'auri dit : aném, farçure,
Bos esta dou Gubernemén ?
Aco's l'idèye que galope
Den ta cerbère d'aboucat :
Coubiènn ? — Aco's tan. — Tope ! — Tope !

S'endormirait dans l'infection,
Et que nous en serions la cause.

Rabagas avait espéré
D'un mot assassiner l'Empire,
Ou de faire dans l'État
Tant de bruit, que le pauvre *Sire*
Se trouvât enfin forcé
De lui signer un certificat,
Un certificat de martyr...
Mais pas le moindre mouvement ;
Pas un mouchard de la police,
Pas un gendarme seulement
N'imposa silence à l'insolent :
Il ne recueillit pas cette fois-là
Pour un centime d'injustice :
Il se tut, et finalement,
Il en fut pour son feu d'artifice.
Moi, je l'aurais traité différemment :
A la place de l'Empereur,
J'aurais fait approcher le récalcitrant,
Et je lui aurais dit : voyons, farceur,
Tu veux être du Gouvernement ?
C'est l'idée qui galope
Dans ta cervelle d'avocat :
Combien ? — C'est tant ! — Tope ! — Tope !

E Rabagas auré topat ;
E quan après bingout la guerre,
Belèu qu'auré pourtat lou sac,
E lou fesilh, e la rapière !
E putart, l'aurén bis encouère
Lança la grèle e lou tonnerre
Den lou journau de Cassagnac !..
Mè nou : li dichèn sa counscience,
E cresoun qu'un blagure atau
Ne barré pa jamey, s'en fau,
Que n'en hasoussin la despense.
Rabagas, pertan, que harà ?
Tout soul, pot pa gran cause adare,
E l'Empire lou trobe cà.
Que hara ? Ço qu'un cap de marre
Hèi en parelh cas : attendra.
Eh ! moun Diou, èrem à la belhe
De bese s'encrumi lou Cèu,
Houége amasse l'Ègle e l'Abelhe ;
De bese anfin noste drapèu
Toumba su'lou champ de batalhe,
Sacnous e criblat de mitralhe !
Aci, maynatges, escoutats
Encouère milhou que toutare ;
E s'entendets trembla ma bouas ;
S'un sesissemén s'en empare ;

Et Rabagas aurait topé ;
Et lorsque survint la guerre,
Peut-être aurait-il porté le sac,
Et le fusil, et la rapière !
Et plus tard, nous l'aurions vu encore
Lancer la grêle et le tonnerre
Dans le Journal de Cassagnac !...
Mais non : on lui laissa sa conscience,
Et l'on pensa qu'un blagueur de cette espèce
Ne vaudrait jamais, tant s'en faut,
Que l'on en fit la dépense.
Rabagas, pourtant, que fera-t-il ?
Tout seul, il ne peut faire grand chose,
Et l'empire le trouve trop cher.
Que fera-t-il ? Ce qu'une tête de bélier
Fait en pareil cas : il attendra.
Eh ! mon Dieu, nous étions sur le point
De voir s'obscurcir le ciel,
Fuir ensemble l'Aigle et l'Abeille ;
De voir enfin notre drapeau
Tomber sur le champ de bataille,
Ensanglanté, criblé de mitraille !
Ici, mes enfants, écoutez-moi
Plus attentivement que tout à l'heure ;
Et, si vous entendez ma voix trembler ;
Si le saisissement s'empare d'elle ;

Se plouri, sîts pas estounats :
 Quan la France toumbe ta bas,
 Ta bas, que l'Urope, troublade,
 Sap pa trop se noste countrade
 N'es pas une hilhe damnade
 Que Diou a librade à soun bras :
 Tout francés que garde memori
 E dou batèyme de Clobis,
 E dou trone de Sèn-Louis,
 E de tant de siègles de glori,
 Es impossible que damori
 Chèn ploura dessus tout aco,
 Chèn tira'n sanglot de soun co !

Doun, l'Empire anfin declinèue,
 Auè bet préne la pèt nèue
 D'un goubernemén *liberau* :
 Debat, cauquarré mitounèue
 Qu'esclatera chèn dise chau.
 Auè bet dise, lou malau,
 Que pr'et, lou printéms emperiau
 Tourneré flouri : pantachèue.
 Sèt milliouns de bouas, e mey-mey,
 Un moumén li cridèn : couratge !
 Me's egau ; battut per l'auratge,
 Diouè pa mouri de bielhey :

Si je pleure, ne vous en étonnez pas :
Quand la France tombe si bas,
Si bas, que l'Europe, interdite,
Se demande si cette contrée
N'est pas une fille damnée
Que Dieu a livrée à son bras :
Tout Français qui garde le souvenir
Et du baptême de Clovis,
Et du trône de saint Louis,
Et de tant de siècles de gloire,
Il est impossible qu'il se défende
De pleurer sur tout cela,
Et de tirer un sanglot de son cœur !

Donc, l'Empire enfin déclinait.
Il avait beau prendre les apparences
D'un Gouvernement *libéral* :
Là-dessous, quelque chose fermentait
Qui éclatera sans dire *gare*.
Il avait beau dire, le malade,
Que pour lui, le printemps impérial
Refleurissait : il râlait déjà.
Sept millions de voix, et plus,
Un moment lui crièrent : courage !
Mais, malgré tout, battu par la tourmente,
Il ne devait pas mourir de vieillesse :

Juste quan sus aqueste terre
Parlèuen pa que d'*Olibiè*,
E dous hercules de *Jambiè*,
E de la pats... coume un tonnerre,
Esclatèt aquet crit : la guerre!

La guerre! D'oun binè? sey pa :
Un francés, quan es declarade,
Bey pa se bolen l'espleyta :
Talèu qu'entén la fesilhade,
Prén soun fesilh, e s'en y ba.
Partit doun, la balente armade :
Y'auè lous bielhs de la Crimade;
Y'auè lous de Solferino,
Lous d'Argè, lous de Metsico;
Y'auè tabé la Jouéne France,
Que, den lous sounges dous bibacs,
Rebèue de trucs e patacs,
De boulets e de cops de lance...
Partin, e touts cantèuen hort
Lous triounfles de la campagne!
Partin, o; mè, petart de sort,
Parech que, debert l'Allemagne,
Arré n'ère prest... que la mort!
Oh! se battoun coume lous brabes :
Dauan la gule dou canoun,

Lorsque précisément ici
On ne parlait que d'*Olivier*
Et des hercules de Janvier,
Et de la paix... comme un éclat de tonnerre
Éclata ce cri : la guerre !

La guerre ! D'où venait-elle ? Je l'ignore :
Un français, quand la guerre est déclarée,
Ne soupçonne pas qu'on veuille l'exploiter :
Sitôt qu'il entend la fusillade,
Il prend son fusil et va au feu.
Elle partit donc, notre vaillante armée :
Il y avait là les vieux de la Crimée ;
Il y avait ceux de Solférino,
Ceux d'Alger, ceux de Mexico ;
Il y avait aussi la jeune France,
Qui, dans les songes du bivouac,
Rêvait d'exploits et d'estocades,
De boulets et de coups de lance...
Ils partirent, et tous chantaient hautement
Les triomphes de la campagne !
Ils partirent, oui ; mais, triste fatalité !
Il paraît que sur les frontières de l'Allemagne
Rien n'était prêt.. que la mort !
Oh ! ils se battirent comme des braves :
Devant la gueule du canon,

Nat ne tremblèt : cabaliès, zouabes,
 Lignarts, lanciès, turcos arabes,
 Nat n'estèt blassat au taloun !
 Mè l'ennemic nous desbourdèue :
 Ere prest, et : dempuy quate ans,
 E neyt e joun se perparèue,
 E quan anfin prengout lou lans,
 Aurén dit la mà que bramèue !..

Enter tan de noums, m'en soubèn,
 Tres noums me parlen de carnatges :
 Bissembourg, Forbach, Reischoffèn :
 Tres noums de dòu ! Aném, maynatges,
 N'echuguits pa bostes bisatges,
 Chèn saluda lous qui toubèn !

E toutjoun, toutjoun augmentèue
 Lou delùbi dous Alemans ;
 E noste armade se sarrèue,
 E touts lous cops que se lancèue
 Per refoula lous assalhans,
 Aurén dit que lou prigle anèue
 Bugla per la bouas dous geans !
 Que la Prusse, que la Babièrre
 Disin aci la beritat :
 A Borny, coumbièn gn'a toubat ?

Pas un ne trembla : cavaliers, zouaves,
Lignards, lanciers, turcos,
Aucun d'eux ne fut blessé au talon !
Mais l'ennemi nous débordait :
Il était prêt, lui : depuis quatre ans,
Nuit et jour, il se préparait,
Et lorsque enfin il s'élança,
On aurait dit une mer qui mugissait!..

Parmi tant de noms, il m'en souvient,
Trois noms me parlent de carnage :
Wissembourg, Forbach, Reischoffen,
Trois noms douloureux ! Allons, enfants,
N'essuyez pas votre visage
Sans saluer ceux qui tombèrent là !

Et toujours, toujours augmentait
Le déluge des Allemands ;
Et notre armée se repliait,
Et, toutes les fois qu'elle s'élançait*
Pour refouler les assaillants,
On aurait dit que le tonnerre allait
Gronder par la voix des géants !
Que la Prusse et la Bavière
Disent ici la vérité :
A Borny, combien (des leurs) succombèrent ?

Coumbièn roulèn den la poussière
 A Grabelotte, à Sèn-Pribat?..
 Sey que les larmes d'alegresse
 Que n'en plourèt noste jouenesse
 Estèn prou meylades de sang ;
 Mès aquere lounque batalhe
 Proubèt aumen à l'Aleman
 Qu'un boun Françés es toutjoun gran
 Debat lou canoun à mitralhe !

.
 E toutjoun mey su'lou peys
 S'estenè la maudite antjance...
 Den soun imprenable loutgis
 Metz se barroulhèt, e Paris
 Poussèt lou crit de resistance,
 E se lheuèt... Mè, praube Francé !
 Un joun, èri cheytat là-bas,
 Debat lous tilhus, e legioui
 N'auères dous darrès ahas ;
 L'aqueres nauères, hélas !
 Parechèu bounes... Esperèui.
 Tout d'un cop, arribe en courrén
 Ma praube hemne : Biste, biste,
 Ce dit, perdis pas un moumén.
 Un jandarme, tout hort d'halén,
 Ec a pourtat ; b'ère bien triste !

Combien roulèrent dans la poussière
A Gravelotte, à Saint Privat?..
Je sais que les larmes de joie
Qu'en répandit notre jeunesse
Ne furent que trop mêlées de sang ;
Mais cette longue lutte
Prouva du moins aux Allemands
Qu'un bon Français est toujours grand
Sous le canon et la mitraille !

.

Et toujours, toujours sur le pays
S'étendait la maudite engeance...
Dans son imprenable enceinte
Metz s'enferma ; Paris
Poussa le cri de la résistance,
Et se leva... Mais, pauvre France !
Un jour, j'étais assis là-bas,
Sous les tilleuls, et je lisais
Les dernières nouvelles ;
Et ces nouvelles, hélas !
Paraissaient bonnes : j'espérais.
Tout-à-coup, arrive en courant
Ma pauvre femme : Vite, vite,
Dit-elle, ne perds pas un instant :
Un gendarme tout hors d'haleine
A porté ceci ; il était bien triste !

Jou, me lhéuèi pu mort que biou,
 E despleguèi aco... Moun Diou!
La grande batalhe es perdude;
Sedan diout se rende jey;
L'armade tabé s'es rendude,
E l'Amperure es presouney!

.
 Papè se taysèt une pause.

Un moumén après, repreneout:
 Sey-bé : gn'a que disèn pertout,
 Qu'une armade poussade à bout
 Diouè mouri : la bère cause!
 Qu'un homme mori per sauba
 Lous interèts de sa patrie,
 Councebi ; mè n'en coundamna
 Cent miles à perde la bie,
 E pr'arré lous hèse peri :
 Aném, aco me hey heri !
 Quan une armade per la glori
 A bessat tan de sang, a heyt
 Ço que diouè hèse : l'histori
 Ne li'n damandera pa mey !
 Aco's labets que su'la France,
 Tout d'un cop, dou Nort au Mijoun,
 Dou Lhéuan au Coutchan, besoun
 Passa, coume un noble frissoun,

Je me levai plus mort que vif,
Et j'ouvris la dépêche... Mon Dieu !
La grande bataille est perdue ;
Sedan a dû se rendre hier ;
L'armée pareillement s'est rendue,
Et l'Empereur est prisonnier !

. , . . .
Le grand-père se tut un instant.
Un moment après, il reprit :
Je le sais bien : il en est qui disaient partout
Qu'une armée réduite à l'extrémité
Devait mourir : la belle idée !
Qu'un homme meure pour sauver
Les intérêts de sa patrie,
Je le conçois ; mais condamner
Cent mille hommes à perdre la vie,
Et pour rien les faire périr :
Allons, cela me fait frissonner !
Quand une armée pour la gloire
A versé tant de sang, elle a fait
Ce qu'elle devait faire : l'histoire
Ne lui en demandera pas davantage !
C'est alors que sur la France,
Tout-à-coup, du Nord au Midi,
Du Levant au Couchant, on vit
Passer, comme noble frisson,

L'Ange sacrat de la Bantjance.
Coume au siègle de Charles Sèt,
Lou sang de la praube Patrie
Bourit, e dauan l'enfemie,
D'un saut li mountèt au cerbèt.
Ah! se labéts toute la France
Auè poussat lou mème crit ;
S'en face dou Prusse maudit,
Labéts tout Françés s'ère dit :
Boui pa qu'aco : la delibrance !
Nous serém delibrats ; mè nou :
A Paris, au moumén cretique
Oun lou couratge e la balou
S'anèuen rebelha, la clique
Dous gulayres de Republique
S'ère rebelhade tabé ;
E quan, de touts borts, la countrade
Anèue hèse soun debé,
Ets, n'auoun pa qu'une pensade :
Aném pesca : l'aygue es troublade !
S'agioue bien de la Nacioun
E de l'aunou patriotique !
Sauba boste France ? Aném doun !
La France, une bielhe relique !
Soun drapèu, un tros de chiffoun !
N'am prou : bolem la Republique !

L'Ange sacré de la vengeance.
Comme au siècle de Charles Sept,
Le sang de la malheureuse Patrie
Bouillonna, et, en face de l'infamie,
D'un bond lui monta au cerveau.
Ah! si alors toute la France
Avait poussé le même cri;
Si, en présence du Prussien maudit,
Tout Français s'était dit à lui-même :
Je ne veux que cela : la délivrance!
Nous nous serions délivrés ; mais non :
A Paris, au moment critique
Où le couraga et la valeur
Allaient se réveiller, la tourbe
Des *hurleurs* de République
S'était réveillée aussi ;
Et lorsque, de tous côté, le pays
Allait faire son devoir,
Eux, ils n'eurent qu'une pensée :
Allons pêcher : l'eau est trouble!
Il s'agissait bien de la Nation
Et de l'honneur patriotique!
Sauver votre France? Allons donc!
La France, une vieille relique!
Son drapeau, un chiffon en lambeaux!
Assez, assez : nous voulons la République!

La France, souat, n'en mourira;
Mè la Republique bioura!

En un birat d'ouelh, à la Crampe (1)
Lous *democrotés* an courrut;
E Jule Fabre-la-Bertu
A deja grimpat à la rampe :
L'Empire, ce dit, a biouut,
L'Empire et toute la boutique!...
Citoyèns, hèsits pa de brut :
Que bous fau mey? — La Republique!
— Pacience... — Nou, la Republique,
La Republique... blique... blique!
Labéts, Rabagas lou pelut
Mounte à la tribune : Salut,
Ce dit, o puble paccifique!
Lou tiran a disparechut
De noste horisoun politique...
— De frases, n'am trop entendut,
Cride lou puble fernetique :
Bolem la Sènte Republique,
La Republique... blique... blique!
— La bolets? Jou la boui tabé,
L'après, pouyrèi mouri tranquile.
Bolets la Republique? Eh-bé,
Courrém à la Maysoun de Bile :

La France en mourra, soit ;
Mais la République vivra !

En un clin d'œil, à la Chambre
Les démocrates ont couru ;
Et Jules Favre-la-Vertu
A déjà escaladé la tribune :
L'Empire a vécu, s'écrie-t-il,
L'Empire et toute la boutique !..
Citoyens, ne faites pas de bruit :
Que désirez-vous ? — La République !
— Patience... — Non, la République,
La République... blique... blique !
Alors, Rabagas le poilu
Monte à la barre : Salut,
Dit-il, o peuple pacifique !
Le tyran a disparu
De notre horizon politique...
— De phrases, nous en avons trop entendu,
Hurle la foule frénétique :
Nous voulons la Sainte République,
La République... blique... blique !
— Vous la voulez ? Je la veux aussi,
Et ensuite je pourrai mourir tranquille.
Vous voulez la République ? Eh bien !
Courons à l'Hôtel-de-Ville :

Courrém, aco's aqui dedén
 Que la politique nauère
 Diou bese la luts en bazén ;
 Es aqui qu'à l'abric dou Bén
 Diou se canta la batisère !
 — Brabo ! ce dichout Espullère.

Sabets pa ço qu'es, à Paris,
 Mous amics, la Maysoun de Bile ?
 N'es pa, coum den noste peys,
 Une mèrerie tranquile,
 Oun cauques bielhots bien appris
 Balhen tout tuchau soun abis,
 Nani : là-bas, la mèrerie
 Es un enterpot, ou les gens
 Que fabriquen goubernemens
 Establissen soun endustrie.
 Ensi, là-bas, quan s'y hèy brut,
 E que la bèsti populère
 Cride : à bas Jan ou Pol ou Pierre !
 Un couquin, lou purmey bingut :
 Courdouney, aboucat, boulure,
 Medecin, borlhe, decroture,
 N'a pa qu'à mounta l'escaliè
 Dap cauque aute particulière.
 Dens un fautulh, proch d'une taule,

Courons, c'est là-dedans
Que la politique nouvelle
Doit ouvrir les yeux à la lumière ;
C'est là qu'à l'abri du vent
Doit se chanter la chanson du baptême.
— Bravo ! s'écria Spuller.

Vous ne savez pas ce qu'est à Paris,
Mes amis, l'Hôtel-de-Ville ?
Ce n'est pas, comme dans ce pays-ci,
Une Mairie paisible,
Où quelques vieillards vénérables
Donnent tout doucement leur avis,
Non : là-bas, la Mairie
Est un entrepôt, où les gens
Qui fabriquent des gouvernements
Etablissent leur industrie.
Ainsi, là-bas, quand il y a du bruit,
Et que la brute populaire
Crie : à bas Jean ou Paul ou Pierre !
Un coquin, le premier venu :
Cordonnier, avocat, larron,
Médecin, borgne, décrotteur,
N'a qu'à monter l'escalier
Suivi de quelques frères et amis.
Dans un fauteuil, près d'une table,

Se chèyte, e puy, pren la paraule :
Tu, Cretinart, à l'Estruccioun ;
Tu, Caguedebat, à la Guerre ;
Tu, citoyèn Arré-de-boun,
A la Politique estrangère ;
Tu, La Bertu, presideras
A la Justice de la France ;
Tu, Grippe-sos, à la Finance ;
Tu, Courcougnut, nous espiras ;
E jou, me reserbi lou rèste.....
Apuy cadun, sus un papey,
Siene soun noum, se sap, e leste
Jiten aco per la frieste
Au puble que gule : arré mey.
Lou pu fort de la coumpanie
N'a pa sounque à dise au balcon :
Citoyèns francés, la Patrie
Es saubade anèyt per toutjoun :
Am hèit dedén la Mèrerie
Un Gubernemén, e lou boun :
Aco's la sènte Republique !
Anem, en auan la musique !
E la populace respoun :
Bibe la sènte Republique !
La Republique... blique... blique !
Mè, papè, ce dit Jantilhot,

Il s'installe, et ensuite prend la parole :
Toi, Crétinart, à l'Instruction publique ;
Toi, Diafoirus, à la Guerre ;
Toi, citoyen Rien-qui-vaillè,
Au département des Affaires Étrangères ;
Toi, La-Vertu, tu présideras
A la Justice de la France ;
Toi, Grippe-sous, aux Finances ;
Toi, Carcagneux, tu nous regarderas faire ;
Et moi, je me réserve le reste...
Puis, chacun d'eux, sur un carré de papier
Griffonne son nom, s'il sait, et vite
On jette cela par la fenêtre
Au peuple qui hurle : voilà tout.
La plus forte tête de la compagnie
N'a plus qu'à dire du haut du balcon :
Citoyens français, la Patrie
Est aujourd'hui sauvée pour jamais :
Nous avons fait dans la Mairie
Un Gouvernement, et le bon :
C'est la Sainte République !
Allons, en avant la musique ! —
Et la populace répond :
Vive la Sainte République !
La République... blique... blique !
Mais, grand-père, interrompt Jeantillot

Qu'escoutèue à plegnes aurelhes,
Papè, n'èy pa perdut un mot
De ço qu'ats countat de merbelhes :
Aqures gens an bién parlat
De Republicue e d'aute cause ;
Mès, après aué prou gulat,
N'aniran pa lèu au coumbat ?
Di, papè. — Maynatge, une pause :
Un republiquèn acabat,
Se n'a pa la lengue malause,
Parlera coume un aboucat ;
Mè se batte... oh ! n'es pa pressat :
Qu'angui se batte, lou qui gause !
Doun, lou quate Setembre, auoum
Une nauère Republicue ;
E, lou lendouman, apprengoum
Que lou puble democratique
Auè, su'lou praube peys,
Bouytat la... crèyme de Paris.
Noste Rabagas, lou farçure,
Qu'ère de mitat den lou truc,
Sabout s'attrapa son talhuc :
Estèt Menistre d'Enteriure.
Oh ! labéts, tout santjèt : tremblats,
Tremblats, Saxes, Babarouas, Prusses ;
Guilhaumes, Bismark, e sourdats,

Qui écoutait de ses deux oreilles,
Grand-père, je n'ai pas perdu un mot
De ce que vous avez conté de merveilles :
Ces gens-là ont beaucoup parlé
De République et d'autres choses ;
Mais, après avoir bavardé,
N'iront-ils pas enfin se battre ?
Dites, grand-père. — Petit, un instant :
Un républicain achevé,
S'il n'a point la langue paralysée,
Parlera comme un avocat ;
Mais se battre... oh ! il n'est pas pressé,
Qu'il aille se battre, quiconque l'osera !
Donc, le quatre Septembre, nous eûmes
Une nouvelle République ;
Et, le lendemain, nous apprîmes
Que le peuple démocratique
Avait sur notre pays infortuné
Déversé la... crème de Paris.
Notre Rabagas, le malin,
Qui était de moitié dans la farce,
Sut se réserver son morceau :
Il fut Ministre de l'Intérieur.
Oh ! alors, tout changea d'aspect : tremblez,
Tremblez, Saxons, Bavares, Prussiens ;
Guillaume, Bismark et soldats,

Prenéts boste sac, e filats :
 Rabagas a frounsit les usses!
 Rèbe pa que pous e que pics,
 Aco se bey su'sa figure :
 Oun soun pr'aqui lous ennemics,
 Que n'em ba hèse counfiture?...
 E de fèt, badine pa mey :
 S'arme d'un casque... à haute forme,
 D'un habit negue... d'uniforme,
 D'un coutèt... à pica papey,
 D'un double canoun... de culotte,
 Saute dens un carrosse nèu
 A dus chibaus, e trotte, trotte
 A l'endauan... de soun burèu.
 Un cop arribat aqui, trauque...
 Un barricoutet de cognac,
 Lou recep en pleng estoumac,
 Chèn recula brigade, e puy, erac!
 D'un truc de lance... en plume d'auque,
 Chamberte... dessu'lou papey
 E Bonaparte e l'estrangey.
 Bonaparte ère presouney,
 E respoundout pa qu'une frase :
 Se gn'a pa qu'aco, guarirèi :
 Aco's lou cop de pè de l'ase!
 Mè Moltke e Bismark, esbarrits

Faites votre sac, et filez :
Rabagas a froncé les sourcils !
Il ne rêve que coups et blessures,
Cela est écrit sur son visage :
Où sont par-là les ennemis,
Qu'il les réduise en marmelade?..
Et en effet, il ne plaisante plus :
Il s'arme d'un casque... à haute forme,
D'un habit noir... d'uniforme,
D'un couteau... à couper le papier,
D'un double canon... de culotte,
Saute dans un carosse neuf
A deux chevaux, et trotte, trotte
A la rencontre... de son bureau.
Une fois arrivé là, il perce...
Un petit baril de cognac ;
Reçoit le coup en pleine poitrine
Sans reculer d'un pouce, et crac !
D'un revers de lance... en plume d'oie,
Renverse... sur le papier,
Et Bonaparte et l'étranger.
Bonaparte était alors prisonnier,
Et ne répondit que deux mots :
S'il n'y a que cela, je guérirai :
C'est le coup de pied de l'âne.
Mais Moltke et Bismark, étourdis

Debat aquet pous de massugue,
 Coume un abugle que tastugue,
 Cerquèn un appuy dap lous dits...
 Ah! droles, prou de badinade :
 Lou co de la France, Paris,
 La reyne de noste peys,
 La capitale ère assiejade !

Es bray que lou Gubernemén,
 Cabbat la nacioun esmougude,
 Hasout crida pertout ajude ;
 Mè per guida lou moubemén,
 Per trayna countre l'Alemagne
 L'âme de la Patrie en dòu,
 Qui doun se boutèt en campagne ?
 Dus bielhs : l'un judiou, l'aute hòu !
 Un matin, dens une bouature,
 Lou Cramiou e lou Lè-Besougn
 Partin, e s'en angoun bien lougn
 Hèse un tchicot de dictature.
 Eh ! moun Diou, hasoun prou de brut,
 En desbarquan su' la Tourène !
 Digun jamey n'auré cresut
 Que la Majestat souberène
 Pourtèssi lou capèt pountchut,
 Ni qu'aquet bisatge de moune

Sous le poids de la massue,
Comme un aveugle qui tâtonne
Cherchèrent un appui de leurs mains...
Ah ! mes enfants, assez de persifflage :
Le cœur de la France, Paris,
La reine de notre pays.
La Capitale était assiégée !

Il est vrai : le Gouvernement,
A travers la nation en émoi,
Fit partout crier *au secours* ;
Mais pour guider le mouvement,
Pour entraîner contre l'Allemagne
L'âme de la Patrie affolée,
Qui donc se mit en campagne ?
Deux vieillards : l'un Juif, l'autre fou.
Un matin, dans une voiture,
Crémieux et Glais-Bizoin
Partirent, et allèrent bien loin
Faire un tantinet de dictature.
Eh ! mon Dieu, ils firent assez de bruit,
En débarquant sur le sol de la Touraine !
Jamais personne n'aurait soupçonné
Que la Majesté souveraine
S'affublât d'un chapeau pointu,
Ni que ce museau de guenon

Estèssi la France, e la boune !
 Anfin parlèn ; e lou Cramiou
 Auè-bé prou de ganitère
 Per crida *Republique e guerre* ;
 Mè's egau : lou praube Judiou
 Perdè soun téms e sa coulère :
 Paris attendè lou salut ;
 Jamey lou salut n'arribèue,
 E toutjoun, toutjoun à gran brut
 L'armade alemande aumentèue.

Aco's labéts que Rabagas
 Auout une idèye, arré qu'une,
 O ; mè quale une ! pr'aci bas,
 Aco's prou per hèse fourtune.
 Doun, un joun, se dichout atau :
 Cramiou es bielhas, asmatique,
 E pot pa crida coume fau
 Per rebelha la *Republique*...
 Tè, souy decirat ; m'en y bau.
 Serèi ministre de la Guerre ;
 E se pr'asart lou populère
 Se barroulhe den soun oustau ;
 Se gn'a pa sourdats, m'es egau :
 Jou, lous harèi sourti de terre !
 — Brabo ! ce dichout Espullère.

Représentât la France, et la bonne!
Il parlèrent enfin; Crémieux
Ne manquait point de larynx
Pour crier *République et guerre*;
Mais nonobstant, le pauvre Juif
Perdait son temps et ses fureurs.
Paris attendait le salut,
Et jamais le salut n'arrivait;
Et toujours, toujours à grand fracas
L'armée allemande augmentait.

C'est alors que Rabagas
Eut une idée, rien qu'une idée,
Oui; mais quelle idée! Ici-bas,
C'en est assez pour faire fortune.
Un jour donc, il se parla ainsi:
Crémieux est vieux, vieux, asthmatique;
Il ne saurait crier assez fort
Pour réveiller la République...
Tiens, mon parti est pris; je vais là-bas.
Je serai ministre de la Guerre;
Et si par hasard le peuple
Persiste à se claquemurer chez lui,
Si les soldats manquent, que m'importe?
Moi, je les ferai sortir de terre!
— Bravo! s'écria Spuller.

Cauqun de gignec, un bèt joun,
Li cousout en tele cirade
Une espèce de gros baloun ;
L'aco's dap aquere maysoun
Que diouè prene sa boulade.
Debinets-bé se tout Paris
Se rendout à l'embarcadère :
Counechèn l'estraordinère,
Mè n'auèn pa jamey tan bis.
Lous uns disèn : es bién doumatge
Que noste grant-homme, à soun atge,
Angui mouri den l'estrangey !
D'outes disèn : gn'a pa dantgey
Que parti ; li farré'n couratge
Que Rabagas n'aura jamey !
Que si, que nou : lou gros farçure
Arribe, countén coume un rey,
Grimpe dedén lou bugadey
Que li ba serbi de mounture,
E, hasén taysa lous bibats,
Dap sa platine d'habitude,
Jite à trauès la multitude
Les paraules à plengs pugnats :
Puble, ce dit-et, la Patrie
Me damande à jou, Rabagas,
Lou sacrefice de ma bie ;

Un citoyen ingénieux, un beau jour,
Lui construisit en toile cirée
Une sorte de gros ballon ;
Et c'est avec cette maison
Qu'il devait prendre sa volée.
Vous devinez bien que tout Paris
Se rendit au lieu de l'embarquement :
On connaissait l'extraordinaire,
Mais jamais on n'en avait vu autant.
Les uns disaient : quel dommage
Que notre grand homme, à son âge,
Aille mourir en pays étranger !
D'autres disaient : ne craignez donc pas
Qu'il parte : il lui faudrait un courage
Que Rabagas n'aura jamais !
Que si, que non : le gros farceur
Arrive, content comme un roi,
Grimpe dans le bugeoir
Qui va lui servir de monture,
Et, imposant silence aux vivats,
Avec son aplomb accoutumé
Jette à travers la foule
Les paroles à pleines mains :
Peuple, dit-il, la Patrie
Me demande à moi, Rabagas,
Le sacrifice de ma vie ;

E me souy dit : li balheras !
Parti. Qui sap oun la Fourtune
Me hara descende douman ?
Den les arpes de l'Aleman,
Ou den lou houns de l'Ocean ?
Sey pa. Mè mile morts coume une
Jamey ne m'espoubanteran !..
Puble, salut. Se pr'asart mòri,
Garde-me dedén ta memòri,
Garde m'une place d'aunou.
Mè se, su'noste territòri
Lou Sort bo que retoumbi, nou :
L'ennemic n'aura pa la glòri
De canta l'imne de bictori !..
M'en bau. Porti den moun baloun
Tres causes que saubran la France :
Jou, l'Espullère e l'Esperance !
Puble, salut, e boune chance ! —
Bèt-lèu, entendoun un gran pet :
Un homme auè roumput lou cable ;
E lou baloun, coume un boulet,
Partit... e s'en angout au diable.
Tout d'un cop, besoun biroula
Dous nuatges decap à terre
Cauquarré de blancous : e qu'ère ?
Un petit bilhet ; e bala

Et je me suis dit : tu la lui donneras !
Je pars. Qui sait où la Fortune
Me fera descendre demain ?
Dans les serres de l'Allemand,
Ou dans les abîmes de la mer ?
Je l'ignore. Mais mille morts pas plus qu'une
Jamais ne m'épouvanteront !..
Peuple, salut. Si par hasard je meurs,
Garde-moi dans ton souvenir,
Garde-moi une place d'honneur.
Mais si, sur notre territoire
Le sort veut que je retombe, non :
L'ennemi n'aura pas la gloire
D'entonner l'hymne de la Victoire !
Je pars. Je porte dans mon ballon
Trois choses qui sauveront la France :
Moi, l'ami Spuller et l'Espérance !
Peuple, salut, et bonne chance ! —
Bientôt, on entendit un craquement :
Un homme avait rompu le cable ;
Et le ballon, comme un boulet,
Partit... et s'en alla au diable.
Tout à coup, on vit tournoyer,
Du milieu des nuages vers la terre,
Un objet blanchâtre : qu'était-ce ?
Un petit billet ; et voici

Ço que pouscoun y dechiffrâ :
O Paris, Ville souveraine,
Le vallon qui m'a dérové
N'aura de moi que la moitié :
L'autre part te reste, il est tienne,
Pour que de l'autre on te souviene!

Ah! moun Diou, dets hores deja,
Ce dit labéts papè lou mère.
Anem, maynatges, fau sountja
A droumi; mè, sus tout aha,
N'oublidits pa boste prière.

Ce que l'on put y déchiffrer :
O Paris, Ville souveraine,
Le vallon qui m'a dérové
N'aura de moi que la moitié :
L'autre part te reste, il est tienne,
Pour que de l'autre on te souviene !

Ah ! mon Dieu, dix heures déjà !
Dit, à ce moment, le grand-père.
Allons, enfants, il faut songer
A dormir ; mais, avant tout,
N'oubliez pas votre prière.

QUATRIÈME BELHADE

COUMBERSACIOUN EN BALOUN — LOU PATAPOUM PROCHE DE MOUNDIÉ
— A-D-AMIÉNS, A ROUEN — ÇO QUE S'Y PASSE A TOURS —
RABAGAS Y ARRIBE E TCHÈN COUNSELH — PURMÈRE BALCOUNADE —
A TRAUÈS LOU TRAUÇ DE LA SARRALHE.

Hè ! lous ey roulats coume fau,
Lous ases de la capitale ?
Lou puble es un brabe alimaut
Qu'ayme lou soum de la timbale ;
Une trique li hèi pa mau :
Un tchic de bren, e s'ec abale.
O lou praube ase !.. Mè, de mey,
Lou puble es une boune baque,
E lou qui counech soun mestey,
Se l'amigalhe e se l'estaque,
Pot bi lh'estchourri lou braguey :
O la boune baque leytère !
— O qu'io, ce li dit Espullère.
— Lou puble es un tigre tabé,
Un moustre, un dantgerous aujâmi
Que moutche les dents quan a hàmi :
Lou tout, labéts, es de sabé
Lou lança su' lou propietère :
Tan que degore au cruque-sau

QUATRIÈME VEILLÉE

CONVERSATION EN BALLON — LA CHUTE PRÈS DE MONTDIDIER — A
AMIENS, A ROUEN — CE QUI SE PASSE A TOURS — RABAGAS AR-
RIVE ET PRÉSIDE LE CONSEIL — PREMIÈRE BALCONADE — A TRA-
VERS LE TROU DE LA SERRURE.

Eh bien ! je les ai roulés comme il faut,
Les badauds de la Capitale ?
Le peuple est une bonne bête
Qui aime le son de la cymbale ;
Le bâton ne lui fait aucun mal :
Un peu de son, et il avale tout.
Oh ! le pauvre roussin ! Mais, de plus,
Le peuple est une bonne vache ;
Et celui qui connaît son métier,
S'il l'amadoue et qu'il l'attache,
Peut venir lui épuiser le pis :
Oh ! la bonne vache à lait !
— Oui, certes ! répond Spuller.
— Le peuple est un tigre aussi,
Un monstre, une bête dangereuse
Qui montre les dents, lorsqu'elle a faim :
L'habileté, alors, est de savoir
Le lancer sur le propriétaire :
Tandis qu'il dévore à *la croque au sel*

Capitaliste e clericau ;
Tan que tchape reaccionnère,
Tu, l'amic, e jou Rabagas
Q'assistem de loun au repas,
Attrapem cauque bagatère,
E puy soum pa mintjats encouère !
— Es bray ! li respoun Espullère.
— Eh-bé, tu qu'ès republicuèn,
Balà, den noste republique,
Ço qu'es lou puble souberèn :
Un tigre, une bréte, un bourrique !
Jou n'ey pa d'aute politique,
I'aco's esta gran citoyèn.
Ensi, lou puble se figure
Que, s'ey boulut quitta Paris,
Aco's per sauba lou peys :
Betise d'ase toute pure :
Lous Prusses d'un couliè de houec
Estregnen la Bile assiejade :
Eh-bé, n'aymi pa lou pan sec,
Cregni prampou la fesilhade,
E, ma foy, ey pres le boulade !..
Decap à Tours y hèi pu boun :
Dabort, n'auram pa lou canoun ;
E puy, den la queysse à finance,
Pugnereram à plengs brassats :

Capitaliste et clérical ;
Tandis qu'il mange du *réactionnaire*,
Toi, mon ami, et moi Rabagas
Qui assistons de loin au repas,
Nous en attrapons toujours quelques bribes,
Et puis, nous ne sommes pas mangés !
— C'est vrai ! répond Spuller.
— Eh bien ! toi qui es républicain :
Voilà, dans notre République,
Ce qu'est le peuple souverain :
Un tigre, une vache à lait, un âne !
Moi, je n'ai pas d'autre politique,
Et cela, c'est agir en grand citoyen.
Ainsi, le peuple s'imagine
Que, si j'ai voulu quitter Paris,
C'est afin de sauver le pays :
Bêtise, ânerie toute pure !
Les Prussiens d'un collier de flammes
Etreignent la ville assiégée :
Eh bien ! je n'aime pas le pain sec,
Je redoute la fusillade,
Et, ma foi, j'ai pris la volée...
Du côté de Tours, la situation est meilleure :
D'abord, nous n'aurons pas le canon ;
Et puis, dans la caisse aux finances
Nous puiserons à pleines mains,

E labéts, bibe la boumbance,
 Gare à les bitres de là-bas
 S'après une rude campagne,
 Lou tigre coumence à se plagne,
 Talèu que l'entendram bramà,
 Nous auts... aniram en Espagne
 Béue au frés, s'ou born de la ma!
 Que diras de moun plan de guerre?
 — Oh! brabo! Ce dit Espullère.

Acò se disè, bien, bien haut,
 Pr'aqui dou coustat dous nuatges;
 E fau pa bous dise, maynatges,
 Lou qui rabagassèue atax.
 Entertan, jumplat per la brise,
 Lou baloun courrè chèn effort.
 De téms en téms, coume pr'arrise,
 De tribort anèue à babort;
 Mè hasout pa nade betise,
 E filèt dret decap au nort.
 Per acaba la coumedie
 Dauan qu'arribèssi la neyt,
 Rabagas e la coumpanie
 Haussèn lou cap s'ou bugadey,
 E besoun, en bas, lou cluthey
 D'un bilatge de Picardie :

Et alors, vive la bombance,
Gare aux vitres de ce pays-là?
Que si, après une rude campagne,
Le tigre fait mine de se plaindre,
Sitôt que nous l'entendrons crier,
Nous autres... nous irons en Espagne
Boire frais sur le rivage de la mer!
Que diras-tu de mon plan de guerre?
— Oh bravo! répond Spuller.

Cela se disait, bien, bien haut,
Par là, du côté des nuages :
Et il ne faut pas vous nommer, enfants,
Celui qui *rabagassait* de la sorte.
Cependant, bercé par la brise,
Le ballon courait sans peine ;
De temps en temps, comme pour rire,
Il allait de tribord à babord ;
Mais il ne fit point de sottise,
Et fila directement vers le nord.
Pour mettre fin à cette farce
Avant que la nuit ne survînt,
Rabagas et son compagnon
Levèrent la tête au dessus du *bugeoir*,
Et aperçurent, en bas le clocher
D'un village de Picardie :

Ere téms de desgringoula.
 Tout tuchau, Rabagas attrape
 Lou courdilhoun de la soupape,
 E tire; lou gas que s'escape
 Se boute talèu à chioula,
 E lou baloun à desgoufla,
 E, tchie à tchie, decap à terre
 La boutique plountje e dabère.

l'auè, proche de Moundidiè, (1)
 Un boy entermeylat de sègues
 Oun se rendèn de doutze lègues
 Tchauèques, tchots, crocs e coulègues;
 l'aqui, pendèn l'iouèrn antiè,
 Gulèuen e se hasèn grègues.
 Tabé, dén aquet ahourès,
 Digun ne boutèue lous pès,
 Hort cinq ou cheys praoubes segayres
 Qu'y biouèn en hénen esquayres.
 Aco's aqui, sus un ouloum,
 Que lou baloun, chèn dise gare,
 Toumbèt e hasout *patapoum*.
 Per malure, den la bagarre,
 Lou bugadey perdout l'aploumb :
 Chabirèt, e noste Espullère
 Se troubèt à bint pès de terre

Il était temps de dégringoler.
Tout doucement, Rabagas saisit
Le cordon de la soupape,
Et tire ; le gaz, en s'enfuyant,
Se met aussitôt à siffler,
Et le ballon à se dégonfler ;
Et peu à peu, vers le sol,
La *boutique* plonge et descend.

Il y avait, près de Montdidier,
Un bois entremêlé de ronces,
Où se rendaient de douze lieues
Hibous, chouettes, corbeaux et collègues ;
Et là, durant l'hiver entier,
Ils chantaient et se répondaient.
Aussi, dans ces bois affreux,
Personne ne mettait les pieds,
Excepté cinq ou six scieurs de long
Qui vivaient là en fendant des bûches.
C'est là, sur un ormeau,
Que le ballon, sans dire gare,
Tomba et fit *patapoum*.
Malheureusement, dans la bagarre
Le *bugeoir* perdit l'équilibre :
Il chavira, et notre Spuller
Se trouva, à vingt pieds de terre,

Pendut, e pendut, praubes gens !
En d'une branque espechigade
Que lou tcharpit à la boulade
Per lou mitan... proche dous rens !
E de brama : falioue entende !
Rabagas soun illustre amic
Auout la chance de descende
Pu doucemén, e, tchic à tchic,
Pouscout s'estala de la sorte,
Came de-ci, came de-là,
Dessus une palangue morte.
Mès en de'quet moumén, balà
Qu'un segayre arribe ; e d'arrise,
En besen dus ausèts atau !
N'auout pa lou tems d'arré dise :
Espullère, praube alimaut,
N'ère pa mey tchengut en haut
Que per lou pan de la camise :
Lou pan s'esquiche, e patatrau !
Toumbe à terre coume un grapaut.
Soun coulègue aubrioue la bouque
Per li crida de tchene boun...
Mès en s'appuyan su'la souque
Rousigade per lou cussoun,
Hasout peta tout : là palangue
E l'homme gourrinèn au houn !

Pendu, et pendu, mes amis,
A une branche déchiquetée
Qui le saisit à la volée
Par le milieu... tout près des reins.
Et de crier : il fallait entendre !
Rabagas, son illustre ami,
Eut la chance de descendre
Plus doucement, et, peu à peu,
Parvint à s'installer ainsi,
Jambe de ça, jambe de là,
Sur une branche morte.
Mais, à ce moment, voilà
Qu'un bûcheron survient ; et de rire
En voyant deux oiseaux de ce plumage !
Il n'eut le temps de rien dire :
Spuller, le pauvre hère,
N'était plus retenu dans l'espace
Que par le pan de sa chemise :
Le pan se déchire, et patatras !
Il tombe à terre comme un crapaud.
Son collègue ouvrait la bouche
Pour le prier de tenir ferme...
Mais en s'appuyant sur la branche
Minée par le ver rongeur,
Il fit craquer tout : la branche
Et l'homme dégringolèrent jusqu'en bas !

Lou malurous, su'lou gazoun,
Toumbèt, lou nas... debinatoun?
E se lou bardoulhèt... de hangue.

E tout acò s'ère accomplit
Bièn pu biste que n'ec ey dit.
Pertan, appuyat s'ou segayre,
En tourtejan, au pitchot pas,
Espullère s'en bèn au ras
De soun amic lou balounayre,
Per bese... Ah! ce dit Rabagas,
En se lhéuan à quate poutes
E s'echugan biste lou nas,
Es pus urous que jou, quan sautes :
Au mén tu, te hèis pa gran mau !
Jou, sas, auèi un ouelh malau ;
Eh-bé, bèn d'estegne sa mèque,
I'adare, ey bèt l'aubri coum fau,
N'y besi pa que d'une tchèque !
Borlhe, Espullère !... Mè's egau :
Un homme qu'a prou de lumière
Pr'enlumina toute la terre,
E doun lou cap es un sourelh,
Prén aco pr'une bagatère :
Rabagas a prampou d'un ouelh,
Y beyra cla, coum s'arré n'ère !

L'infortuné, sur le gazon
Roula, le nez... devinez où ?
Et se le barbouilla... de fange.

Et tout cela s'était passé
Beaucoup plus vite que je ne l'ai dit.
Pourtant, appuyé sur le bûcheron,
Clopin-clopant, au petit pas,
Spuller se rend auprès
De son ami le *ballonnier*,
Pour voir... Ah ! lui dit Rabagas
En se relevant à quatre pattes,
Et en s'essuyant le nez à la hâte,
Tu es plus heureux que moi, quand tu sautes
Au moins, tu ne te fais pas grand mal !
Moi, tu sais, j'avais un œil malade :
Eh bien ! la mèche vient de s'éteindre,
Et maintenant, j'ai beau ouvrir cet œil,
Je n'y vois plus que par une lucarne !
Borgne, Spuller !... Mais c'est égal :
Un homme qui a assez de lumière
Pour éclairer la terre entière,
Et dont la tête est un soleil,
Regarde ça comme une bagatelle ;
Rabagas a bien assez d'un œil ;
Il verra clair, comme si de rien n'était !

— Brabo ! Ce dichout Espullère.
 En escoutan aquet jargoun,
 Lou brabe segayre s'estoune,
 E se demande tout de boun
 S'aquere drole de persoune
 Biré pa dret de Charantoun
 (Coume quan disen en gascoun,
 De Cadilhac su' la Garoune) ;
 E, ma foy, b'auè bien resoun !

Anfin, Rabagas i'Espullère
 Li damandèn se counchè
 De quau bort ère Moundidiè ;
 Le's-i dichout de quau bort ère,
 E lous accoumpagnèt un tros.
 Praube homme ! gagnèt sa journade :
 Auout une boune embrassade,
 Dap une pèce de... dèts sos !
 Mè deja la neyt arribèue,
 E Moundidiè se barroulhèue,
 Quan Espullère e Rabagas
 Y'entrèn en se balhan lou bras.

Lou lendouman, en Picardie,
 Touts lous journaus, à gran fracas,
 Announcèuen que Rabagas

— Bravo ! s'écria Spuller.
En écoutant ce jargon,
Le brave bûcheron s'étonne,
Et se demande tout de bon
Si cette drôle de personne
Ne viendrait pas directement de Charenton
(Comme quand on dit en gascon
De Cadillac-sur-Garonne) ;
Et, ma foi, il avait bien raison !

Enfin Rabagas et Spuller
Lui demandèrent s'il savait
De quel côté se trouvait Montdidier ;
Il leur dit de quel côté c'était,
Et il les accompagna un instant.
Pauvre homme ! Il gagna sa journée :
Il eut une bonne accolade,
Avec une pièce de... dix sous !
Mais déjà la nuit approchait,
Et Montdidier fermait ses portes,
Lorsque Spuller et Rabagas
Y entrèrent en se donnant le bras.

Le lendemain, en Picardie,
Tous les journaux, à grands fracas,
Annonçaient que Rabagas

Binè per sauba la Patrie,
 E qu'un miragle au gran segu,
 Arribat en toute apparence
 A la prière de Tourchu,
 Auè counserbat à la France
 La fine flou de l'Esperance.
 Lous journaus ajoutèn tabé
 Que citoyens e citoyennes,
 Se boulèn hèse soun debé,
 En brabes gèns republicuènes,
 Diouèn ana pausa'n poutoun
 Su'la man dou nauèt *Messie*,
 E bese sa face chérie,
 Quan mounteré su'lou bagoun
 Per pa mey tourna de la bie.

De fèt : tout aquet joun, Amièns
 Besout, sus une loungue file,
 Arriba per cènt e per mile
 Citoyennes e citoyens.
 Lou saloun de la Prefecture
 Dinqu'à mieje-neyt estèt pleng.
 Lou Rabagas, à cade reng,
 Moutchèue en risén sa figure ;
 E cade citoyen, countén
 D'aué bis sa sènte tournure,

Venait sauver la Patrie,
Et qu'un vrai miracle,
Arrivé selon toute apparence
En vertu des prières de Trochu,
Avait conservé à la France
La fine fleur de l'Espérance:
Les journaux ajoutèrent
Que citoyens et citoyennes,
S'ils voulaient faire leur devoir
En véritables enfants de la République,
Devaient aller déposer un baiser
Sur la main du nouveau Messie,
Et contempler sa face chérie,
Quand il monterait en wagon
Pour ne plus jamais revenir.

En effet : ce jour-là, Amiens
Vit, sur une longue file,
Arriver par cent et par mille
Citoyennes et citoyens.
Le salon de la Préfecture
Jusqu'à minuit demeura plein.
Rabagas, à chaque rang,
Montrait en souriant son visage ;
Et chaque citoyen, satisfait
D'avoir vu sa sainte tournure,

Passèue den l'appartemén
 Oun Espullère, pr'un moumén,
 Hasè bese, lou garlimén,
 L'endret oun auè sa blessure !..
 Y tournèn touts, lou lendouman,
 O ; mè ba te fère-lanlère,
 Lou *Messie*, en camin de fère
 Rouléue decap à Rouan.

A Rouan, dichout pa gran cause.
 Lous Rouanés gulèn ta hort,
 Qu'y toumbèt, une grosse pause,
 Tout un delubi su'lou Nort.
 Mile parsols dessu'la place
 S'aubrin e tchoutèn en accort.
 Anfin, se hasén hèse place
 Au mitan de la populace,
 Rabagas cridèt en trasport
 Que *hasè ' n pacte dap la mort!*
 Chioule, bisoc, qu'auras pasture.
 Aqui dessus, un decroture
 Hasout passa sus un bilhet
 Un mot à l'illustre orature,
 Lou pregan au noum de l'endret
 De se declara *dictature* : (2)
 Et, rougit... Un moumén après,

Passait dans un appartement
Où Spuller, un moment,
Faisait voir, le scélérat,
L'endroit où il avait été blessé !
Tout le monde y revint le lendemain ;
Oui ; mais, va te faire-lanlaire,
Le *Messie*, en chemin de fer,
Roulait du côté de Rouen.

A Rouen, il ne dit pas grand chose.
Les Rouennais l'acclamèrent si fort,
Qu'il tomba, une heure durant,
Un vrai déluge sur le Nord.
Mille parapluies sur la place publique
S'ouvrirent et dégouttèrent de concert.
Enfin, se faisant faire place
Au milieu de la populace,
Rabagas cria avec enthousiasme
Qu'il faisait *un pacte avec la mort !*
Ah ! le bon billet qu'a La Châtre !
Là dessus, un décrotteur
Fit passer sur un placet
Un mot à l'illustre orateur,
Le priant, au nom du pays,
De se déclarer *dictateur* :
Lui, il en rougit... Un moment après,

La populace rouanese
 Braulhèt un tchic de *Marselhesse*,
 E la Republique francese
 Partit à chibau su'l'esprèss.
 I'en Tourène, que s'y passèue?
 Tours s'ère bis prene d'assaut :
 Escrocs, masques de carnabau,
 Gens de gargotte e de journau,
 Que sey jou? tout aco groulhèue,
 Mintjèue, beuè, tchapilhèue...
 Besèn taplan s'ous boulebarts
 Une jouenesse fignoulade,
 Lous pu famus de la countrade
 Hèse à chibau la permenade,
 Su'lou dessey, quan èren harts.
 E lous pu broys hommes dou mounde!
 Gn'auè de bruns à gaute rounde,
 A la potrine de taureù ;
 Gn'auè d'auts à moustache blounde,
 Bastits coum lou poun de Bourdèu :
 Une jouenesse chèn ribale ! (3)
 Eh ! que hèssets aqui, flambarts,
 Quan la France se moy, quan rale
 Coutchade sus souns estandarts ?
 — Que hèm ? la guerre naciounale :
 Soum segretères de Cramiou ;

La population rouennaise
Aboya un verset de la *Marseillaise*,
Et la République française
Partit à cheval sur l'express.
Or, en Touraine, que se passait-il ?
Tours s'était vu prendre d'assaut :
Escrocs, masques de carnaval,
Gens de taverne et de journal,
Que sais-je ? Tout ça grouillait,
Mangeait, buvait, ruminait...
On voyait là aussi, sur les boulevards,
Une jeunesse fringante,
Les plus fameux de la contrée
Faire à cheval la promenade,
Vers le soir, quand ils étaient bien repus.
Et les plus beaux hommes du monde !
Il y en avait de bruns, à la joue arrondie,
A la poitrine de taureau ;
Il y en avait d'autres à moustache blonde,
Bâtis comme le pont de Bordeaux :
Une jeunesse sans rivale ! —
Eh ! que faites-vous là, lions,
Quand la France se meurt, quand elle râle
Couchée sur ses étendards ? —
Ce que nous faisons ? La guerre nationale :
Nous sommes secrétaires de Crémieux ;

Trabalhem per lou menistère,
E y'a prou de chantiè, moun Diou !
E puy, fau pa qu'après la guerre
Trobin aci cauquun de biou ?....

Cade joun tabé poudèn bese
Arriba cauque malurous
Debris de l'armade francese.
Criblats de blessures, sacnous,
La capote à pechics, la teste
Embouloupade d'un foulart,
Pès-nus, se traynan à l'escart,
Loun de tous lous qui hasèn heste,
Plourèuen. Caucop, quate ou cinq
S'appuyèuen à la murralhe
De cauque cabaret besin ;
E quan esclatèue lou trin,
Quan lous laches hasèn ripalhe,
Ets, lous brabes de la batalhe,
Attendèn un beyre de bin !
Oh ! lous maynatges de la France
Eren pu grans que la souffrance !
Es aqui dessus qu'arribèt
La depèche telegrafique
Annouçan à la Republique
Qu'à Tours y'auré lèu dou nauèt :

Nous travaillons au Ministère,
Et Dieu sait si le travail nous manque!
Et puis, ne faut-il pas qu'après la guerre
On trouve encore ici des vivants?...

Chaque jour aussi, l'on pouvait voir
Arriver quelque malheureux
Débris de l'armée française.
Criblés de blessures, couverts de sang,
La capote en lambeaux, la tête
Enveloppée d'un foulard,
Nu-pieds, se traînant à l'écart,
Loin de ceux qui faisaient fête,
Ils pleuraient. Parfois, quatre ou cinq
S'appuyaient à la muraille
D'un cabaret voisin ;
Et lorsque éclatait le bruit de l'orgie ;
Lorsque les lâches faisaient ripaille,
Eux, les héros de la bataille,
Attendaient là un verre de vin !
Oh ! les enfants de la France ,
Ils étaient plus grands que l'épreuve !
C'est là dessus qu'arriva
La dépêche télégraphique
Annonçant à la République
Qu'à Tours, il y aurait bientôt du nouveau

Lous hommes de la Dictature
 S'en binèn à toute bapure.
 Praube Besougn, praube Cramiou !
 Tremblèn en de'queres nauères :
 Jutjats : a-d-et soul, lou judiou
 Hasè marcha cheys menistères.
 Soun amic s'ère boumbardat
 Lou *Pay de touts lous frans-tirures* ;
 Mamè Cramiou auè mountat
 Un magasin de fournitures
 Que li balhèue rebingut :
 E belèu à Rabagas toutare
 D'un truc de pè, chen dise gare,
 Jitra la boutique au rebut !

Pan, pan ! Pan, pan ! Qui diable truque ?
 Aco's et ... Rabagas ! moun Diou !
 Tout juste se moussu Cramiou
 Pot rafistoula sa perruque ;
 Moussu Besougn n'en perd lou hiou,
 E la praube bielhe Cramiouse
 Dèche escapa'ne grosse piouse
 Que li fissèue lou potralh ;
 Mè n'oublide pa soun miralh ;
 Y jite un cop d'ouelh leste, leste,
 E catche d'un birat de man

Les hommes de la Dictature
Arrivaient à toute vapeur.
Pauvre Bizoin, pauvre Crémieux !
Ils tremblèrent à cette nouvelle :
Jugez : à lui seul, le Juif
Faisait marcher six ministères.
Son ami s'était bombardé
Le père de tous les Francs-tireurs ;
Maman Crémieux avait monté
Un magasin de fournitures
Qui lui donnait un revenu :
Et peut-être, Rabagas, tout à l'heure,
D'un coup de pied, sans courtoisie,
Jettera-t-il la boutique au rebut !

Pan, pan ! Pan, pan !.. Qui diable frappe ?
C'est lui... Rabagas ! mon Dieu !
C'est à peine si Monsieur Crémieux
Peut rajuster sa perruque ;
Monsieur Bizoin en perd le fil (de ses idées),
Et la pauvre vieille Crémieux
Laisse échapper une grosse puce
En train de lui piquer la gorge ;
Mais elle n'oublie point le miroir :
Elle y jette un regard à la hâte,
Et dissimule, d'un tour de main,

Un pugn de péus tiran s'ou blanc
 Que li toumbèuen su'la teste :
 Ere téms !.. — Salut, citoyèas,
 Ce dit une bouas enrumade :
 Coum se porte la maysounade ?
 Soum toutjoun bouns republiquèns,
 Pa-bray Cramiou ? E la bourgese ?
 Se porte, cresi, pa trop mau ?
 Fresque, es un plasé de la bese,
 E leste, coume un perligaut !
 E noste Lè-Besougn, se saube ?
 Toutjoun couhat de soun capèt ?
 Toutjoun (excusats si-bou-plèt,)
 Toutjoun lè coume un quiou de praube ?
 — Ah-ça, li riposte Cramiou
 En sarran lous cachaus, coulègue,
 Bos dise que te hèm pouchiou ?
 E bens jita darrey la sègue
 Moun amic Lè-Besougn e jou :
 Es bray aco, citoyèn ? — Nou,
 Nou ; mè councebets-bé la couénte :
 Per hèse marcha lous ahas
 Den aqeste téms de turmente,
 Gn'aura pa jamey trop de bras ;
 E puy, se l'embarras augmente,
 Eh-bé !... dus biellhots (excusats,

Une poignée de cheveux à moitié blancs
Qui lui retombaient sur le front :
Il n'était que temps !.. — Salut, citoyen,
Dit une voix enrouée :
Comment va la maisonnée ?
Nous sommes toujours bons républicains,
N'est-ce pas, Crémieux ? Et la bourgeoise ?
Elle ne se porte pas, je crois, trop mal ?
Fraîche, c'est un plaisir de voir,
Et leste, comme une perdrix.
Et notre Glais-Bizoin, se sauve-t-il bien ?
Toujours coiffé de son chapeau ?
Toujours (excusez, s'il vous plaît),
Toujours laid comme *un Grand d'Espagne*
— Ah ! ça ! riposta Crémieux
En grinçant des dents, collègue,
Tu veux dire que nous t'importunons ?
Tu viens rejeter derrière la haie
Mon ami Glais-Bizoin et moi :
Est-ce vrai, citoyen ? — Non,
Non ; mais tu comprends la situation :
Pour faire prospérer les affaires
Dans cette époque tourmentée,
Jamais il n'y aura trop de bras ;
Et puis, si l'embarras augmente,
Eh bien !... deux vieillards (excusez,

E sau respec per bous, madame,)
Dus bielhots que traynen la came,
Eh-hé!... pouyrén esta lèu las,
E trouba la coste trop rude :
Le' s-i fau un brigalh d'ajude ;
I'aco's pr'aco que souy bingut,
Dens un ba!oun, coume ey pouseut,
Cauha la guerre naciounale
E delibera la Capitale.
Ensi, me countenti de tchic :
Serèi menistre d'Enteriure ;
E, coume ey aqui'n boun amic
Que pot me serbi de doublure,
Me senti la force tabé
D'esta menistre de la Guerre :
Aco's entendut ; y'aura-bé
Per bous auts cauque hourraguère :
Cadun s'en hara'n menistère,
E madame Cramiou, se pot,
Hara bouri la poule au pot.
— Mè, mè, noum d'un petart dou diable,
Ce dit Cramiou, ès doun bingut
Per nous estripa tout bious! — Chut!
Joguis pa toun ame damnable :
Lou diable te haré bourrut.
E puy, que serb d'esta testut?

Et sauf le respect que je dois à madame),
Deux vieillards qui traînent la jambe,
Eh bien!.. ils pourraient être bientôt las,
Et trouver la côte trop rude :
Il leur faut un peu de renfort ;
Et c'est pour cela que je suis venu,
Dans un ballon, comme j'ai pu,
Raviver la guerre nationale
Et délivrer la capitale.
Ainsi, je me contenterai de peu :
Je serai ministre de l'Intérieur ;
Et comme j'ai là un excellent ami
Qui peut me servir de doublure,
Je me sens encore la force
D'être ministre de la Guerre :
C'est entendu. Il restera bien
Pour vous quelque bagatelle :
Chacun de vous s'en fera un ministère,
Et Madame Crémieux, s'il est possible,
Fera bouillir la poule au pot.
— Mais, mais, de par tous les diables,
Répond Crémieux, tu es donc venu
Nous écorcher tout vifs ! — Chut !
Ne joue pas ton âme damnable :
Le diable te ferait capot.
Et d'ailleurs, à quoi bon s'entêter ?

Ma nouminacioun es sicnade;
 E lous jandarmes de l'endret,
 Se cauquun ne marche pa drét,
 Dauan la fin de la journade
 Haran-bé segui lou decret!
 Ey dit. La seance es lheuade! —
 Labéts, Cramiou bachèt lou nas,
 Prengout sa hemne per lou bras,
 E sourtit coume une ame en pene.
 Parech mêmes qu'aqueste cop
 Rimounèt tout tuchau : Salop!
 Mè Rabagas cresout coumprene:
 Diou d'Abraham e de Jacop!...
 Lè-Besougn, bourén de coulère,
 Courrout à la porte en tremblan,
 Arrounsèt soun capèt à terre,
 E partit en *paterejan*...
 Dicham lous hèse lou tonnerre,
 Ce dit Rabagas en risén :
 Peuh ! dus bielhots ! En attendén,
 A nous auts lou Gubernemén !
 — Brabo ! se dichout Espullère

Un moumén après, entendoun
 Den la court de la Prefecture
 Lou roulemén d'une bouature

Ma nomination est signée ;
Et les gendarmes de l'endroit,
Si quelqu'un ne marche pas droit,
Avant la fin de la journée
Feront bien exécuter ce décret !
J'ai dit. La séance est levée ! —
Alors, Crémieux baissa la tête ;
Il prit sa femme par le bras,
Et sortit comme une âme en peine.
Il paraît même, que, cette fois,
Il grommela entre ses dents : maraud !
Mais Rabagas crut comprendre :
Dieu d'Abraham et de Jacob !..
Glais-Bizoin, bouillonnant de colère,
Courut vers la porte, en tremblant,
Jeta violemment son chapeau à terre,
Et partit en disant des *pater*. —
Laissons-les gronder comme l'orage,
Dit Rabagas en riant :
Bah ! Deux vieillards ! En attendant,
A nous deux le Gouvernement !
— Bravo ! répond Spuller.

Un moment après, on entendit,
Dans la cour de la Préfecture,
Le roulement d'une voiture

Qu'accoumpagnèue un loung murmure
 E que binè de sey pas oun.
 En un birat d'ouelh, su'la place,
 S'apiloutèt la populace,
 E bèt lèu entendoun hurla :
 Bira ! Bira pa ! Place ! place !
 Bolem que bèni ! lou bala !..
 Rabagas, blanc coume un susàri :
 Tè, ce dit, aco's lou Cramiou
 Que bèn per me libra tout biou !
 La mort, es bray, me hèi pa nàrri,
 E y'a loungtems que m'y perpàri ;
 Mè mouri pr'un gus de Judiou !..
 Ah ! coume s'escapa, moun Diou ?
 Espullère, cerque une trape !
 E tipe-tape, tipe-tape :
 Ere lou galop d'un souliè
 Que mountèue den l'escaliè...
 Espullère auout une idèye :
 Abisèt une quèysse à boy.
 Rabagas anèue, ma foy,
 Grimpa deden la tchaminèye,
 Quan la porte s'aubrit... Laurey !
 Laurey, es tu ? — Jou mèmes, meste !
 — Ah ! que t'embràssi : t'attendèi !
 Mè, di-me, toutare entendèi

Qu'accompagnait un long murmure,
Et qui venait je ne sais d'où.
En un clin d'œil, sur la place,
S'attroupa la foule,
Et bientôt on entendit hurler :
Il viendra ! Il ne viendra pas ! Place ! place !
Nous voulons qu'il vienne ! le voila !
Rabagas, pâle comme un linceul :
Tiens dit-il c'est ce traître Crémieux
Qui vient me livrer tout vivant !
La mort, c'est vrai, ne me répugne point :
Il y a longtemps que je m'y prépare ;
Mais mourir pour un misérable juif !...
Ah ! comment s'échapper, mon Dieu ?
Spuller, cherche vite une trappe !
Et *tipe-tape, tipe-tape* :
C'était le galop d'un soulier
Qui franchissait les marches de l'escalier...
Spuller eut une idée :
Il avisa une caisse à bois.
Rabagas était sur le point, ma foi,
De grimper dans la cheminée,
Quand la porte s'ouvrit.... Laurier !
Laurier, c'est toi ? — Moi même, maitre !
— Ah ! que je t'embrasse : je t'attendais !
Mais, dis-moi, j'entendais tout à l'heure

Coume lou brut d'une tampeste :
 Qu'es aco? — Meste, hèi un pas
 Debert la frieste, e beyras
 Une populace enthousiaste
 Que trapigne, que tarrabaste,
 E que damande à gran fracas
 A-d-entende brounsi la bouas
 De soun diou, de soun Rabagas!
 Bèn dap jou, la tribune es preste :
 Aco's un balcon large e haut,
 Perparat esprès per la heste.
 Ta fière potrine de brau
 Pouyra s'y deslarga de reste :
 Bèn! — Mè, souy pa prest à parla :
 S'y bouti pa litterature
 La populace ba chioula?
 Nou, parlerèi douman. — Farçure!
 Se pots pa parla, brameras ;
 Se pots pa brama, tuchiras ;
 Se pots pa tuchi, per malure,
 Haras de grans sienes de braş,
 E per acaba, jiteras
 Tres cops en l'ert toun mouque-nas!
 — Souat, Laurey, au petit bounure!
 Se dit en risén Rabagas.
 Mous amics, quale cagniougère!

Comme le bruit d'une tempête :
Qu'était-ce ? — Maître, fais un pas
Vers la fenêtre, et tu verras
Une population enthousiaste
Qui trépigne, qui se démène,
Et qui demande à grand cris
A entendre gronder la voix
De son dieu, de son Rabagas,
Viens avec moi, la tribune est prête :
C'est un balcon, large et haut,
Préparé expressément pour la fête.
Ta fière poitrine de taureau
Pourra s'y développer à l'aise :
Viens ! — Mais je ne suis pas prêt :
Si je n'y mets point de littérature
La population va me siffler !
Non, je parlerai demain. — Farceur !
Si tu ne peux parler, tu mugiras ;
Si tu ne peux mugir, tu tousseras ;
Si, par malheur, tu ne peux tousser,
Tu feras de grands gestes avec les bras,
Et pour finir, tu lanceras
Trois fois ton mouchoir en l'air !
— Soit, Laurier, au petit bonheur !
Conclut en riant Rabagas.
Mes amis, quelle cohue !

Hommes, gn'auè dous quate béns ;
Hemnes, gn'auè'ne arroumiguère,
E quales hemnes, praubes gens !
Droles, dingu'à s'ous countrebéns :
Lou basart dou diable sus terre !
S'ou balcoun se tchenèn debout
Lous gros bounéts de la *souciale*,
Les barbes grises ; mè sustout
Y'auè ço que jamèy auout
La Republique de pu rale :
Un Espagnòu, un homme à part
Que ne se mouque ni ne crache
Quan blague ou que béu : Castelart.
Proche d'et, l'ilustre ganache,
Encouère méns couquin que lache,
Méns lache que hòu : e pardi,
Per dise tout, Galhibardi !
Mè, chut ! baci lou Dictature.
Passe au mitan dous gros bounéts,
E tous s'enclinen à mesure ;
S'approche de la dauanture,
En face dou puble, e labéts,
Dirén lou Diou de l'Escriture
Que ba ha trembla la nature :
Puble, salut ! — Brabo, brabo !
— Salut, o puble ! — Aco's aco !

Des hommes, venus des quatre vents ;
Des femmes, une fourmilière,
Et quelles femmes, pauvres gens !
Des gamins, jusque sur les contrevents :
L'État major du diable sur la terre ?
Sur le balcon se tenaient debout
Les gros bonnets de *la Sociale*,
Les barbes grises ; mais surtout
Il y avait ce que jamais posséda
La République de plus rare :
Un Espagnol, un homme à part
Qui ne se mouche ni ne crache
Lorsqu'il péroré ou qu'il boit : Castelar !
Près de lui, l'illustre ganache,
Encore moins coquin que lâche,
Moins lâche que fou : et parbleu,
Pour dire tout : Garibaldi !
Mais chut ! Voilà le Dictateur.
Il passe au milieu des gros bonnets,
Et tous, ils s'inclinent de concert ;
Il s'approche du balcon,
En face du peuple, et alors,
On dirait le Dieu de l'Écriture
Qui s'appête à faire trembler la nature :
Peuple, salut ! — Bravo, bravo !
— Salut, o peuple ! — C'est ça, c'est ça !

- M'an balhat la missioun cretique
De sauba noste... — Aco's aco!
- Noste Republique! — Brabo!
- Sauberèi noste Republique,
Se me prestets... — Aco's aco!
- L'ajude de boste energie :
Boste energie! — Aco's aco!
- E quan y perdrém touts... — Brabo!
- Quan y perdrém touts noste bie,
Y'aura toutjoun... — Aco's aco!
- Lou sentimén... — Brabo, brabo!
- De la grande unitat francese
Que ne perira pa! — Brabo!
- Lous Alemans poden me crese :
An bèt que hèse... — Aco's aco!
- An bèt que tua géns... — Brabo!
- Se la France, blassade, toumbe
Den soun drapèu... — Aco's aco!
- Beyran sourti... — Brabo, brabo!
- La Republique de sa toumbe!
Bismark, as entendut? — Brabo!
- O : hasém lou sarmén tarrible
De bioue touts... — Aco's aco!
- Per la Republique! — Brabo!
- La Republique... — Aco's aco!
- La Republique endebisable!

On m'a imposé la mission critique
De sauver notre... — C'est ça, c'est ça!
— Notre République! — Bravo!
— Je sauverai notre République,
Si vous me prêtez... — C'est ça, c'est ça!
— Le concours de votre énergie :
Votre énergie! — C'est ça, c'est ça!
— Et quand nous y perdrons tous.—Bravo!
— Quand nous y perdrons tous notre vie,
Il y aura toujours... — C'est ça, c'est ça!
— Le sentiment... — Bravo, bravo!
— De la grande unité française
Qui ne périra pas! — Bravo!
— Les Allemands peuvent m'en croire :
Ils ont beau faire... — C'est ça, c'est ça!
— Ils ont beau tuer... — Bravo!
— Si la France, blessée, tombe
Dans son drapeau... — C'est ça, c'est ça!
— Ils verront surgir... — Bravo, bravo!
— La République de sa tombe!
Bismark, as-tu entendu? — Bravo!
— Oui : faisons le serment terrible
De vivre tous... — C'est ça, c'est ça!
— Pour la République! — Bravo!
— La République... — C'est ça, c'est ça!
— La République indivisible!

Ey dit. — Brabo, brabo, brabo !

Aci, toute la populace
Enlhéuade per Rabagas
Se boutèt à hurla sus place ;
E ta large aubrit la gulasse,
Que n'entendoun pa d'aute bouas :
Aco'stèt un brut, un tapatge,
Une gatibourre, un bouzin,
A cregne que de'quet auratge
Jamey ne besoussin la fin :
E citoyèns de tout estage,
E citoyennes de tout atge,
Cadun courrè sus soun bezin,
E l'embrassèue. Ere une ratge !
Noste Rabagas, hort d'halén,
Boulout lous ha taysa : soun geste
E sa bouas se perdoun au bén.
Entertan, Castelart, countén,
Doudelinèue de la teste ;
E Galhibardi, doucemén,
Baritounèue en arrisen :
Oh ! qu'il est bella cette feste !

Anfin, anfin, su'lou dessey,
Quan sentit tounba la frescure,

J'ai dit. — Bravo, Bravo, Bravo!

Alors toute la populace
Enlevée par Rabagas
Se prit à hurler sur place ;
Et si large ouvrait la mâchoire,
Qu'on n'entendit plus d'autre voix :
Ce fut un bruit, un tapage,
Un brouhaha, une orgie,
A craindre, que, de cet orage,
Jamais on n'entrevit la fin.
Citoyens de tout étage ;
Citoyennes de tout âge,
Chacun courait sur son voisin
Et l'embrassait : c'était une rage !
Notre Rabagas, hors d'haleine,
Voulut leur imposer silence ; mais son geste
Et sa voix se perdirent dans les airs.
Cependant Castelar, radieux,
Dodelinait de la tête ;
Et Garibaldi, doucement,
Murmurait en souriant :
Oh ! qu'il est bella cette feste !

Enfin, enfin, sur le soir,
Quand elle sentit tomber la fraîcheur,

La foule s'esbargèt : la neyt
Russit milhou que l'orature.

Debert onze hores embirouns,
Cauques curious, dessu'la place,
Troubèn papilhotes, chignouns,
E d'autes paquets de hilasse
Qu'auè perdut la populace;
E quan estèn proch dou balcoun,
Besoun, à trauès la sarralhe,
Une grande enluminacioun,
L'entendoun darrè la murralhe
Que hasèn sauta lou bouchoun :
L'esclat d'arrise e la causoun
Assesouèuen la boustifalhe.

La-bas, oh! n'y hèi pa ta boun :
Gn'a que moren à la batalhe;
Mè, dicham cracha lou canoun
E creba la simple canalhe :
Rabagas tchape e hèi ripalhe!

Aném, droles, fau se coutcha :
Sabets-bé qu'au bout de l'arrègue
Lou bouey arreste soun arpègue
E dèche bouha lou bestia.

La foule se dispersa : la nuit
Réussit mieux que l'invitation de l'orateur.

Vers onze heures environ,
Quelques curieux, sur la place,
Trouvèrent des papillotes, des chignons,
Et d'autres paquets de filasse
Qu'avait perdus la populace ;
Et lorsqu'ils furent près du balcon,⁷
Ils virent, à travers le trou de la serrure,
Une grande illumination,
Et ils entendirent derrière la muraille
Qu'on faisait sauter les bouchons :
L'éclat de rire et la chanson
Assaisonnaient le festin.

Là-bas, oh ! il n'y a pas tant de plaisir :
Ilen est qui expirent sur le champ de bataille ;
Mais, laissons cracher le canon
Et mourir la naïve canaille :
Rabagas mange et fait bombance !

Allons, enfants, il faut se coucher :
Vous savez bien qu'au bout du sillon,
Le bouvier arrête sa herse
Et laisse respirer ses bœufs.

CINQUIÈME BELHADE

LA FRANCE DOU MIJOUN SE LHÈUE — FARSINET, LOU MOLTKE DE
RABAGAS; GENERAUS DE LA NAUÈRE ESPÈCE. — METZ E BAZÈNE.
PALADINE A COULMIÈ. — RABAGAS E LOUS BIELHS A L'ARMADE. —
MESSOUNGES OFFICIELS.

Pertan, lous Alemans chèn trèbe
Boumbardeuen deça, delà.
Lous citoyèns de Tours, en rèbe,
Lous besèn pareche deja
Darrè lous boys de la Tourène...
Toute la France dou Mijoun,
En aousin lou brut dou canoun,
Attendè la bouas souberène
Que li diré : Lhèue-te doun !
La France dou Nort es en larmes ;
Defén l'aunou de la nacioun :
Baci touns chèfs, balà tes armes :
Lhèue-te, France dou Mijoun !
Li rendrèi justice, maynatges :
Rabagas cridèt : En auans
E guerre à mort aus Alemans !
Sa paraule, plegne de lans,
Hasout espeli lous couratges :
S'ère estat sage dinqu'au bout,

CINQUIÈME VEILLÉE

LA FRANCE DU MIDI SE LÈVE — FREYCINET, LE MOLTKE DE RABAGAS
GÉNÉRAUX D'UNE NOUVELLE ESPÈCE — METZ ET BAZAINE — PALA-
DINE A COULMIERS — RABAGAS ET LES « VIEUX » A L'ARMÉE —
MENSONGES OFFICIELS.

Pourtant, les Allemands sans trêve
Bombardaient deçà, delà...

Les citoyens de Tours, en rêve

Les voyaient paraître déjà

Derrière les bois de la Touraine...

Toute la France du Midi,

Entendant la voix du canon,

Attendait la voix puissante

Qui lui dirait : Lève-toi donc !

La France du Nord est en larmes ;

Défends l'honneur de la Nation :

Voici tes chefs, voilà tes armes :

Lève-toi, France du Midi!..

Je lui rendrai justice, enfants :

Rabagas cria : En avant,

Et guerre à mort aux Allemands !

Sa parole, pleine d'élan,

Fit épanouir les courages :

S'il eût été sage jusqu'au bout,

Aneyt, admirerén pertout
Noste grande lutte *a-d-outrance* ;
S'ère estat Francés auan tout,
Qui sab ? auré saubat la France !
Care, se lhéuèn, lous sourdats :
Cade cantoun, cade bilatge
Embièt sa troupe de gouyats.
Y partit hommes de tout atge :
Praubes, gens riches, maridats,
Droles escapats de l'escole,
Bielhs à barbe grise, courbats
S'ou trabalh, tout aco s'enrole.
Eh mon Diou ! petits, sabets-bé
Que noste Boutausac tabé
Paguèt soun tribut à la guerre :
Boste pay, per courre au debé,
Dichèt lou coutrilh e la herre,
Noste Curè soun presbitère,
E, prenén place au batalhoun,
Seguin lou brabe Carayoun.
D'auts causin une aute bannière,
E dempuy, den noste cantoun,
Mey d'une hemne ploure encouère !
Besoun, anfin, de l'estrangey
Courre dus hommes : boulèn prene,
Ce dichoun, sa part de dangey,

Aujourd'hui, on admirerait partout
Notre grande lutte à *outrance* ;
S'il eût été français avant tout,
Qui sait ? il eût sauvé la France !
Car, ils se levèrent, les soldats !
Chaque canton, chaque village
Envoya sa troupe de jeunes gens.
Il partit des hommes de tout âge :
Pauvres, riches, mariés,
Enfants échappés de l'école,
Vieillards à barbe grise, courbés
Par le travail, tout cela s'enrôle.
Eh mon Dieu ! petits, vous savez bien
Que notre Boutausac aussi
Paya son tribut à la guerre :
Votre père, pour courir au devoir,
Laisa la *bêche* et la charrue,
Notre Curé son presbytère,
Et, prenant leur place au bataillon,
Ils suivirent le brave Carayon.
D'autres choisirent un autre drapeau,
Et depuis, dans notre canton,
Plus d'une femme pleure encore !
On vit accourir enfin de l'étranger
Deux hommes : ils voulaient prendre,
Disaient-ils, leur part au danger :

Esta' l'aunou comme à la pene,
 Pas au darrey reng, au purmey.
 Catchèn soun noum ; mè soun bisatge
 Espièue en face lous canouns,
 L'estèn trahits per soun couratge :
 Auèn bet hèse :èren Bourbouns !
 Oh ! dap hommes atau, la France
 Poudè se batte dap aunou ;
 Poudè'spera sa délibrance
 L'estripa la Prusse... Mè nou :
 Lou borlhe que la coumandèue
 N'estèt pa sage dingu'au bout,
 N'estèt pa francés auan tout :
 Cridèt, e la France debout
 Ere aqui, preste, que marchèue :
 I'et, l'homme borlhe, que hasout ?
 Que hasout, maynatges ? Bats bese.

Diou, qu'a tout tirat dou nean,
 Causis souén la pu feble man
 Per hèse une grande enterprese :
 Pren Genebièbe de Paris,
 Pren Jane d'Arc, e m'es abis,
 Au men à ço que dit l'istòri,
 Que souén lou boun Diou reussis,
 E que s'en tire pa chèn glori.

Être à l'honneur comme à la peine,
Pas au dernier rang : au premier !
Ils cachèrent leur nom ; mais leur visage
Regardait le canon en face,
Et ils furent trahis par leur courage :
Malgré tout, c'étaient des Bourbons !
Oh ! avec des hommes tels, la France
Pouvait se battre avec honneur ;
Elle pouvait espérer sa délivrance,
Ecraser la Prusse... Mais non :
Le borgne qui la commandait
Ne fut pas sage jusqu'au bout ;
Il ne fut pas français avant tout :
Il cria, et la France debout
Était là, prête, en marche :
Et lui, l'homme borgne, que fit-il ?
Que fit-il, enfants ? Vous allez voir.

Dieu, qui a tout tiré du néant,
Choisit souvent la plus faible main
Pour réaliser une grande entreprise :
Il prend Geneviève de Paris,
Il prend Jeanne d'Arc, et il m'est avis,
Du moins à ce que dit l'histoire,
Que souvent le bon Dieu réussit,
Et qu'il ne s'en tire pas sans gloire.

Mè Diou es cauquarré de gran,
E Rabagas es tchic de cause :
Eh-bé ! sa cerbère malause
Auè rebat d'en hèse autan !..
Y'auè labéts un engeniure,
Carculature dous pu fins,
Que sabè cura lous camins,
Traça s'ou papey, en figure,
Lou plan d'un batèu à bapure,
D'un poun, d'un port, d'un cabinet,
Eccetera : per parla net,
E tout dise au cop : Farsinet. —
Tè, tè, pense en frounsin les usses
Rabagas : sapre noum d'un gat !
Balà moun Molke tout c...ercat :
Farsinet, tu qu'ès abisat,
Hèi-nous aqui countre lous Prusses
Un plan de guerre fignoulat.
— Mè, counечи pa'co — Bagasse !
Bey-mé : souy pa qu'un aboucat,
E pertan tcheni bien ma place,
E hési de tout ! Tè, bestiasse,
Hèi-nous un plan, seras pagat.
— Oh ! atau tabé ! Place ! place !
M'en bau te crayouna moun plan,
E l'auras, au pu-tart, douman. —

Mais Dieu est quelque chose de grand,
Et Rabagas est peu de chose :
Eh bien ! sa cervelle malsaine
Avait rêvé d'en faire autant !...
Il y avait alors un ingénieur,
Calculateur des plus fins,
Qui savait curer les chemins,
Tracer et dessiner sur le papier
Le plan d'un bateau à vapeur,
D'un pont, d'un port, d'un cabinet,
Et cœtera : pour parler net
Et tout dire à la fois : Freycinet —
Tiens, tiens, pense, en fronçant les sourcils
Rabagas : sapre-nom-d'un chat !
Voilà mon Moltke tout trouvé :
Freycinet, toi qui es avisé,
Fais-nous, là, contre les Prussiens
Un plan de guerre bien troussé.
— Mais, je ne connais pas cela — Imbécile !
Vois moi : je ne suis qu'un avocat,
Et pourtant je tiens bien ma place,
Et je me mêle de tout ! Tiens, nigaud,
Fais-nous un plan, tu seras payé.
— Oh ! s'il en est ainsi ! Place, place !
Je vais te crayonner mon plan,
Et tu l'auras, au plus tard demain. —

Generaus per l'infanterie,
Lou genie, l'artilherie,
La cabalerie? en un joun,
N'in basout tout un batalhoun !
Au purmey soun de la troumpete,
De Nantes dingu'à Besançon,
De Bayoune dingu'à Touloun,
Aco's un crit que se repete :
Balhats-nous la grosse espaulete
l'un couble d'aunes de galoun !
E hardit petit! Aubergistes,
Bitrayres, pintres, abocats,
Medecins e clisopoumpistes
Se besen biste boumbardats
Dou berbét de grans capitènes :
Qui bo'sta noumat tout de boun
Coumandan, coronèl? Qui doune
Bo counduise une dibisioun
Den les troupes republicuènes?
Bala'spaulettes e galoun ;
Dap les bottes à gran taloun,
Aco's ço que hèi lous Turènes !
Arrè lou brabe Bourbaki,
E tan d'auts que merquen misère :
Place! bala Galhibardi,
Lou gran patriote, e baqui

Généraux d'infanterie,
De génie, d'artillerie,
De cavalerie, en un jour,
Il en naquit tout un bataillon !
Au premier son de la trompette,
De Nantes à Besançon,
De Bayonne à Toulon,
C'est un même cri qui se répète :
Donnez-nous la grosse épaulette
Et une couple d'aunes de galon !
Et allez donc ! Aubergistes,
Vitriers, peintres, avocats,
Médecins et clysopompiers
Se voient en un instant bombardés
Du brevet de grands capitaines.
Qui veut être nommé tout de bon
Commandant, colonel ? Qui donc
Veut conduire une division
Dans les troupes républicaines ?
Voilà des épaulettes et du galon :
Avec les bottes à haut talon,
C'est ainsi que se font les Turennes !
Arrière le brave Bourbaki,
Et tant d'autres qui *marquent mal* :
Place ! Voilà Garibaldi,
Le grand patriote, et voici

Bordone, lou rey dou cristère !

Mè que boulè doun Rabagas,
En tiran a-d-et, de ta bas,
Tan de fargures e de clique ?
Pardi ! founda... la Republique ! —
Fau gagna cauque mès de mey
Se penset-et den sa cabece :
Entertan, dap un tchie d'adrese,
E bet-cop d'audace, pouyrèi
Bira tout de dauan darrey :
S'un cop la guerre es acabade,
S'un cop la France es à pechics,
La Republique, mous amics
Noste Republique es foundade !
Aném, a l'obre ! A tu, Paris,
Tché n boun darrè ta fourteresse ;
Tché n boun : beis pa que lou peys,
Per te balha la man, counduis
Au houec la flou de sa jouenesse ?
Tu tabé, France dou Mijoun,
Tché n boun, arme-té, pougn de trèbe :
La Capitale teheyra boun :
Lou gran Tourehu (l'ey bis en rèbe),
Lou crin en l'ert, coume un lioun,
Quan ausira noste canoun,

Bordone, le roi du clystère

Mais que voulait donc Rabagas,
En tirant à lui, de si bas,
Tant de farceurs et de vauriens ?
Parbleu ! fonder... la République ! —
Il faut gagner quelques mois encore,
Pensa-t-il dans sa tête :
Cependant, avec un peu d'adresse
Et beaucoup d'audace, je pourrai
Bouleverser tout sens dessus dessous :
Et quand la guerre sera finie,
Quand la France sera en lambeaux,
La République, mes amis,
Notre République sera fondée ! —
Allons, à l'œuvre ! A toi, Paris,
Tiens bon à l'abri de tes forts ;
Tiens bon : ne vois-tu pas que le pays,
Pour te donner la main, conduit
Au feu la fleur de sa jeunesse ?
Toi aussi, France du Midi,
Tiens bon ; arme-toi, point de trêve :
La Capitale tiendra bon :
Le grand Trochu (je l'ai vu en songe),
Les cheveux au vent, comme un lion,
En entendant le bruit de nos canons,

Hara pa qu'un saut : marche ou crèbe !
Lhèue-te, France dou Mijoun !

E tout aco se repetèue
Cade joun dessu' lou journau,
Cade joun, besèi à l'oustau
Arriba cauque blague nèue
Sicnade de'quet alimaut ;
E, lou gus, nous ensourcilhèue !

B'ère bray : Paris resistèue ;
Mè Rabagas sabè pa tout.
Un joun, joun de triste memori,
La bile de Metz se rendout !...
Noste jougayre coumprengout
Que, den soun carcul de bictori,
Binè de perde un bèt atout ;
Tabé, n'en bramèt de coulère ;
La baue gislèt de ses déns,
E soun ouelh jitàt à mouméns
Touts lous alugrés dou tonnerre : —
Bazène es un lâche, a trahit,
Cridèt-et anfin ; den l'istori,
N'aura pa d'aut titre de glori
Que lou noum de traite maudit !
Baqui doun de que serb l'Empire :

Ne fera qu'un bond : marche ou crève !
Lève-toi, France du Midi ! —

Et tout cela se répétait
Chaque jour dans les journaux ;
Chaque jour, je voyais vers ma maison
Arriver quelque *blague* nouvelle
Signée par ce sinistre farceur ;
Et, le gueux, il nous ensorcelait !

Il était vrai : Paris résistait ;
Mais Rabagas ne savait pas tout.
Un jour, jour de triste mémoire,
La ville de Metz se rendit !..
Notre joueur comprit
Que, dans ses calculs de victoire,
Il venait de perdre un bel atout.
Aussi, il en rugit de colère ;
La bave jaillit de ses dents,
Et son œil jeta, par moments,
Tous les éclairs de l'orage : —
Bazaine est un lâche, il a trahi,
Cria-t-il enfin ; dans l'histoire,
Il n'aura, pour titre de gloire,
Que le nom d'un traître maudit !
Voilà donc à quoi sert l'Empire :

A desbaucha lous citoyèns!
 Mè nous auts, lous republiquèns,
 Tan mèy noste malure ampire,
 Tan mey lhéueran dret e haut
 Lou drapèu de Quatre-bint-nau,
 Lou drapèu que rén embencible
 La Republique endebisible!
 Bazène es un lâche, a trahit!
 Hounte, tres cops hounte à l'enfâme!... (1)
 E Rabagas n'auré mey dit,
 S'un jouén marmitoun en habit,
 N'ère pa'ntrat, tout enterdit,
 Per dise : La soupe se crame;
 A taule : baci lou bourit!

Que fau pensa de'quet Bazène
 Que Rabagas a coundamnat?
 Es bray : Bazène auè librat
 La Bile bierge de Lorrène;
 Es bray : Bazène auout lou tort
 De boulé pa recebe d'orde
 D'un Poudé de sac e de corde :
 Pr'aco, jou n'en toumbi d'accort;
 Mè, pr'insurta lou chéf d'armade
 Qu'auè librat tan de coumbats,
 Doun crante-dus mile sourdats

A débaucher les citoyens !
Mais nous, nous les Républicains,
Plus notre infortune sera grande,
Plus nous lèverons droit et haut
Le drapeau de Quatre-vingt-neuf,
Le drapeau qui rend invincible
La République indivisible !
Bazaine est un lâche, il a trahi !
Honte, trois fois honte à l'infâme !
Et Rabagas en eût dit davantage,
Si un jeune marmiton en livrée
N'était venu, d'un air confus,
Annoncer : la soupe est brûlée ;
A table : voici le bouilli !

Que penser de ce Bazaine
Que Rabagas a condamné ?
C'est vrai : Bazaine avait livré
La Ville Vierge de Lorraine ;
C'est vrai : Bazaine eut le tort
De ne vouloir point recevoir des ordres
D'un Pouvoir de sac et de corde :
Pour cela, j'en tombe d'accord ;
Mais, pour insulter le chef d'armée
Qui avait livré tant de combats,
Dont quarante-deux mille soldats

Eren toumbats den la meylade :
Per l'apera lâche... Holà !
Que Rabagas s'angui catcha :
N'es pas un capoun a-d-outrance
Que jutge un Marechau de France ! (2)

Aci, maynatges, attencioun :
Dauant la neyt de la deroute,
Lou sourelh, dessus noste route,
Nous embie un darrey rayoun :
Rayoun pleng de d'ou e de larmes,
Mè dou soun fières nostes armes !
Sey pa coum diable s'arregèn
Den lou counselh republiquèn
De la Defense naciounale ;
Mè ço que sey, es que dichèn
A l'armade, un boun citoyèn
Gran generau, ço qu'estèt rale
Den aquere guerre chèn fin :
D'Aurelles Paladine, anfin.
Li counfièn une jouene armade
Qu'auè-bé boune boulentat,
Mè que s'ère pas exercade,
Qu'auè pa bis d'aute humade
Sounque la dou boy d'echounat,
Quan passe per la tchaminèye.

Etaient tombés dans la mêlée ;
Pour le traiter de lâche... Holà !
Que Rabagas aille se cacher :
Ce n'est pas un capon à outrance
Qui juge un Maréchal de France !

Ici, mes enfants, attention :
Avant la nuit de la déroute,
Le soleil, sur notre chemin,
Nous envoie un dernier rayon :
Rayon plein de deuil et de larmes,
Mais dont nos armes sont fières !
Je ne sais comment on s'arrangea
Dans le conseil républicain
De la Défense nationale :
Ce que je sais, c'est qu'on laissa
A l'armée, un bon citoyen,
Grand général, ce qui fut rare
Dans cette guerre sans fin :
D'Aurelles de Paladine, enfin.
On lui confia une jeune armée
Pleine de bonne volonté, certes,
Mais qui ne s'était pas exercée,
Et qui n'avait vu de fumée
Que celle du bois de chauffage,
Quand elle sort par la cheminée.

Paladine auout une idèye :
 Meylèt aquets brabes coscrits
 Au mitan dous bielhs de la bielhe ;
 Le's-i balhet fesilhs, habits,
 Le's-i desarroulhèt lous dits,
 E lous mauadrèts de la belhe,
 Lou lendouman, tout esberits,
 Marchèuen, qu'ère une merbellie.
 En auan ! cante lou canoun ;
 En auan ! soune la troumpete ;
 E noste jouenesse respoun :
 En auan ! a la bayounete !
 E de fet. Debert à Baccoun
 (S'aperèue atau lou bilatge)
 Un entrepide batalhoun
 Se lance au galop. Un auratge
 D'obus, de boumbes, de boulèts
 Brounsis, e crèbe dessus èts :
 L'ennemic, per cinq cènts friestes,
 Tire dessus à bout pourtan...
 Es egau, Francés, en auan !
 En auan toutjoun, que soum mestes !
 Cassats de'qui, lous Babarouas,
 Rouges de hounte e de coulère,
 Barricaden à gran fracas
 Lou *Castèt de la Renardière* :

Paladine eut une idée :
Il mêla ces braves conscrits
Avec les *vieux de la vieille* ;
Il leur donna des fusils, des vêtements ;
Il leur dégourdit les doigts,
Et les maladroits de la veille,
Le lendemain, ragaillardis,
Marchaient : c'était une merveille.
En avant ! chante le canon ;
En avant ! sonne la trompette :
Et notre jeunesse répond :
En avant ! A la baïonnette !
En effet : du côté de Baccon
(Ainsi se nommait le village)
Un intrépide bataillon
S'élançait au galop. Un orage
D'obus, de bombes, de boulets,
Gronde et crève sur leurs têtes.
L'ennemi, par cinq cents fenêtres,
Tire sur eux à bout portant...
Qu'importe, Français : en avant !
En avant toujours, nous voici maîtres !
Chassés de là, les Bavares,
Rouges de honte et de colère,
Barricadent à grand bruit
Le *Château de la Renardière* :

Auèn coumtat chèn Peytabin,
 Un brabe amic de Paladine,
 Qu'arribe, espoutchis la bermine,
 E countinue soun camin.
 Dariès, dap soun artilherie,
 Surbèn au galop de chibau;
 Un aute brabe generau,
 Barry, dap soun enfanterie,
 Entre en ligne e pousse en auan...
 Arré ne resiste à la troumbe
 Que mounte, tamboure battan:
 L'ennemic feblis, plegue, toumbe;
 Lous qui pouscoun, s'escapèn. Mè
 Lous nostes couchèn à Coulmiè!

Papè parlèue pa, cantèue
 En acaban aquet recit;
 E Jeantilhot que l'escoutèue
 Chèn dise mot, l'enterroumpit:
 Di, papè, debat la mitralhe
 Rabagas n'estèt pa blassat?
 — Nou, mamie; et, auè'ngatjat
 Alhouns une grande batalhe;
 I'aco s'ère pa mau passat:
 Y damourèt su'lou palhat
 Tout un regimén de... pouralhe,

Ils avaient compté sans Peytavin,
Un brave ami de Paladine,
Qui arrive, écrase la vermine,
Et continue son chemin.
Dariès, avec son artillerie,
Survient au galop de ses chevaux ;
Un autre brave général,
Barry, suivi de l'infanterie,
Entre en ligne et pousse en avant...
Rien ne résiste plus à la trombe
Qui monte tambour battant :
L'ennemi faiblit, plie, succombe :
Ceux qui purent, s'échappèrent... Mais
Les nôtres couchèrent à Coulmiers !

Grand-père ne parlait pas ; il chantait
En achevant ce récit ;
Et Jeantillot qui l'écoutait
Sans souffler mot, l'interrompit :
Dis, grand-père, sous la mitraille,
Rabagas ne fut pas blessé ?
— Non, mon ami ; lui, avait engagé
Ailleurs une grande bataille ;
Et les choses s'étaient bien passées :
Il était demeuré sur le carreau
Tout un régiment de... volaille,

E mey d'un canoun... de fualhe
Estèt prés, traucat, enfoungat :
Nou, drole, debat la mitralhe
Rabagas n'estèt pa blassat !
E mèmes, boulout ana bese,
Lou co coume lou pè leugey,
Lou loc oun l'armade francese
Auè rambalat l'estrangey.
Angout au camp de Paladine,
Bestit de caut, emmitouflat
Dens une pèt de zibeline :
I'aqui, la man su'la potrine,
Teste haute, l'ouelh espirat :
Sourdats! ce dit, la Republique
Es fière de boste balou!
Den boste couratge cibique
Espèrè trouba prou d'aunou
Per se paga de sa doulou!
Sourdats! bous bala su'la route
Que diou bous conduise à Paris.
Sourdats! lou Mijoun bous seguis,
L'Urope bous bei, bous escoute :
E s'aco n'es pa'ncouère prou
Per que poussits lou crit de guerre,
Podi pa bous dise milhou :
Sourdats! souy fiè de bous auts, jou!

Et plus d'une pièce de... futaille
Fut prise, trouée, défoncée :
Non, petit, sous la mitraille,
Rabagas ne fut point blessé.
Et même, il voulut aller voir,
Le cœur léger comme le pied,
Le lieu où l'armée française
Avait arrêté l'étranger.
Il se rendit au camp de Paladine,
Vêtu chaudement, emmitouflé
Dans une peau de zibeline ;
Et là, la main sur la poitrine,
La tête haute, l'œil inspiré :
Soldats, dit-il, la République
Est fière de votre valeur !
Dans votre courage civique
Elle espère trouver assez d'honneur
Pour se payer de ses douleurs !
Soldats ! vous voilà sur la route
Qui doit vous mener à Paris.
Soldats ! le Midi vous accompagne,
L'Europe vous voit et vous écoute ;
Et si ce n'est pas encore suffisant
Pour vous arracher le cri de guerre,
Je ne puis vous dire mieux :
Soldats ! je suis content de vous, moi !

— Brabo ! se dichout Espullère.
 Malurousemèn, nade bouas
 Ne cridèt : bibe Rabagas !
 Nat ne li fournit la replique :
 Auè bèt hèse lou faro,
 E precha per sa Republique,
 L'armade auè sus tout aco
 Cèn *degrès* debat lou zero.
 Qui doun, pr'asart, den l'assistance,
 Auè pensat dinqu'aquet joun
 A sacrefia soun existance
 A la Republique a-d-outrance ? (3)
 Un Francés biou, moy per la France ;
 Mè per Rabagas ? Aném doun !
 Estèt mouquat : pausèt sa chique,
 E se tournèt *sa* Republique.

Trés jouns après, moussu Cramiou
 Cresout que seré necessère
 De moutcha qu'ère encouère biou,
 E qu'en France coumtèue encouère.
 Prengout soun capet à cu-haut,
 Carguèt sa pu fine camise,
 E soun parsol, e sa balise,
 E filèt, asticat atau,
 Decap au quartiè generau.

— Bravo ! s'écria Spuller.
Malheureusement, aucune voix
Ne cria : vive Rabagas !
Personne ne lui donna la réplique ;
Il avait beau faire le *fameux*
Et prêcher pour sa République,
L'armée comptait sur tout cela
Cent degrés au-dessous de zéro.
Qui donc, par hasard, dans l'assistance,
Avait songé jusqu'à ce jour
A sacrifier son existence
A la République à outrance ?
Un Français vit, meurt pour la France ;
Mais pour Rabagas ? Allons donc !
Il fut mouché, ne souffla mot,
Et remporta sa République,

Trois jours après, monsieur Crémieux
Crut qu'il serait nécessaire
De montrer qu'il était encore vivant,
Et qu'en France il comptait encore.
Il prit son chapeau haut-de-forme,
Il prit sa plus fine chemise,
Son parapluie, sa valise,
Et fila, équipé ainsi,
Vers le quartier général.

Moussu Lè-Besougn lou seguioüe : —
Balén coume un bielh chibaliè,
L'audou dou laurey de Coulmiè
Lh'auè hèit mounta la chalioue.
Arribèn à boun port touts dus ;
Droumin la grasse matinade,
Dejunèn d'une carbounade
E de cauque aute badinade,
Beuoun, (n'ère pa de refus),
Une boutelhe de *berjus*,
E puy, dessus une esplanade
Angoun sermouneja l'armade.
Pitats sus l'affut d'un canoun,
Hasén biroula d'une paute
Soun capèt, lou parsol de l'aute,
Aurén, chèn exageracioun,
Dit Cesart e Napoleoun !
Pertan, à cause de soun atge,
Lous brabes sourdats de Coulmiè
Escoutèn aquet radoutatge ;
Mè quan lous bielhs birèn lou pè,
Oh ! ma foy, là : *Sac à papiè* !
Ce dichoun labéts à la rounde,
Dempuy quan noste mappemounde
Marche les comes a-d-en l'ert ?
Qu'anguin precha den lou desert :

Monsieur Bizoin le suivait :
Vaillant comme un chevalier antique,
L'odeur des lauriers de Coulmiers
Lui avait fait monter l'eau à la bouche.
Ils arrivèrent à bon port tous deux ;
Ils dormirent la grasse matinée,
Déjeûnèrent d'une grillade
Et de quelques autres bagatelles,
Burent (cela ne se refuse jamais)
Une bouteille de *verjus*,
Et ensuite, sur une esplanade,
Ils allèrent haranguer les troupes.
Perchés sur l'affût d'un canon,
Faisant tournoyer d'une main
Leur chapeau, leur parapluie de l'autre,
On aurait, sans exagération,
Dit César et Napoléon !
Pourtant, à cause de leur âge,
Les braves soldats de Coulmiers
Écoutèrent ce radotage ;
Mais quand les *vieux* furent partis,
Oh ma foi ! — Sac à papier !
S'écria-t-on à la ronde,
Depuis quand notre mappemonde
Marche-t-elle les jambes en l'air ?
Qu'ils aillent prêcher au désert :

Nous auts, n'aymem pa la parlotte;
L'aquets menistres, en tout cas,
Harén milhou nostes ahas
D'embia cauque boune capote
Au praube troupiè que guerlotte
En pahouran dedén lou glas!

N'ec bourra pa crese l'histori:
Rabagas, Besougn e Cramiou
Se figurèn aué hèit flori:
E que se troumpèuen, moun Diou!

A mesure que la Patrie,
Aclapade debat ses crouts,
S'ahounsèue den ses doulous,
Ets, augmentèuen de foulie:
Imbantèn une perbisioun
D'effèts en papey d'embalatge,
De sacs en tele de coutoun,
E de semelles de cartoun:
Aco, chèn doute, ère prou boun,
Trop boun pr'ous hommes de couratge
Que mouriouen per la Nacioun!
Imbantèn canouns chèn lumière,
Boumbes que ne partiouen pa,
Fesilhs à peyre, en canauère...

Nous, nous n'aimons pas les sermons ;
En tout cas, ces ministres-là
Feraient bien mieux nos affaires,
S'ils envoyaient une bonne capote
Au pauvre soldat qui grelotte
En trainant les pieds dans le verglas !

Elle ne le croira pas, l'histoire :
Rabagas, Bizoin et Crémieux
S'imaginèrent avoir fait merveille :
Et qu'ils se trompaient, mon Dieu !

A mesure que la Patrie,
Accablée sous le faix de ses croix,
S'abimait dans ses douleurs,
Eux, ils augmentaient de folie :
Ils inventèrent une provision
D'habits en papier d'emballage,
De sacs en toile de coton
Et de semelles de carton :
Cela, sans doute, était assez bon,
Trop bon, pour les hommes de courage
Qui mouraient pour la Nation !
Ils inventèrent des canons sans lumière,
Des bombes qui ne partaient pas,
Des fusils à pierre, en bois de roseau...

Cresi qu'aurén boulut croumpa
 La quitte lûe, per n'en ha
 Cauque mitralhuse nauère !
 Imbantèn aquets camps hangous
 Oun lous maynatges de la France
 Biouèn à la plouge, à l'arrous,
 E recebèn magre pitance !
 Mè n'es pa tout. Per ha dura
 Une guerre chèn esperance,
 Fau troumpa lou co de la France :
 Eh-bé ! Rabagas mentira.

Un joun, à Tours, la Préfecture
 Se lhèue toute en moubemén.
 Lou puble es aqui, hort d'halén,
 Qu'escoute, e lou Gubernemén
 S'appreste à li jita pasture.
 Esperam. Au bout d'un moumén,
 S'ou balcoun, la perruque au bén,
 Parech lou sinistre farçure.
 Chut ! que commence sa lecture : (4)
 Paris auè librat anfin
 Une grande, grande batalhe,
 E jitat lough de sa murralhe
 Lous qui barrèuen soun camin !
 Poussèue, adare, bente à terre,

Je crois qu'ils auraient voulu acheter
La lune elle-même, pour en faire
Quelque mitrailleuse nouvelle !
Ils inventèrent ces camps boueux
Où les enfants de la France
Vivaient à la pluie, à l'humidité,
Et recevaient maigre pitance !
Mais ce n'est pas tout. Pour prolonger
Une guerre sans espérance,
Il faut tromper le cœur de la France :
Eh bien ! Rabagas mentira.

Un jour, à Tours, la Préfecture
Se lève tout en émoi.
Le peuple est là, hors d'haleine,
Qui écoute : le Gouvernement
Se dispose à lui jeter de la pâture.
Attendons. Au bout d'un instant,
Sur le balcon, la perruque au vent,
Parait le sinistre farceur.
Chut ! il commence à lire :
Paris avait livré enfin
Une grande, grande bataille,
Et rejeté loin de ses murailles
Ceux qui lui barraient le chemin.
Ils poussaient, à cette heure, ventre à terre

Decap au bourg de Loungjumèu (5)
 (Coum qui diré debert Bourdèu,
 Bourdèu proche de Saubeterre!...)
 Quant à l'armade d'Orleans,
 Parech que marchèue en auans
 Debert l'armade parisiène,
 E qu'aquets succès de geans,
 Lous diouèm sùlemen au lans
 De l'idèye republicuène!

Eh bé! maynatges, tout aco,
 Qu'estèt cause que noste co
 S'abandounèt aus pu bèts songes,
 Qu'ère aco? Messounges! messounges!
 Paris auè sourtit, es bray;
 S'ère battut, es bray encouère;
 Dap ratge : oh! sequela, me play
 De dise qu'estèt balén : n'ère!
 Mè ço qu'ère la beritat,
 Aco's qu'après un abourdatge,
 Après aquet tarrible oubratge
 Oun la Mort n'auè tan dalhat
 D'un coume de l'aute coustat,
 Paris, trahit per la Fourtune,
 Se barrèt darrey souns bastiouns :
 Deja, den lou brut dous canouns,

Vers le bourg de Longjumeau
(Comme si on disait vers Bordeaux,
Bordeaux, non loin de Sauveterre !)
Quant à l'armée d'Orléans,
Elle marchait, paraît-il, en avant,
A la rencontre de l'armée parisienne ;
Et tous ces succès de géants ,
On les devait uniquement au prestige
De l'idée républicaine !

Eh bien ! enfants, tout cela
Qui fut cause que notre cœur
S'abandonna aux plus beaux songes,
Qu'était-ce ! mensonges, mensonges !
Paris avait fait une sortie, oui ;
Il s'était battu, oui encore ;
Avec rage : oh ! certes, il me plaît
De dire que Paris fut vaillant : il le fut !
Mais ce qui était la vérité aussi,
C'est qu'après un assaut,
Après une effroyable besogne
Où la Mort en avait tant fauché
De l'un et de l'autre côté,
Paris, trahi par la fortune,
S'enferma dans l'enceinte de ses bastions :
Déjà, dans le bruit des canons,

Chen trou
D'Auruelle,
Per lous or
En face d'une
De Prusses e
Hase' ne defensé
Me reculène au

Entendèn braulha la *Coumune!*
 Mè nou ; fau-bé qu'un charlatan
 Mentissi, per bende ses fioles !
 Fau-bé lou soum dou *ramplamplam*,
 De la timbale e dous troumboles,
 Per que n'entendin pas un bram
 Se manque un cachau !.. Eh-bé, droles,
 Rabagas sabè la façoun
 De nous bende ses fariboles :
 Lou sang pichourrèue : babilles !
 Après tout, n'ère pa lou soum !
 Mentit dessus la Capitale ;
 Mentit encouère en declaran
 Que Paladine triounflan
 Lancèue sa troupe en auan
 Chèn trouba de troupe ribale.
 D'Aurette, tchengut à l'estret
 Per lous ordles de Farsinet,
 En face d'une armade tribale
 De Prusses e de Babarouas,
 Has'ne defense tarrible,
 Mè reculèue au petit pas !

:
 505
 Deja,

On entendait aboyer *la Commune!*
Mais non; il faut bien qu'un charlatan
Mente, pour vendre ses fioles!
Il faut le son du ran-plan-plan,
Des cymbales et des trombones,
Pour qu'on n'entende pas un gémissement
S'il vient à manquer une dent! Eh bien!
Rabagas savait la manière
De nous vendre ses drogues:
Le sang ruisselait: bêtises!
Après tout, ce sang n'était pas le sien!
Il mentit, au sujet de la Capitale;
Il mentit encore en déclarant
Que Paladine triomphant
Lançait ses troupes en avant
Sans rencontrer les forces ennemies:
D'Aurelles, retenu à l'étroit
Par les ordres de Freycinet,
En face d'une armée triple
De Prussiens et de Bava-rois,
Faisait une défense héroïque,
Mais il reculait au petit pas!...

CHEYZIÈME BELHADE

LOUS CASSE-CANS DOU PAPE. — PATAY.

Là, maynatges, fau que bous counti
Coume un Francés marche au trepas.
Quan es questioun de Rabagas,
Moun co se sarre e parle bas :
Aci, s'aubris, fau que remounti
E que passi tout den ma bouas.

A noste armade de la Louare
Y'aué, dempuy sèt ou oueyt jouns,
Un pugnat d'hommes, e dous bouns :
Lous beyrats à l'obre toutare.
D'abord, en lous besen passa :
Tè, tè, ritchounèue la gouape,
Espî lous casse-cans dou Pape !
Oun diable ban se counfessa ? —
De fèt, manquèuen pa la Messe,
Mey d'un aymèue à la serbi,
E touts anèuen à counfesse :
Sabèn que farré lèu mourî.
Besèn aqui, la teste fière,

SIXIÈME VEILLÉE

LES SUISSES DU PAPE — PATAY.

Ici, enfants, il faut que je vous dise
Comment un Français marche à la mort.
Quand il est question de Rabagas,
Mon cœur se serre et parle bas ;
Ici, il s'ouvre, il faut qu'il remonte
Et qu'il passe tout entier dans ma voix.

A notre armée de la Loire
Il y avait, depuis sept ou huit jours,
Une poignée d'hommes, et de braves :
Vous les verrez à l'œuvre tout à l'heure.
D'abord, en les voyant passer :
Tiens, tiens, ricanait la canaille,
Vois donc les suisses du Pape !
Où diable vont-ils se confesser ? —
En effet, ils ne manquaient point la Messe,
Plus d'un aimait à la servir,
Et tous, ils allaient à confesse,
Sachant qu'il faudrait bientôt mourir.
On voyait là, la tête fière,

La flambe ardente den lou cò,
 Lous sourdats de La Moricière :
 Brabes gens! pourtèuen encouère
 Lou dòu de Castelfidardo!
 Den aquere armade entrepide
 Y'auè, coume dit la *Cansoun*,
 Lous bielhs à la barbe flouride, (1)
 E, meylats dap ets, chèn façoun,
 Toute une jouenesse esberide :
 Aqui, lou marquis de Coislin,
 Qu'auè quate-bints ans ou proche :
 Officiè de la bielhe roche,
 Es aneyt simple fantassin,
 Mè, chèn pòu coume chèn reproche.
 Là-bas, aquet grant officiè
 Lou sabre en man, aco's Boulhè (2)
 Que porte soun noum sus sa mine.
 Lou qui'sgrane soun chapelet,
 Aco's soun hilh, e, proche d'et,
 Soun gendre, un homme qu'a pa fret :
 Lou Cazenobe de Pradine.
 E tu, den aquet batalhoun,
 T'y trobi tabé, Berthamoun, (3)
 Tu, l'aunou de nostè Girounde!
 Eres hurous, siban lou mounde,
 Pus hurous qu'un rey, sequela ;

La flamme ardente dans le cœur,
Les soldats de La Moricière :
Braves gens ! ils portaient encore
Le deuil de Castelfidardo !
Dans cette armée intrépide
Il y avait, comme dit la *Chanson*,
Les vieillards à la *barbe fleurie*,
Et, mêlés parmi eux, sans façon,
Toute une jeunesse rayonnante :
Ici, le marquis de Coislin,
Qui avait quatre-vingts ans, ou près :
Officier de vieille roche,
Il est aujourd'hui simple fantassin,
Mais sans peur et sans reproche.
Là-bas, ce grand officier,
Le sabre en main, c'est Bouillé
Qui porte son nom sur sa mine.
Celui qui égrène son chapelet,
C'est son fils, et, près de lui,
Son gendre, un homme vaillant :
Cazenove de Pradine.
Et toi, dans ce bataillon,
Je t'y vois aussi, Verthamon,
Toi, l'honneur de notre Gironde !
Tu étais heureux, suivant le monde,
Plus heureux qu'un roi, certes ;

Mè quand la praube mouribounde,
La France, apère, te balà!
Ne trignes pa d'une segounde;
Arré ne te hèi recula :
Ta hemne a bèt se desoula;
Tous maynatgeots à gaute rounde
Dessus tes cames arruspla,
Te sauta'u cot, s'y pindoula...
Tu soul, arris, catches tes larmes,
Lous embrasses, e préns les armes!
E tu, lioun pountificau
Que guardes la Tiare e la Clau,
Champion de la Gleyse de Roumes,
Bayart anfin..., tu que te noumes
Baroun de Charette, salut!
Pertout oun lou diable hèi brut,
Tu, la man drete su'espase,
Poussat per la Foy que t'abrase,
Es toutjoun lou purmey rendu!

Droles, n'em baqui de'quets Zouabes
Cheys, e n'em passi dous pu brabes.

Lou boun Diou, que sab ço que hèi,
Le's-i causit den noste armade
Un chèf coum gn'a pa frém aneyt;

Mais quand la pauvre moribonde,
La France, appelle, te voilà !
Tu ne tardes pas une seconde ;
Rien ne te fait reculer :
Ta femme a beau se désoler ;
Tes petits enfants aux joues rondes
Ont beau grimper sur tes genoux,
Sauter à ton cou, s'y suspendre...
Seul, tu souris, tu caches tes larmes ;
Tu les embrasses et tu prends les armes !
Et toi, lion pontifical
Qui gardes la Tiare et les Clés,
Champion de l'Église Romaine,
Bayard enfin..., toi qui te nommes
Baron de Charette, salut !
Partout où le démon fait du bruit,
Toi, la main droite sur l'épée,
Poussé par la Foi qui t'embrase,
Tu es toujours rendu le premier !

Enfants, en voilà de ces Zouaves
Six, et j'en passe des plus braves.

Le bon Dieu, qui sait ce qu'il fait,
Leur choisit dans notre armée
Un chef comme il en est peu aujourd'hui :

Un chibaliè de la Crousade,
 Balén, qu'aurén dit Sèn Louis,
 E coume et, un ange : Sonis ! (4)
 Lou dus de Decembre, une messe,
 Debert tres hores dou matin,
 A l'auta d'un castèt besin
 Se disè : parech qu'y auè presse :
 Quinze brabes agenouhats,
 Les mans jointes su'la potrine,
 S'abeurèn à la Hount dibine....
 Se relheuèn trasfigurats ;
 E lou dessey, su'la couline,
 Dessus aquets quinze sourdats,
 Y'auè *cheys* morts e *nau* blassats !

Ah ! n'es pas une bagatère :
 Farré, d'un hardit cop de man,
 Toumba sus un cors aleman,
 E lou bareja coum poussière ;
 Mè lou brigand, dedén Loigny,
 Darrè lou boy que lou catchèue,
 Se tchenè mascat, e de'qui,
 Lou fesilh à la man, guaytèue...
 Lous Francés s'esprien... Sonis
 Pren sus et la grande enterprese ;
 Mounte à chibau, e binéts bese

Un chevalier des Croisades,
Vaillant comme saint Louis,
Et comme lui, un ange : Sonis !
Le deux décembre, une messe,
Vers trois heures du matin,
A l'autel d'un château voisin
Se disait : le temps pressait, paraît-il.
Quinze héros agenouillés,
Les mains jointes sur la poitrine,
S'abreuverent à la Source divine...
Ils se relevèrent tranfigurés ;
Et le soir, sur la colline,
Sur ces quinze soldats,
Il y avait *six* morts et *neuf* blessés !

Ah ! ce n'est pas une bagatelle :
Il faudrait, d'un hardi coup de main,
Tomber sur un corps allemand,
Et le disperser comme poussière ;
Mais le brigand, dans Loigny,
Derrière les bois qui le cachaient,
Se tenait masqué, et de là,
Le fusil à la main, guettait...
Les Français se regardent... Sonis
Prend sur lui la grande entreprise ;
Il monte à cheval, et venez voir

Labéts, coume soun ouelh luis :
 Dirén que marche en d'une heste.
 Dens un mouméa l'armade es preste.—
 Aném, en auan !.. Mè Sonis
 Se cap-bire, bache la teste,
 Debèn rouge, tremble, pâlis,
 Sa bouque se tayse : e qu'a bis ?
 Un puble francès que s'arreste,
 E que renegue soun peys ! (5)

.
 Lou generau, à toute bride,
 Cou debert lous Pountificaus
 Qu'attendèn lous ordes, e cride :
 L'armade francese s'oublide ;
 Mè bous oublidets pa bous auts !
 Charette, moutcham à la France,
 En face de lâches payèns
 Que reculen, coume se lance
 Un pugnat de sourdats chretièns !
 Zouabes, en auan ! — E lous Zouabes,
 Coume un soul homme, touts, au pas,
 Plengs d'ardou, mè tranquiles, grabes,
 Marchen debert lous Babarouas.
 Très ou quat'cènts gardes-mobiles (6)
 (Eren bretouns) marchen darrey :
 En tout, oueyt cents hommes, pa mey,

Alors, comme son œil étincelle :
On dirait qu'il court à une fête.
En un moment l'armée est prête. —
Allons, en avant!... Mais Sonis
Se retourne, baisse la tête,
Devient rouge, tremble, pâlit,
Sa bouche se tait : eh! qu'a-t-il vu?
Un peuple français qui s'arrête,
Et qui renie son pays!...

.

Le général, à bride abattue,
Court au devant des Pontificaux
Qui attendaient les ordres, et leur crie :
L'armée française s'oublie ;
Mais, vous ne vous oubliez pas, vous!
Charette, montrons à la France,
En face de ces lâches païens
Qui reculent, comment se précipite
Une poignée de soldats chrétiens!
Zouaves, en avant! — Et les Zouaves,
Comme un seul homme, tous, au pas,
Pleins de feu, mais tranquilles, graves,
Marchent à la rencontre des Bavares.
Trois ou quatre cents gardes-mobiles
(Ils étaient Bretons) se joignent à eux :
En tout, huit cents, pas davantage,

Countre sey pa coumbien de miles !

Dauan lou brabe batalhoun,

Parech Sonis ; e Berthamoun,

Chèn cregnte de la canounade,

Porte lou drapèu benesit

Oùn, sus la soye desplegade,

Sacne lou Cò de Jesu-Crit. (7)

Tout d'un cop, la bouas dou tonnerre

Esclate : bales e bouléts

Chioulen.... Qui bèn de toumba'terre ?

Sonis !.. e tan d'outes, praubets ?

Un bielh zouabe de haute talhe,

Per ha grègues à la mitralhe,

Marchèue aqui, lheuan lou cap :

— Moun bielh amic, darrey un tap

Dèche, un moumén, passa l'auratge :

Cotche-te ! — Coronel, merci ;

Dèche me'sta, souy bien aci :

Un sourdat que toumbe, à moun atge,

Se cotche pa que per mourir ! —

E lou besoun se descoubri,

E marcha pu superbe encouère !

Entertan, brounsis lou canoun ;

L'aquet cop, Hanri Berthamoun

Contre je ne sais combien de milliers !

A la tête de l'héroïque bataillon
Paraît Sonis ; et Verthamon,
Sans crainte de la canonnade,
Porte la bannière consacrée
Où, sur la soie flottante,
Saigne le Cœur de Jésus-Christ.
Tout à coup, la voix du tonnerre
Eclate : balles et boulets
Sifflent... Qui vient de tomber ?
Sonis !.. et tant d'autres, les braves !
Un vieux zouave de haute taille,
Pour narguer la mitraille,
Marchait là, le front levé :
— Mon vieil ami, à l'abri du fossé
Laisse, un moment, passer l'orage :
Couche-toi ! — Colonel, merci ;
Laisse-moi, je suis bien ici :
Un soldat qui tombe, à mon âge,
Ne se couche que pour mourir ! —
Et on le vit se découvrir,
Et marcher, plus superbe encore !

Cependant le canon tonne ;
Et cette fois, Henri Verthamon

Toumbe mort dessus sa bannière.—
 En auan toutjoun! E lèu, lèu,
 Boulhè relhèue lou drapèu ;
 Mè ne hèi pa'n pas, qu'une boumbe
 En dus lou trenque : Boulhè toumbe !
 Soun hilh lou ramplace dabort,
 Moun Diou !.. e toumbe rede mort !
 Lou Cazenobe se presente,
 Prén l'estandart, cride : en auan !
 E toumbe blassat. Entertan,
 Maugrè la tarrible turmente,
 Lous Francés poussen l'Aleman.
 Un moumén, balancen : Charette
 Se béy esbentra soun chibau,
 E toumbe ; mè n'a pa de mau,
 E l'entenden crida pu haut :
 En auan ! à la bayounette ! —
 Arré ne resiste pa mey :
 Lous Prusses houegen à barrey ;
 Ném besoun se coutcha sus place
 En plouran e damandan grâce !
 Anfin, anfin, en cauques sauts,
 Nostes báléns Pountificaus
 Estèn en face dou bilatge.
 Mè, là ! que poudè lou couratge
 D'un pognat, countre tan d'oustaous

Tombe mort sur sa bannière.—
En avant toujours ! Et vite, vite
Bouillé relève le drapeau ;
Mais il n'a pas fait un pas qu'une bombe
En deux le coupe : Bouillé tombe !
Son fils sur le champ le remplace,
Mon Dieu !... et tombe raide mort.
Cazenove à son tour se présente,
Prend l'étendard, crie : en avant !
Et tombe, blessé. Pendant ce temps,
Malgré l'horrible tourmente,
Les Français poussent l'Allemand.
Un instant, ils balacent : Charette
Se voit éventrer son cheval,
Et tombe ; mais il n'a pas de mal,
Et on l'entend crier plus haut :
En avant ! à la baïonnette ! —
Rien ne résiste désormais :
Les Prussiens s'enfuient pêle-mêle ;
On en vit se coucher sur le sol
En pleurant et demandant grâce !
Enfin, enfin, en quelques bonds,
Nos vaillants Pontificaux
Arrivèrent en face du village.
Mais hélas ! que pouvait le courage
D'une poignée contre tant de maisons

Doun cade frieste crachèue
 Une horrible grêle de mort,
 Oun, de tous cugins, à gran ranfort,
 L'armade alemande arribèue? —
 Anem, dit Charette, aco's prou :
 L'ennemie sabra que lous Zouabes
 Soun pu grans qu'et au champ d'aunou.
 Battém en retrète, mous brabes,
 Saubam lou drapèu !.. — Mè balà,
 Coume acabèue de parla,
 Qu'une descargue murtrière
 Partit : lou besoun biroula ;
 Biroulèt, e toubhèt à terre.
 Boulèn carga lou blassat : Nou,
 Nou ! ce dit ; l'ennemie s'auance :
 Per la lutte de delibrance
 Reserbats bous, Zouabes, e jou,
 Souffrirèi aci per la France ! —

Eh-bé ! lous ritchouneys, ouu soun ?
 Qu'es debingude aquere gouape ?
 Patay dira coum se battoun
 Lous quat'cènts *casse-cans* dou Pape !
 Oh ! lous brabes sourdats, moun Diou !
 Se jamey l'istori s'escrìou,
 E que bouhlin aué la talhe

Dont chaque ouverture crachait
Une horrible grêle de mort,
Où, de tous côtés, à grand renfort,
L'armée allemande arrivait? —
Allons, dit Charette, c'en est assez :
L'ennemi saura que les Zouaves
Sont les plus grands au champ d'honneur!
Battons en retraite, mes braves,
Sauvons le drapeau! — Mais voilà,
Comme il achevait de parler,
Qu'une décharge meurtrière
Éclata : on le vit chanceler ;
Il chancela, et tomba à terre.
On voulait emporter le blessé : Non,
Non ! dit-il ; l'ennemi approche :
Pour la lutte de la délivrance
Réservez-vous, Zouaves, et moi,
Je souffrirai ici pour la France !

Eh bien ! les ricaneurs, où sont-ils ?
Qu'est devenue la tourbe des moqueurs ?
Patay dira comment se battirent
Les quatre cents *Suisses* du Pape !
Oh ! les braves soldats, mon Dieu !
Si jamais on écrit l'histoire,
Et qu'on veuille avoir la taille

D'un Francés debat la mitralhe,
Tan pis pr'ou qui n'en arrira :
Es sus aquet champ de batalhe
Que diouran l'ana mesura !

D'un Français sous la mitraille,
Tant pis pour qui en rira :
C'est sur ce champ de bataille
Qu'on devra le mesurer !

SETIÈME BELHADE

LA DEROUTE — MARBROU S'EN VA-T-EN GUERRE : LOU NAUËT CHIBALIÈ D'ASSAS — LA DELEGACIOUN HÈI SES MALLES — EN ROUTE PER BOURDÉU — RABAGAS DÉCHE PARTI LOU TRIN — LOU JOUÉN MARQUIS DE BOUTAUSAC ; CIGARRRES ESQUIS.

La deroute, hélas! coumencèue...
Su'la toumbade de la neyt
Lou brut à Tours n'en traspirèue,
E cadun, pensan au dangey,
Parlèue tuchau e tremblèue.
E Rabagas? Ah! lou praubet!
Après aué soupat soulet
Cap à cap dap lou Farsinet
l'assajat une pipe nèue,
Ere enter Cambes e Palhet (1)
Dessus soun coutchin, e... rounclèue,
En attendén que lou sourelh
Bingoussi daura soun rebelh.
Oh! maynatges, la bère cause
Qu'un grant homme que se repause!
Tout d'un cop : *tire-lin-tin-tin!*
La clouchette soune, ressoune ;
Cauqun mounte, truque, hèi trin :
Es Estinakère en persoune. (2)

SEPTIÈME VEILLÉE

LA DÉROUTE — MALBROUK S'EN VA-T-EN GUERRE : LE NOUVEAU CHEVALIER D'ASSAS — LA DÉLÉGATION FAIT SES MALLS — EN ROUTE POUR BORDEAUX — RABAGAS LAISSE PARTIR LE TRAIN — LE JEUNE MARQUIS DE BOUTAUSAC ; CIGARES EXQUIS.

La déroute commençait, hélas !..
Aux approches de la nuit,
Le bruit à Tours en transpirait,
Et chacun, songeant au danger,
Parlait bas et tremblait.
Et Rabagas ? Ah ! le pauvre homme !
Après avoir soupé seul
Tête à tête avec Freycinet,
Et essayé une pipe neuve,
Il était entre Cambes et Paillet
Sur son coussin, et ronflait,
En attendant que le soleil
Vint dorer son réveil.
Oh ! mes enfants, la belle chose
Qu'un grand homme qui repose !
Tout à coup, *tire-lin-tin-tin* :
La clochette sonne, sonne encore ;
Quelqu'un monte, frappe bruyamment :
C'est Steenackers en personne.

Rabagas, tirat dou soumelh,
 N'a pa que lou temps d'aubri'n ouelh ;
 Se rotche biste la ligagne,
 E, ma foy, l'entendoun se plagne :
 — Ah ! gn'a pa de cesse per jou !
 Lou Poudé bau pa ço que coste !
 Di-me, ministre de la Poste,
 Qu'es aco ? Tours es a houéc ? — Nou ;
 Aco's d'Aurelles que damande
 Ço que diou hèse pr'ou moumén.
 — Eh ! que se batti ! — Sulemén,
 Lh'es impossible, absoulumén,
 D'arresta l'armade alemande :
 Es battut. — Lou lâche ! Pardi,
 Farra que jou preni soun role ;
 Tout aquets sourdats de bricole
 Saben pa quittemén mouri !
 Estinakère, apère biste
 Noste coulègue Farsinet :
 L'espèri den moun cabinet. —
 Farsinet, qu'ère un rigouriste,
 Prengout culottes e gilet ;
 Mè troubèt Rabagas tout dret
 Den sa camise de batiste !

Lou lendouman, y hasé joun

Rabagas, tiré du sommeil,
N'a que le loisir d'ouvrir un œil ;
Il se frotte vite la chassie,
Et, ma foi, on l'entendit gémir :
— Ah ! point de trêve pour moi !
Le Pouvoir ne vaut pas ce qu'il coûte !
Dis-moi, ministre de la Poste,
Qu'est-ce ? Tours est à feu ! — Non ;
C'est d'Aurelles qui demande
Ce qu'il doit faire en ce moment.
— Eh ! qu'il se batte ! — Seulement,
Il lui est impossible absolument
D'arrêter l'armée allemande :
Il est battu. — Le lâche ! Parbleu,
Il faudra donc que je prenne son rôle ;
Tous ces soldats de bricole
Ne savent seulement pas mourir !
Steenackers, appelle vite
Notre collègue Freycinet :
Je l'attends dans mon cabinet. —
Freycinet, qui était un rigoriste,
Prit culotte et gilet ;
Mais il trouva Rabagas debout
Dans sa chemise de batiste !

Le lendemain, il faisait jour

Su'lous clutcheys de la Tourène,
 Quan lous citoyèns apprenoun
 Que lou Rabagas, *mirountoun*,
 Coum lou Marbrou de la cansoun,
Mirountoun, tountoun, mirountène,
 Ere à la guerre tout de boun.

Un homme n'a pa mey de teste
 Quan es bielh, cruchit coume jou ;
 Mè de cò, n'a'ncouère prampou,
 l'a, per l'hore de la doulou,
 Toutjoun cauque larme de reste.
 Jou, souy atau, là ; hé ! moun Diou,
 Aco's per dise que Cramiou
 Gelous, pertan, coume une mouae
 De soun coulègue Rabagas,
 En cresén qu'anèue au trepas,
 Plourèt une hore, lou praubas !
 Sa hemne, une boune persoune,
 N'en napit quate mouque-nas,
 E lou dessey, à la prière,
 Lè-Besougn poutejèue encouère !
 Brabes gens ! poudèn, sequela,
 Guarda cauque tchic d'esperance
 E ne pa tan se desoula
 Su'lou Dictature a-d-outrance :

Sur les clochers de la Touraine,
Lorsque les citoyens apprirent
Que Rabagas, *mironton*,
Comme le Malbrouk de la chanson,
Mironton, tonton, mirontaine,
Était en guerre tout de bon.

Un homme n'a plus de tête
Quand il est vieux, brisé comme moi ;
Mais du cœur, il en a encore,
Il a, pour l'heure de la douleur,
Toujours une larme de reste.
Moi, j'en suis là ; eh ! mon Dieu,
C'est pour dire que Crémieux,
Jaloux pourtant comme une guenon
De son collègue Rabagas,
Croyant qu'il courait au trépas,
Pleura une heure, l'infortuné !
Sa femme, une bonne personne,
En inonda quatre mouchoirs,
Et le soir, à la prière,
Glais-Bizoin pleurnichait encore.
Braves gens ! Ils pouvaient pourtant
Garder un peu d'espérance
Et ne pas tant se désoler
Sur le Dictateur outrancier :

Un trin, cauhat esprès per et
 E rambourrat de plume fresque
 Jumplèue sa sènte bentresque
 E lou traynèue plan-planet.

Mè que diable hasout en route?
 S'ère annouçat a-d-Orleans
 Per mijoun, e lous entrigans
 L'attendèn en garre, pimfans.
 Mè lou pu fin n'y bèse goutte:
 Mijoun, une hore, an bé sounat,
 E pa de Rabagas en biste,
 Pa de Rabagas ; triste, triste !
 Ah ! moun Diou, oun es doun anat? —
 Tè, souy certè que marche adare,
 Tout soul, decap à l'Aleman,
 Ce dit en jitan soun cigarre
 Un jouén rabagassouat ; douman
 Appreyrats, la cause es segure,
 Qu'es anat trenqua la ganurre
 En de'quet satre Voun der Thann.
 — Ah ! ce dit un bielh democrate
 En desplegan soun mouque-nas,
 Aura troubat lous Babarouas,
 E, coume un simple aristocrate,
 Chèn boulé recula d'un pas,

Un convoi, chauffé tout exprès
Et capitonné de plume fraîche,
Berçait sa sainte corpulence
Et la trainait sans secousse.

Mais que fit-il donc en route ?
Il s'était annoncé à Orléans
Pour midi, et les intrigants
L'attendaient en gare, pimpants :
Mais le plus fin n'y voyait goutte :
Midi, une heure, ont sonné,
Et point de Rabagas en vue,
Point de Rabagas : triste, triste !
Ah ! mon Dieu, où est il allé ? —
Tiens, je suis sûr qu'il marche,
Seul, à la rencontre des Allemands,
Dit en jetant son cigare
Un jeune rabagassiste ; demain
Vous apprendrez, la chose est sûre,
Qu'il est allé couper la gorge
A ce damné Von der Thann.
— Ah ! poursuit un vieux démocrate
En dépliant son mouchoir,
Il aura rencontré les Bavares,
Et, comme un simple aristocrate,
Sans vouloir reculer d'un pas,

Mort, sera mort coume d'Assas! —
 Mouri coume un aristocrate?
 Nou! Rabagas n'es pa prou hòu.
 Se moy, sera pa de se batte :
 Pouyra pa mouri que de pòu!
 Quan cantèuen sa balentise,
 Oun ère dounc?... Gn'a per arrise :

Lou trin filèt chèn deslarga
 Dinqu'a proche de La Chapelle; (3)
 Faqui, sarrèn la manibelle,
 Fau crese, histori de... bouha.
 Appuyat dessus Espullère,
 Rabagas, d'un birat de man,
 Dessiscletèue la pourtière,
 Quan entendoun : pim-patapan!
 — Boudiou! Qu'es aco? Grace, grace,
 Ce dit en aubrin la gulasse;
 Prusses, bous èi pa hèit de mau!
 Amics, souy aci, haséts chau!...
 — Meste, gn'a pa'rré de tarrible,
 Ce dit lou sarre-frèn susprés :
 Aco's un poste de francés
 Que tire là-bas à la cible.
 — Ah! moun amic, aco's egau;
 Souy mort! Souy mort! — E patatrau!

Mort, il sera mort comme d'Assas ! —
Mourir comme un aristocrate ?
Non ! Rabagas n'est pas assez fou.
S'il meurt, ce ne sera pas au combat :
Il ne pourra mourir que de peur.
Quand on chantait sa vaillance,
Où donc était-il ? Vous allez rire :

Le train fila sans relâcher
Jusqu'aux environs de La Chapelle ;
Et là, on serra la manivelle,
Sans doute, histoire de... souffler.
Appuyé sur Spuller,
Rabagas, d'un tour de main,
Entrouvrait la portière,
Lorsqu'on entendit : pim-patapan !
— Grand Dieu ! Qu'est-ce ? Grâce, grâce,
Dit-il en se démontant la mâchoire ;
Prussiens, je ne vous ai fait aucun mal !
Amis, je suis ici, prenez garde !...
— Maître, ce n'est rien de fâcheux,
Dit le serre-frein surpris :
C'est un poste de Français
Qui tire là-bas à la cible.
— Ah ! mon cher, c'est égal ;
Je suis mort ! — Et patatras !

Coume cauqun qu'a la courrente,
 Toumbèt en se sarran lou bente,
 Birèt l'ouelh, e se troubèt mau.
 L'estenoun dedén sa bouature,
 E fallout à toute bapure
 Recula cop-sec enta'Blouas.
 Aqui, pertan, lou Dictature
 Reprendout un tchic de figure,
 E dichout en bachan la bouas :
 Eh-bé! soum pas à Tours encouère?
 Trobi que lou biatge es bién loung!
 Aumén, soum pa mey à la guerre?
 Senti la... poudre de canoun!...
 — E mey jou, ce dit Espullère.

Une hore après, lou Rabagas
 Rentrèue den la Prefecture.
 Cramiou e Lè-Besougn, praubas,
 Qu'auèn cresut en d'un malure,
 Toumbèn en plouran den souns bras.
 Fallout, en soupan, les-i dise
 Coume s'ère manquat de tchic
 Qu'estèssi prés per l'ennemic.
 Et, countèt aco chen arrise ;
 E n'estèt quitte, lou can hdu,
 Per dus ou tres hores de pòu,

Comme un homme *pressé*,
Il tomba en se serrant les flancs,
Tourna l'œil, et se trouva mal.
On l'étendit dans sa voiture,
Et il fallut à toute vapeur
Reculer aussitôt sur Blois.
Là, pourtant, le Dictateur
Reprit un peu de bonne mine,
Et dit à voix basse :
Eh bien ! arrivons-nous à Tours bientôt ?
Je trouve la route bien longue !
Au moins, nous ne sommes plus en guerre ?
Je sens la... poudre de canon !
— Et moi aussi, répondit Spuller.

Une heure après, Rabagas
Rentra à la Préfecture.
Crémieux et Bizoin, les pauvres,
Qui avaient craint un malheur,
Tombèrent en pleurant dans ses bras.
Il fallut en soupant leur raconter
Comment il n'avait tenu à rien
Qu'il ne fût pris par l'ennemi.
Lui, raconta cela sans rire ;
Il en fut quitte, l'enragé,
Pour deux ou trois heures de panique,

E, ma foy... pr'un pan de camise.

Lou lendouman, lous Alemans
Tournèn entra dens Orleans.
D'Aurelles ère une ganache :
S'ère dichat batte, lou lâche !
Tabé, sus un tros de papey,
Li sicnèn biste soun coungey. (4)
Mentis, insurte, dit Boltère ;
Auran bèt ne crese pa tout,
N'en creyran cauque bagatère !
Mè's égau : Boltère es à terre,
Den lou tcharrèc, proch de l'esgout,
E, coume un brabe sourdat qu'ère,
Noste Paladine es debout !

Noste troupe espampoulejade,
Orleans pres un segoun cop,
Cresets que gn'a prou, que gn'a trop,
E que la guerre es acabade ?
Eh-bé ! nou : fau lotta, souffri,
Se batte toutjoun, e mouri :
Entertan que la guerre dure,
Rabagas jouis, s'apasture,
E la Republique madure.
En auan, en auan toutjoun !

Et, ma foi... pour un pan de chemise.

Le lendemain, les Allemands

Rentrèrent dans Orléans.

D'Aurelles était une ganache :

Il s'était laissé battre, le lâche !

Aussi, sur un bout de papier,

Lui signa-t-on vite son congé.

Mentez, insultez, disait Voltaire ;

On pourra ne pas croire tout :

On croira toujours quelque chose !

Mais c'est égal : Voltaire est couché

Dans le ruisseau, près de l'égoût,

Et, comme un brave qu'il était,

Notre Paladine est debout.

Nos troupes dispersées,

Orléans pris une seconde fois,

Vous croyez que c'est assez, et au delà,

Et que la guerre est finie ?

Eh-bien ! non : il faut lutter, souffrir,

Se battre toujours, et mourir :

Tandis que la guerre dure,

Rabagas jouit, se repait,

Et la République mûrit.

En avant, en avant toujours !

Paris attén sa délibrance ;
 Chanzy se bat coume un lioun ;
 En auan, France dou Mijoun,
 En auan, e guerre a-d-outrance ! —
 Aco se disè sou balcon
 Per entertchene l'esperance :
 O ; mè darrey lou parebén,
 Enter la pere e lou roumatge,
 Parech que lou Gubernemén
 Pensèue a santja d'estalatge,
 Per pa damoura presounèy.
 De fèt, s'un sourdat estrangèy
 Gausèue moutcha soun bisatge,
 Ma foy, n'ère pa Rabagas
 Qu'auré jamey prou de couratge
 Per li barra la porte au nas !

Fila, n'ère pa defecile :
 Un Gubernemén atau file
 Dauan l'ennemic dam plasé ;
 Mè lou tout ère de sabé
 Oun se trouberé pu tranquile ;
 E gn'auè pa'n loc, gn'auè mile :
 Pau les-i coumbinè prampou ;
 D'abort, ère loughn de la guerre ;
 E puy, aqui, hèi d'ordinère

Paris attend sa délivrance :
Chanzy se bat comme un lion ;
En avant, France du Midi,
En avant, et guerre à outrance ! —
Cela se disait sur le *balcon*
Pour entretenir l'espérance :
Oui ; mais derrière le paravent,
Entre la poire et le fromage,
Il paraît que le Gouvernement
Songeait à changer d'étalage,
Pour n'être pas fait prisonnier.
Et en effet, si un soldat étranger
Avait osé montrer son visage,
Ma foi, ce n'était pas Rabagas
Qui eût jamais eu le courage
De lui fermer la porte sur le nez !

Filer, ce n'était pas difficile :
Un Gouvernement pareil file
Devant l'ennemi avec plaisir ;
La question était de savoir
Où il se trouverait plus tranquille ;
Et il y avait mille endroits pour un :
Pau était assez à leur gré ;
D'abord, c'était loin de la guerre,
Et puis, là, il fait d'ordinaire,

En pleng iouèrn tan de calou !
Toulouse auè soun Capitole
E ses auques : den lou troupèt,
Aurén jougat lou parmèy role !
Marselhe a cauquarré de bèt :
Es une bile focèenne,
E semble hèite tout esprès
Per serbi de may e de brès
A la Republicque ateniènne.
Lyoun n'ère pouga de refus :
La segounde bile de France !
E puy, auè la sènte antjance,
E Chalumel, e tan de gus !
Moun Diou, perqué pa Peyrigus ?
O : lou Peyrigort, la patrie
De Michèu Mountagne... e de Mie ; (5)
Oun troben, chèn se fatiga,
Tan de truffes à bousiga ?
Anfin, causin noste Girounde.
Jou, n'èy pa tout l'esprit dou mounde,
Ey sounque lou de Boutausac ;
Mè de tan d'endrèts à la rounde,
Les-i'auri causit... Cadilhac.
Eh-bé, là, maynatges, fau crese
Que, per decira l'enterprese,
Me damandèn pa moun abis :

En plein hiver, tant de chaleur !
Toulouse avait son Capitole
Et ses oies : or, dans le troupeau,
Ils auraient joué le premier rôle !
Marseille a quelque chose d'unique :
C'est une ville phocéenne,
Et qui semble faite exprès
Pour servir de mère et de berceau
A la République *athénienne*.
Lyon n'était point à dédaigner :
La seconde ville de France !
Et puis, là, étaient la sainte engeance,
Et Challemel, et tant de *fameux* !
Mon Dieu, pourquoi pas Périgueux ?
Oui : le Périgord, la patrie
De Michel Montaigne... et de Mie ;
Où l'on trouve sans peine
Tant de truffes à déterrer ?
Enfin, ils choisirent notre Gironde.
Moi, je n'ai pas tout l'esprit du monde,
J'ai seulement celui de Boutausac ;
Mais de tant d'endroits à la ronde,
Je leur aurais assigné... Cadillac.
Eh bien ! enfants, il faut croire
Que, pour résoudre la question,
On ne me demanda point mon avis.

Se hasoun perpara'n loutgis
Den noste citat Bourdelese. (6)

Lou nau Decembre, s'ou dessèy,
Cadun embalèt sa bachère.
Baylet de crampe, cousinèy,
Homme de pene, segretère
Trabalhèn dingu'à mieje-nèyt ;
E lou lendouman à la garre
Falioue bese la bagarre !
Hommes, cans, hemnes, aboucats,
Droles, paquets, gens galounats,
Malles, journalistes, sourdats,
Pèle-mèyle se pahourèuen,
S'espoutchiouen den lous bagouns,
L'entendèn peta lous jurouns,
Les insurtes e lous blasfèmis.
Cramiou e Lè-Besougn pertan
Troubèn une place dauan,
E lou trin chioulèt.... En auan,
La Republique dous bouhèmis !

Rabagas lous dichèt parti.
Boulè pr'aqui, den la Tourène,
Damoura soul, se deberti,
Blaga, courre la patantène ;

Ils se firent préparer un logis
Dans notre cité bordelaise.

Le neuf Décembre, sur le soir,
Chacun emballa sa vaisselle.
Valet de chambre, cuisinier,
Homme de peine, secrétaire
Travaillèrent jusqu'à minuit,
Et le lendemain, à la gare,
Il fallait voir le gâchis !
Hommes, chiens, femmes, avocats,
Marmots, paquets, gens galonnés,
Malles, journalistes, soldats,
Pêle-mêle, les uns sur les autres,
S'écrasaient dans les wagons,
Et l'on entendait gronder les jurons,
Les insultes et les blasphèmes.
Crémieux et Glais-Bizoin pourtant
Trouvèrent une place devant,
Et le train siffla... En avant,
La République bohémienne !

Rabagas les laissa partir.
Il voulait par là, en Touraine,
Demeurer seul, se divertir,
Blaguer, courir en flânant,

E puy, au bout de quinze jouns
Ana besita lous Gascouns.
S'auè guardat la fine clique,
Tout un arremat de liouns,
Bourrèus de poules e capouns :
Lous liouns de la Republique !
En d'un siene de Rabagas,
Tout aco se boute en ribotte :
Dinen aci, soupèn là-bas ;
Anèyt à Tours, douman à Blouas ;
De Blouas, recoumencen la trotte,
Ban à Bourges, e soun pa las.
Aném, une aute permenade !
Lous balà darrèy noste armade :
Lon crin en l'èrt, la barbe en croc,
Sacren, juren, parlen batalhe,
Truquen de talhe e mey d'estoc,
L'escanen pertout la pouralhe.
Poste, telegrafe, bagouns,
Tout aco marchèue, aubeïoue
Su'l'orde de nostes liouns :
La France, es bray que n'en patioue,
Mè la Republique jouïoue.

Au castèt de nostes Marquis
L'auè, dou tems de'quere guerre,

Et puis, au bout de quinze jours,
Aller visiter enfin la Gascogne.
Il s'était gardé la fine clique,
Tout un escadron de lions,
Bourreaux de poules et de chapons :
Les lions de la République !
Sur un signe de Rabagas,
Tout cela se met en goguette :
Ils dînent ici, ils soupent là-bas ;
Aujourd'hui à Tours, demain à Blois ;
De Blois, ils se remettent en route,
Ils vont à Bourges et ne se lassent point.
Allons, une autre promenade !
Les voilà à la suite de nos troupes :
Crinière au vent, moustache en croc,
Ils *sacrent*, jurent, parlent bataille,
Ils frappent d'estoc et de taille,
Et partout égorgent la volaille.
Poste, télégraphe, wagons,
Tout marchait, obéissait,
Sur l'ordre de nos lions :
La France en souffrait, oui ;
Mais la République jouissait.

Au château de nos Marquis,
Il y avait, à l'époque de la guerre,

Une hemne, un ange sus terre :
Quan mourit, den noste péys
Aco'stèt un crit populère :
S'en es anade en Paradis !
E lous praubes plouren encouère.
Ere béuse. Auè bis mourì
Lou Marquis à la flou de l'atge.
Et, un sourdat pleng de couratge,
En ausin lou canoun treni,
Ere partit per la Crimade,
l'ere, auè boulut lou segui.
Quan lous Francés à l'escalade
Mountèn, lou Marquis ère aqui ;
Mè, toumbèt blassat à l'espaule,
Et coum sa hemne, lou dessèy,
Plourèue au coustat de soun leyt : —
Me mòri, ce dichout, ec sèy...
Baci ma darrère paraule,
L'oublidis pa : s'un cop es gran.
E que sabi ço qu'es la bie,
Qu'à soun Diou e qu'à sa Patrie
Noste hilh balhi tout soun sang :
Diou, la France, aco's tout, mamie ! —
Pu tart, bingoun lous Alemans :
La France se lheuèt en larmes.
Lou jouén Marquis prengout les armes,

Une femme, un ange de la terre :
Quand elle mourut, dans ce pays
Ce fut un cri populaire :
Elle est montée au Paradis !
Et les pauvres pleurent encore.
Elle était veuve. Elle avait vu mourir
Le Marquis à la fleur de l'âge.
Lui, un soldat plein de courage,
A la voix retentissante du canon,
Était parti pour la Crimée,
Et elle, elle avait voulu le suivre.
Lorsque les Français à l'assaut
Montèrent, le Marquis était là ;
Mais il tomba l'épaule fracassée,
Et comme sa femme, le soir,
Pleurait auprès de son lit : —
Je meurs, dit-il, je le sais...
Voici mes dernières paroles,
Ne les oublie pas : lorsqu'il aura grandi,
Et qu'il saura le prix de la vie,
Qu'à son Dieu et à sa Patrie
Notre enfant donne tout son sang :
Dieu, la France, c'est tout, mon amie ! —
Plus tard, vinrent les Allemands :
La France se leva en larmes.
Le jeune Marquis prit les armes,

E s'en angout : auè setze ans!
Sa may l'auè'mbrassat, la praube,
Chèn ploura, chèn se plagne ; o qu'i'o :
Mè quan lou besout pa mey... oh!
Tournèt prene sa triste raube,
E plourèt lou sang de soun co!
Lou drole ère brabe, entrepide,
Se battout coume un bielh sourdat :
Auout l'aunou d'esta blassat,
E sa blessure ère guaride,
Mè la fièvre l'auè minat ;
I'e'starit, la potrine usade,
Coume une flou de noste prat
Que manque d'ert e d'arrousade,
Toubèt... e se lheuèt pa mèy.
Pr'èt, auè heit soun sacrefice :
Ere countén, prest sus soun lèyt
A beue dedén lou calice
Lou darrèy hounsoc ; e soun pay
Lh'arrisè là-haut ; mè sa may !
Une may qu'auè tan aymade,
La dica soule, desoulade !
Sa may !.. Ah ! lou joun e la nèyt,
Sus sa bouque, den sa pensade,
Lou noum de la martirisade
Ne se taysèue pa jamey !

Et partit : il avait seize ans !
Sa mère l'avait embrassé, la pauvre,
Sans pleurer, sans se plaindre, oui ;
Mais quand elle ne le vit plus... oh !
Elle reprit sa robe de deuil,
Et pleura le sang de son cœur !
L'enfant qui était brave, intrépide,
Se battit comme un vieux soldat :
Il eut l'honneur d'être blessé ;
Et sa blessure était guérie,
Mais la fièvre l'avait miné :
Epuisé, la poitrine usée,
Comme une fleur de la prairie
Qui manque d'air et de rosée,
Il tomba... et ne se releva plus.
Pour lui, il avait fait son sacrifice :
Il était content, prêt sur son lit
A boire dans le calice
Jusqu'à la lie ; et son père
Lui souriait de là-haut ; mais sa mère !
Une mère qu'il avait tant aimée,
La laisser seule, désolée !
Sa mère !... ah ! jour et nuit,
Sur ses lèvres, dans sa pensée,
Le nom de la *martyrisée*
Ne se taisait pas un instant !

Lou medecin que lon souegnèue,
 Un homme que n'auè tan bis
 Pertan, en lou besen, plourèue : —
 Tè, bau escrioue à soun péys,
 Se pensèt-et : en de'quet atge,
 Lou cò flouris, lou sang es biou,
 Se la may pot hèse lou biatge,
 Se bèn lèu, un mot de couratge,
 Une larme de soun bisatge,
 Un poutoun, que sèy jou, moun Diou,
 Poden li rende soun maynatge ! —

Lou brabe medecin escriou
 Dens une depèche pressade
 Dus mots sulemén : — Binéts lèu, —
 Mè lou qui tchenè lou burèu
 Dichout que nade lettre, nade
 Partiré pa de quate jouns ;
 Que lou telegrafe d'alhouns
 Se bouteré pas en despense
 Que pr'ous *moussus* de la *Defense* ! (7)
 La bie d'un simple Marquis,
 Qu'ère doun aco ? Bagatère !

Entertan, a-d-Estinakère
 Noste Menistre de la Guerre

Le médecin qui le soignait,
Un homme qui en avait tant vu
Pourtant, en le voyant, pleurait : —
Tiens je vais écrire à son pays,
Pensa-t-il; à cet âge-là,
Le cœur est en fleurs, le sang est vif,
Si la mère peut faire le voyage,
Si elle vient vite, un mot d'espoir,
Une larme de son visage,
Un baiser, que sais-je? mon Dieu,
Peuvent lui rendre son enfant! —

Le bon docteur écrit
Sur une dépêche pressée
Deux mots seulement : venez vite.
Mais celui qui dirigeait le bureau
Observa qu'aucune lettre, aucune,
Ne partirait de quatre jours ;
Que le télégraphe d'ailleurs
Ne se mettrait en frais
Que pour les *messieurs* de la *Défense* !
La vie d'un simple Marquis,
Qu'était-ce donc ? Une bagatelle !

Cependant, à Steenackers
Notre Ministre de la guerre

Embièue a queste mot d'abis : —(8)
 O : touns cigarres soun esquis!
 T'anugis pas une segounde ;
 Danse, arri, hèi sauta la bounde,
 L'embrasse per jou noste mounde.
 Marchen pa trop mau lous ahas,
 Tan que soum sadouts. — Rabagas. —

Une semane après, hélas !
 La praube may ère partide...
 Arribèt roumpude, aganide ;
 Mè, chèn se plagne de soun mau,
 Courrout, boulèt à l'Espitau : —
 Oun es aquet praube malau ?
 Bouy lou bese ! — A genoulhs, madame ;
 Soun cors drom aqui, mè soun âme,
 Soun âme d'ange es aqui-haut ! —

Mè gn'auè que hasèn la halhe :
 Gn'auè que cantèuen cansouns !
 Mè lous cigarres èren bouns,
 Dedén l'audou de la ripalhe !...

Papè nou'n racountèt pa mèy ;
 Mè plourèm touts aquet dessèy !

Envoyait ce petit billet : —
Oui : tes cigares sont exquis !
Ne t'ennuie pas pas une seconde ;
Danse, ris, fais sauter la bonde,
Et embrasse pour moi les amis.
Elles ne vont pas mal, les affaires,
Tant que nous faisons la noce. — Rabagas.

Une semaine après, hélas !
La pauvre mère était partie...
Elle arriva brisée, épuisée ;
Mais, sans se plaindre de son mal,
Elle courut, elle vola à l'hôpital :
Où est-il, ce pauvre malade ?
Je veux le voir ! — A genoux, madame ;
Son corps dort ici, mais son âme,
Son âme d'ange, elle est là-haut ! —

Mais il y en avait qui faisaient bon feu !
Il y en avaient qui chantaient !
Mais les cigares étaient exquis,
Dans l'odeur de la ripaille !

Grand-père n'en dit pas davantage ;
Mais nous pleurâmes tous ce soir-là.

OUÉYTIÈME BELHADE

LA DEFENSE A BOURDÉU : LARRIOU, FOURCAND E CIG — REBISTE PAS-
SADE S'OUS QUINCONCES — CHÈ NICOLET — RABAGAS ARRIBÈ DE
LYOUN — ALLÈN TARGÉ LI PERPARE UN LOUTGIS — BESITE DOU
COUNSELH MUNICIPAL E DOUS OFFICIÉS DE LA « SEDENTAIRE » : BI-
NETTES E TROUMBINES — DECRET SU'LES USTRIS D'ARCACHOUN.

A l'oustau de la Prefecture,
I'auè Larriou, boune nature,
Mè qu'aymèue trop per malure
La Republique ; e, sau respec,
Gn'a que disèn que n'ère pec.
A l'oustau de la Mèrerie,
I'auè Fourcand, republiquèn
Dempuy cauque téms ; mè disèn
Qu'un matin (l'Ampire ère en bie),
Auè salutad Ugénie ;
Qu'auè recebut en passan,
De la man de sa Souberène,
La crouts, e jurat, lou brigan,
De li paga crouts e riban
En mounede republiquène.
De fèt : talèu après Sedan,
Lou Mère medalhat Fourcand,
Aydat d'une bielhe carcasse

HUITIÈME VEILLÉE

LA DÉFENSE A BORDEAUX : LARRIEU, FOURCAND ET Cie — REVUE PAS-
SÉE SUR LES QUINCONCES — CHEZ NICOLET — RABAGAS ARRIVE DE
LYON — ALLAIN TARGÉ LUI PRÉPARE UN LOGEMENT — VISITE DU
CONSEIL MUNICIPAL ET DES OFFICIERS DE LA « SÉDENTAIRE » : DINET-
TES ET TROMBINES — DÉCRET SUR LES HUITRES D'ARCACHON.

A l'Hôtel de la Préfecture,
Se trouvait Larrieu, bonne nature,
Mais qui aimait trop, hélas !
La République : et, sauf respect,
D'aucuns disaient qu'il en était bête.
A l'Hôtel de la Mairie,
Se trouvait Fourcand, républicain
Depuis quelque temps ; mais on disait
Qu'un matin (l'Empire existait alors,)
Il avait salué Eugénie ;
Qu'il avait reçu en passant
De la main de sa Souveraine
La *croix*, et juré, le scélérat,
De lui payer croix et ruban
En monnaie républicaine.
En effet : aussitôt après Sedan,
Le maire décoré Fourcand,
Aidé d'une vieille carcasse

Que crebèt dempuy coume un can
 E qu'entapouèt la populace, (1)
 Su'lou balcon de soun oustau,
 Entounèt d'une bouas redoune
 Lou *Requiescat* emperiau,
 E, chèn y bese arré de mau,
 Dichèt trayna den la Garoune
 E Bonaparte e soun chibau.

Bet-lèu coumence la bastringue.
 Bourdèu a l'ert d'un cabaret
 Oun cade ibrougne cante e tringue :
 Aqui, lou medecin Paulet
 Que prêche e jogue à la seringue ;
 Là-bas, aquet blagure adret,
 Aco's lou famus Laterrade ;
 Pu loughn, lou maçon Martinet,
 D'un cop de truelle affilade
 Trenque lous moussus de l'endret
 E lous espoutchis en cruchade ;
 Anfin, grimpat sus un buffet
 E se tirougnant la barbasse,
 Aco's lou poète Bornet, (2)
 Qu'a mey de traucs à soun gilet
 Que de pistoles den sa biasse,
 E mens de talén que de crasse.

Qui creva depuis comme un chien
Et qu'enfouit la populace,
Sur le balcon de son hôtel,
Entonna d'une voix pleine
Le *Requiescat* impérial,
Et, sans y voir l'ombre du mal,
Laisa traîner dans la Garonne
Et Bonaparte et son cheval.

Bientôt commence la noce.
Bordeaux à l'air d'un cabaret
Où les ivrognes chantent et trinquent :
Ici, c'est le médecin Paulet
Qui prêche et joue de la seringue ;
Là-bas, ce fin blagueur,
C'est le fameux Laterrade ;
Plus loin, le maçon Martinet,
D'un coup de truelle affilée
Pourfend les *aristos* de l'endroit
Et les réduit en bouillie.
Enfin, grimpé sur un buffet,
Et tiraillant sa barbe sale,
Paraît le poète Bornet,
Qui a plus de trous à son gilet
Que de pistoles dans sa poche,
Et moins de génie que de crasse.

En Paludate, s'ous Chartrouns,
 S'ous Foussats, à la Coumédie,
 Besèn courre e hèse la bie
 Une armade de frans lurouns :
 Touts brabes, hommes de genie,
 Lou kepi bargat de galouns,
 Dichèuen trayna s'ous talouns
 Souns sabres de cabalerie.
 En escoutan aquets faros,
 Dirén qu'an talhucat à tros
 Ou battut à plate couture
 Lous Alemans ; e, per dus sos,
 Aurén moutchat cauque blassure !
 Tabé, poudèn à plengs poumouns
 Canta : *mouri per la Patrie!*
 Digun ne tremblèt per sa bie,
 Eren, Diou merci, trop capouns :
 E republicuèns, e Gascouns !

Per acaba la mascarade,
 N'y manquèue pa que Cramiou.
 Arribèt, countén coume un diou,
 Dap Lè Besougn soun camarade ;
 E coume ère las, lou praubet,
 Que nade crampe n'ère preste,
 Se hasout carreja tout dret

En Paludate, aux Chartrons,
Sur les Fossés, à la Comédie,
On voyait courir et faire la vie
Une armée de francs lurons :
Tous, braves, hommes de génie,
Le képi criblé de galons,
Ils laissaient traîner sur leurs talons
Leurs sabres de cavalerie.
En écoutant ces hableurs,
On dirait qu'ils ont écharpé
Ou battu à plate couture
Les Allemands : pour deux sous,
Ils auraient montré quelque blessure!
Aussi, ils pouvaient à pleins poumons
Chanter : *mourir pour la Patrie!*
Personne ne trembla pour leur vie,
Ils étaient, Dieu merci, trop capons :
Et républicains, et Gascons !

Pour compléter la mascarade,
Il ne manquait plus que Crémieux.
Il arriva, content comme un dieu,
Avec Glais Bizoin son camarade ;
Et comme il était las, le pauvre homme,
Qu'aucun appartement n'était prêt,
Il se fit transporter directement

A l'Hôtel de Moussu Sarget.
 E, ma foy, à defaut dou meste,
 Plantèt soun carmalh aquí : zut!
 Qui se gèyne debèn boussut! (3)

Lou lendouman, falioue bese
 Defila dauan lou balcoun
 Toute l'armade bourdelese !
 Cramiou, bestit de mouletoun,
 Couhat d'un casque de coutoun,
 Enlertèt la populacioun.
 La brabe garde naciounale,
 En l'aunou dou Gubernemén,
 Tamboure au cap, drapèu au bén,
 Marchèue au soum de la timbale.
 Oh ! que lou Judiou ère hurous !
 Manquèt n'en sauta su'la place,
 I'arrisè de la boune grace,
 Qu'en hasè presque la grimace.
 Lè Besougn n'en estèt jelous :
 Lou dessey, su'la Permenade,
 Chèn n'en dise mot à Cramiou,
 Se hasout arrema l'armade,
 E l'espectèt dou cap au... quiou.
 Mè, ço qu'estèt de pu comique,
 Aco's qu'au moumén oun deja

A l'Hôtel de monsieur Sarget.
Et, ma foi, à défaut du propriétaire,
Il planta là sa crémaillère : zut !
Qui se gêne devient bossu !

Le lendemain, il fallait voir
Défiler devant le balcon
Toute l'armée bordelaise !
Crémieux, vêtu de molleton,
Coiffé d'un casque de coton,
Enleva la population.
La vaillante Garde nationale,
En l'honneur du Gouvernement,
Tambour en tête, bannière au vent,
Marchait au son de la cymbale.
Oh ! que le Juif était heureux !
Il faillit en sauter sur la place,
Et il souriait avec tant de grâce
Qu'il en était presque grimaçant.
Glais Bizoin en fut jaloux :
Le soir, sur la promenade,
Sans en souffler mot à Crémieux,
Il se fit assembler les troupes,
Et il les inspecta de la tête... aux pieds.
Mais la chose la plus comique,
C'est qu'au moment où déjà

Coumencèue à parlouteja,
 Un ase li coupèt la chique ;
 E, hardit petit, de gula !
 Ere den soun dret, sequela :
 Un ase, en tèmps de republique,
 Pot hèse un brin de politique ;
 Mè, ma foy, coum s'en arrisoun !
 Un coscrit de la garnisoun
 Damandèt en lheuan la paute
 Que Lè-Besougn i'Alibouroun
 Li parlèssin l'un après l'aute !

Entertan, deden lous Cafés,
 Tout un echàmi d'officiès,
 D'entrigans e de segretères
 Chambertèuen tout à l'embès,
 E hasèn tcherri les padères.
 Gare les saucisses à l'alh
 E lous ceps à la bourdelese :
 E Nicoulet e sa bourgese (4)
 Manquèn n'en mouri de trabalh.
 Après soupa la coumédie :
 Falioue arrise, èren sadouts !
 Un palhasse es toutjoun de gous :
 Eh ! qu'aco li hèi, la patrie ?
 Jouga la polissounerie,

Il commençait sa petite harangue,
Un âne lui coupa la parole ;
Et de braire, et de braire!...
Il était dans son droit, certes :
Un âne, en temps de république,
Peut faire un brin de politique ;
Mais, ma foi, comme on se mit à rire !
Un conscrit de la garnison
Demanda en levant la main
Que Bizoin et Aliboron
Lui parlassent l'un après l'autre !

Cependant, dans les cafés,
Tout un essaim d'officiers,
D'intrigants et de secrétaires
Mettaient tout à l'envers
Et faisaient chanter les poëtes.
Gare les saucisses à l'ail
Et les cèpes à *la bordelaise* :
Nicollet et sa bourgeoise
Faillirent mourir à la peine.
Après le souper, la comédie :
Il fallait bien rire, on était soûl !
Un paillasse est toujours en train :
Eh ! que lui importe la Patrie ?
Jouer une polissonnerie,

Parla la lengue dous grigous,
 Se masca dap iffrounterie,
 Aco's soun mestey e sa bie!
 Mè ço que m'estoumague, aco's
 Aquere jouenesse empudente,
 Qu'anèue arrounsa souns brabos,
 Rise à s'espetarra lou bente,
 Den lau bataclan de Guignòu
 Quan tan de gens èren en dòu !

E noste Rabagas, ouen ère?
 Ere à Bourges, proch de Chanzy,
 I'a touts lous qui boulèn l'ausi,
 Disè qu'anèue bien, la guerre;
 Disè que l'armade estrangère
 Tarderé pas à recula.
 E reculèue, sequela;
 Ta loung *en avan* reculèue,
 Que noste balén agassat,
 Tcharpit per la pòu, echentat,
 Prenè sa balise, e filèue.
 En cauques hores, un bagoun
 Lou traspourtèt : ère à Lyoun.
 Aqui, de bray, biouè tranquile :
 I'auè Chalumel, un amic,
 Un Profèt coume fau, docile ;

Parler le langage des grigous,
Se masquer avec impudence,
C'est là son métier, c'est sa vie !
Mais ce qui m'exaspère, c'est
De voir une jeunesse éhontée
Allant jeter ses bravos,
Rire à se démonter les flancs,
Dans la baraque de Guignol,
Lorsque tant de monde était en deuil !

Et notre Rabagas, où était-il !
Il était à Bourges avec Chanzy,
Et, à quiconque voulait l'entendre,
Il disait qu'elle allait bien, la guerre ;
Il disait que l'armée étrangère
Ne tarderait pas à reculer.
Et certes, elle reculait, en effet,
Elle reculait si loin *en avant*,
Que notre vaillant *merle*,
Saisi par la peur, épouvanté,
Prenait sa valise, et filait.
En quelques heures, un wagon
Le transporta : il était à Lyon.
Là, c'est vrai, il vivait paisible :
On y voyait Challemel, un ami,
Un Préfet, modèle de docilité ;

Mè, dessu'la Maysoun de Bile,
 Cauquarré lou geynèue un tchie :
 La Republique Lyounese
 Y'auè pindoulat un drapèu
 Rouge founsat, sang de taurèu.
 Noste homme auré boulut pulèu
 Guarda la bannière francese.
 Rouge, rouge, aquere coulou
 Li hasè mounta la susou.
 Bah ! repreneout ses grandes bottes,
 S'arrestèt un bagoun tout nèu,
 Mountèt sus et en carcalhottes,
 E chioule decap à Bourdèu !

Larriou n'ère pa mey en place.
 Un republicuèn pu founsat,
 Un *democ-soc* de boune race,
 Allèn Targè, l'auè'nfounsat.
 Aquet Profèt, ame damnade,
 Can de casse de Rabagas,
 Auè, dedén un oustalas,
 Cercat une crampe mublade,
 Oun lou Meste, à soun arribade,
 Se repausèssi, lou praubas.
 Den tout citoyèn democrate,
 Y'a la sente frugalitat.

Mais, sur l'Hôtel de Ville,
Se trouvait un objet importun :
La République Lyonnaise
Y avait appendu un drapeau
Rouge foncé, sang de bœuf.
Notre homme aurait préféré
Garder la bannière française.
Rouge, rouge, cette couleur
Lui faisait monter la sueur.
Bah ! il reprit ses grandes bottes,
Se fit arrêter un wagon tout neuf,
S'y installa à califourchon,
Et de siffler du côté de Bordeaux !

Larrieu n'était plus en place.
Un républicain plus foncé,
Un *démoc-soc* de bonne race,
Allain Targé, l'avait mis à bas.
Ce Préfet, âme damnée,
Chien de chasse de Rabagas,
Avait, dans une vieille mesure,
Cherché une chambre meublée,
Où le Maître, à son arrivée,
Pût se reposer, le pauvre homme.
Dans tout citoyen démocrate,
Il y a la sainte frugalité,

La simplicitat d'un Spartiate
E d'un moyne de sèn Benouat.
La sagesse republicuènne
Droumiré countente au palhey,
E biouré lou joun e la neyt
Den la barrique de Diogène ;
N'en baci'ne prube de mèy :
Coume lou mendre ramounure,
Allèn Targè s'ère loutgeat
Au souley de la Prefecture ;
E causit per lou Dictature
Un courtelh esmousit, rouynat,
Oun se coutchèue l'Amperure,
Coure binè dou téms passat,
E que boulè droumi tranquile :
Aquet oustalas ahumat
S'aperèue l'Hotel de Bile !
Lou trente Decembre, au dessey,
Une bouature de lougatge
Y pausèt cauquun : qui ? Ne sey.
Mè lou lendouman, *la Girounde*
Cridèt à soum de porte-bouas
A Bourdèu, à la France, au mounde,
Que *l'energique* Rabagas
Arribat aqui de la belhe,
Chèn s'apercebe qu'ère las,

La simplicité d'un Spartiate
Et d'un moine de Saint Benoît.
La sagesse républicaine
Dormirait volontiers sur la paille ;
Elle vivrait le jour et la nuit
Dans le tonneau de Diogène ;
En voici une preuve de plus :
Comme le moindre ramoneur,
Allain Targé s'était logé
Au grenier de la Préfecture ;
Et il choisit au Dictateur
Une échoppe moisie, en ruines,
Où se couchait l'Empereur
Lorsqu'il venait autrefois
Et qu'il voulait dormir tranquille :
Ce taudis enfumé
S'appelait l'Hôtel de Ville !
Le trente décembre, sur le soir,
Une voiture de louage
Y déposa un homme : qui ? Je ne sais ;
Mais le lendemain, *la Gironde*
Cria à son de porte-voix
A Bordeaux, à la France, au monde,
Que l'*énergique* Rabagas,
Arrivé là, la veille,
Sans se préoccuper de sa fatigue,

Chèn mèmes se santgea de pelhe,
 Auè passat toute la neyt
 A batalha su' lou papey
 Countre Bismark e l'estrangey!
 Ah! be gagnèue sa ciouase :
 Lou journau n'ère den l'estase!

Lou trente-un, belhe de cap-d'an,
 Touts lous *echarpats* de la Bile,
 Coumandats per moussu Fourcand,
 Se rendoun à soun domicile.
 Lou Mère-citoyèn hasout
 Un couplimén au Dictature
 A bous hèse droumi debout :
 Aquet plat de litterature
 Auè serbit per l'Amperure :
 Fourcand ajoutèt au ragout
 Un tchic de pebe, e bala tout.
 Aco's egau : la ragougnasse
 Ne desplay pas à Rabagas,
 E s'en lequèt, lou gourmandas,
 Lous dets dits e mey la barbasse.
 Apuy, coume ère de resoun,
 Serbit à toute l'assemblade
 Une sauce de sa façoun : —
 Ere bingut den lou Mijoun,

Sans même changer d'habits,
Avait passé toute la nuit
A batailler sur le parchemin
Contre Bismark et l'étranger !
Ah ! comme il gagnait son avoine :
Le journal en était dans l'extase !

Le trente et un, veille du premier de l'an,
Tous les écharpés de la ville,
Commandés par monsieur Fourcand,
Se rendirent à son domicile.
Le Maire-citoyen fit
Un compliment au dictateur
A vous faire dormir debout :
Ce plat de littérature
Avait été servi à l'Empereur :
Fourcand ajouta au ragoût
Un peu de poivre, et voilà tout.
Mais qu'importe ? Ce brouet-là
Ne déplait point à Rabagas :
Il s'en purlécha, le gourmand,
Les dix doigts et la barbe.
Ensuite, et c'était justice,
Il servit à toute l'assemblée
Une sauce de sa façon : —
Il était venu dans le Midi,

Ce disè d'une bouas timbrade,
Per lança toute la countrade
Su'l'ennemic de la Nacioun,
E per founda la Republique.
Announcèt que lous Alemans,
Per lou moumén a-d-Orleans,
Anèuen lèu plega boutique ; (4)
Mè dichout que, se lou peys
Boulè la sènte Republique,
Et, Rabagas, ère d'abis
De prene en man la politique
E de la cauha coume fau ! —
Tout lou Counselh municipau
Cridèt à darrouca l'oustau :
Bibe lou Menistre energique
Que ba founda la Republique !

N'auèn pa fenit, lous bibats,
Qu'arribèt une ribambère
De persounatges galounats.
En lous besen empaquetats
Den la tunique militère,
Aurèn be dit qu'èren sourdats,
O ; mè tan de figures fresques,
Tan de nas flourits, alucats,
Tan de goutes, tan de bentresques

Disait-il d'une voix sonore,
Pour lancer le pays tout entier
Sur l'ennemi de la Nation,
Et pour fonder la République.
Il annonça que les Allemands,
En ce moment à Orléans,
Allaient bientôt plier bagage;
Mais il ajouta que, si le pays
Voulait la Sainte République,
Lui, Rabagas, était d'avis
De prendre en main la politique
Et de la chauffer comme il faut! —
Le Conseil municipal tout entier
Cria à démolir l'Hôtel de ville :
Vive le ministre énergique
Qui vient fonder la République!

Les vivats se taisaient à peine,
Qu'arriva une ribambelle
De personnages galonnés.
A les voir empaquetés
Dans la tunique militaire,
On les aurait pris pour des soldats,
Oui; mais tant de mines fraîches
Tant de nez fleuris, allumés,
Tant de joues, tant de bedaines,

En auan de l'alignemén,
Segu, binèn pa de la guerre.
Aquet superbe regimén
S'aperèue tout simplemén
La Naciounale sedantère!
Que diable hèn de soun mestey
Per que l'espaulete guerrière,
Lou sabre que pindole à terre,
E lou bazart? ma foy, ne sey :
Digun n'ec sabra pa jamey! —
Entrats, entrats, s'auance à dise
Rabagas, entrats! — Mè, ma foy,
Poudè pa s'empatcha d'arrise.
Espullère, Pipe-de-boy
E Laurey, tres baylets fidèles,
En besen entra chèn façoun
Tan de caps de Pourichinelles,
Angoun dens un aute saloun,
I'e, hardit petit, arrisoun
A s'en ha peta les bretelles.
Entertan, chèn perde un moumèn,
Lou capitène Aygue-de-Brén
Parlèt atau : — Noste Gironde,
Citoyen, il est fier de toi!
Il lui manque sonque, pour moi,
L'honneur de t'aboïr mis au monde :

En dehors de l'alignement,
Sûrement, ne venaient pas de la guerre.
Ce régiment superbe
S'appelait tout simplement
La Nationale Sédentaire!
Quel diable de métier font-ils?
Pourquoi l'épaulette guerrière,
Le sabre qui traîne sur le sol,
Et le tremblement?... Je l'ignore :
Personne n'en saura jamais rien! —
Entrez, entrez, s'empresse de dire
Rabagas, entrez! — Mais, ma foi,
Il ne pouvait s'empêcher de rire.
Spuller, Pipe-en-bois
Et Laurier, trois valets fidèles,
Voyant entrer sans façon
Tant de têtes de Polichinelles
Passèrent dans un autre salon,
Et ils rirent à qui mieux mieux
Jusqu'à faire craquer leurs bretelles.
Cependant, sans perdre une minute,
Le capitaine Eau-de-Son
S'exprima ainsi : — Notre Gironde,
Citoyen, il est fier de toi!
Il lui manque sonque, pour moi,
L'honneur de t'avoir mis au monde :

Il en garde une dent profonde
Contre la Bile de Cahors !..
Mais si jamais tu debiens mort,
Il réclame à qui vut l'entendre
Celui de conserber ta cendre !
En attendant, ces sabres-ci,
Trempés dans l'eau de la Garonne,
Et ces sédentaires aussi
Dont la trempe est encor plus bonne,
Ils te dicernent la couronne :
Et voilà, citoyen ! — Merci,
Ce dit en enclinant la teste
Lou Dictature triounflan :
Boste coumplimen de cap d'an
Es ficelat de man de meste,
E m'en soubirèi, cauque joun !
Un bouquet que tan aloureje
E que n'attén pa la sesoun,
Nou, flouris pa sounque au Mijoun,
Debat aquet sourelh gascoun
Que tout lou mounde bous embeje !
— Oh ! dit labets Aygue-de-Brén,
Lou coumplimén es trop flature,
E n'ey presque rougit. — Apprén,
Apprén, respoun lou Dictature,
Que gn'a pa den moun coumplimén

Il en garde une dent profonde
Contre la Bille de Cahors !..
Mais si jamais tu debiens mort,
Il réclame à qui vut l'entendre
Celui de conserber ta cendre !
En attendant, ces sabres-ci,
Trepés dans l'eau de la Garonne,
Et ces sédentaires aussi
Dont la trempe est encore plus bonne,
Ils te dicernent la couronne :
Et voilà, citoyen ! — Merci,
Répond en inclinant la tête
Le Dictateur triomphant :
Votre compliment de bonne année
Est ficelé de main de maître,
Et il m'en souviendra un jour !
Un bouqnet si embaumé
Et qui devance ainsi la saison,
Non, il ne peut fleurir qu'au Midi,
Aux rayons de ce soleil de Gascogne
Que le monde entier vous envie !
— Oh ! reprend alors Eau-de-Son,
Le compliment est trop flatteur,
Et j'en rougis presque. — Apprends,
Apprends, poursuit le Dictateur,
Qu'il n'y a dans mon compliment

Que la beritat toute pure.
O : escoutats la beritat :
Dempuy bint ans, èrets esclaves ;
Mè cauques jouns de libertat
Bous an requilhats au coustat
Dous grans citoyèns e dous brabes.
Couratge encouère, mous amics !
Noste Republique es ta haute,
Que bèt-lèu nostes ennemics
Pouyran pas y pourta la paute !
Bourdelés, cridam, si bou-plèt,
Cridam ensemble à pleng canèt :
Bibe la Republique en France,
E bibe la guerre a-d-outrance !.. — (6)
Brabes gens ! cridèn guerre à mort ;
Hasoun treni l'Hotel de Bile ;
E se pr'aqui debert lou Nort,
Auèn ausit, milhart de sort !
Qui doun auré droumit tranquile ?
Aygue-de-Brén, en s'enclinan,
Damandèt au gran patriote
L'aunou de li touca de man ;
E touts, d'une mine debote,
Bingoun li sarra lous nousèts,
E n'en plourèn coume betèts. —
Ah ! l'aymable çarimonie,

Que la vérité toute pure.
Oui : écoutez bien la vérité :
Depuis vingt ans vous étiez esclaves ;
Mais quelques jours de liberté
Vous ont replacés à côté
Des grands citoyens et des braves.
Courage encore, mes amis !
Notre République est si haute,
Que bientôt nos ennemis
Ne pourront y porter la main !
Bordelais, crions, s'il vous plaît,
Crions ensemble à plein gosier :
Vive la République française,
Et vive la guerre à outrance !—
Braves gens ! Ils crièrent guerre à mort ;
Ils ébranlèrent l'Hôtel de Ville ;
Et si, là-bas, vers le Nord,
On avait entendu, sac à papier !
Qui donc aurait dormi tranquille ?
Eau-de-Son, faisant la révérence,
Demanda au grand patriote
L'honneur de lui serrer la main ;
Et tous, d'un air dévot,
Vinrent lui presser les phalanges ;
Et ils pleuraient comme des veaux. —
Ah ! l'aimable cérémonie,

S'escrièue la coumpañie
 Tout en s'echugan lous perpèts,
 Gn'a prou pr'embauma noste bie! —

Lous bala partits. E labets,
 Sey pa se noste Dictature
 Se hartèt de se mouqua d'éts! —
 Ha! ha! ha! la boune abanture,
 Dichout en se routchan lous dits;
 Ha! ha! ha! Laurey, Espullère,
 Pipe de boy, qui n'a pas bis
La naciounale sedantère,
 Ha! ha! ha! n'a pa bis encouèrè
 La perle de'queste peys!
 Ha! ha! ha! la drole de mine!
 Quale degueyne, juste cèu!
 Cau lengatge, e quale troumbine
 An aquets bourgés de Bourdèu!
 Ha! ha! ha! n'en crèbi d'arrise! —
 E ma foy, farra pa bous disè
 Se'n ritchounèn tout lou dessey.
 Lou pu bèt de la coumedie,
 Aco's que, debert mieje-neyt,
 Su'l'abis de moussu Laurey,
 Rabagas e la coumpañie
 Sicnèn aquet decret famus:

S'écriaient-ils de concert,
Tout en s'essuyant les paupières,
Ça suffit pour embaumer notre vie! —

Les voilà partis. Et alors,
Je ne sais pas si le Dictateur
S'égaya à leur dépens! —
Ha! ha! ha! la bonne farce,
Dit-il en se frottant les doigts;
Ha! ha! ha! Laurier, Spuller,
Pipe-en-bois, qui n'a pas vu
La *Nationale Sédentaire*,
Ha! ha! ha! n'a pas vu encore
La perle de cette contrée!
Ha! ha! ha! la curieuse mine!
Quelle dégaine, juste Ciel!
Quel langage, quelle *trombine*
Ont ces bourgeois de Bordeaux!
Ha! ha! ha! j'en crèverai de rire! —
Et, ma foi, il ne faut pas vous dire
Si l'on en ricana toute la soirée.
Le plus beau de la comédie,
C'est que, vers minuit,
Sur l'avis de monsieur Laurier,
Rabagas et les amis
Signèrent ce décret fameux :

Artigle un : la Garde bourgese
 A meritat, per ses bertus,
 De la Patrie ! — *Artigle dus* :
 Toute la citat bourdelese,
 Per poudé béue à sa santat,
 Aura douman, à boulentat,
 Un tourriat d'ustris de grauette. —
Artigle tres : une estafette
 Es partide per Arcachoun
 Dap l'orde sienat de moun noum
 De n'en pourta'plegne carrette. —
 Rabagas. — Bibe la Nacioun ! (7)

Quale farce, papè lou mère !
 Ce dit Jantilhot ; oh ! là-là !
 Adare, quan cauquun dira :
 Souy de la *garde sedantère*,
 Arrirèi, en pensan toutjoun
 En'queres ustris d'Arcachoun !
 Oh ! là-là ! — Tayse-te, maynatge ;
 En besen tan de gaspilhatge,
 Jou pensi pulèu aus sourdats,
 Aus qui persequiouen la guerre,
 Aus qui crébèuen de misère
 E qu'entarrèuen den lou glas !

Article premier : la Garde nationale
A bien mérité, par ses vertus,
De la patrie ! — *Article second* :
Toute la Cité bordelaise,
Afin de boire à sa santé,
Aura demain, à volonté,
Une *tripotée* d'huitres de *gravette*. —
Article troisième : un délégué
Est parti pour Arcachon
Avec l'ordre signé par nous
D'en porter à pleins tombereaux.
Rabagas. — Vive la Nation !

Quelle farce, grand père !
Dit Jeantillot ; oh ! là-là !
Maintenant, quand un homme dira :
Je suis de la *garde sédentaire*,
Je rirai, en pensant toujours
A ces huitres d'Arcachon !
Oh ! là-là ! — Tais-toi, mon enfant ;
En voyant ce gaspillage,
Moi je songe plutôt aux soldats,
A ceux qui continuaient la guerre,
A ceux qui mouraient de misère
Et qu'on enterrait sous la neige !

NAUIÈME BELHADE

GRRRANDE BALCOUNADE DE CAP D'AN 1874 — UNE COUROUNE AU NAUÉT
ROBESPIERRE — UN PETIT BIATGE DEN LOU NORT — ARMISTICE, PRÉ
LIMINÈRES DE BERSALHES : LA DÉLÉGACIOUN DE BOURDÈU EN REBOLTE
— SIMOUN SUISSSE ARRIBE : SCÈNE MACARIËNNE — RABAGAS DEBÈN
HÒU E PART PER SÈN SEBASTIÈN.

Cap d'an es toutjoun une heste
De purmère classe à Bourdèu :
Aquet joun, lou baylet, lou meste,
Lou marchan, l'homme de burèu,
Lou gus rapat, lou miliounère,
L'homme de loua, lou militère,
Lou bielhot, lou jouén calicò,
Cadun hèi canne e came rede ;
Quand n'auré pa d'aute mounede,
Lou mendre mourpioun trobe un so
Per pipalha : fau bese acò !
Mè lou cap d'an de'quere annade
Diouè ha brut den lou peys :
De tan de foules qu'auèn bis
Dempuy cènt ans, belèu mey, nade
Ne s'ère atau apiloutade.
Den aquet arremat de gens
Que de touts coustats desbourdèue,

NEUVIÈME VEILLÉE

GRRANDE BALCONADE DU 1er JANVIER 1871 — Une COURONNE AU
NOUVEAU ROBESPIERRE — UN PETIT VOYAGE DANS LE NORD — AR-
MISTICE, PRÉLIMINAIRES DE VERSAILLES : LA DÉLÉGATION DE BOR-
DEAUX EN RÉVOLTE — SIMON SUISSE ARRIVE : SCÈNE MACARIENNE
— RABAGAS ENRAGE ET PART POUR SAINT SÉBASTIEN.

Le premier de l'an est toujours
Une grande fête à Bordeaux :
Ce jour-là, le valet, le maître,
Le marchand, l'homme de bureau,
Le gueux rapé, le millionnaire,
L'homme de loi, le militaire,
Le vieillard, le jeune dandy,
Chacun *fait canne* et jambe raide ;
N'eût-il point d'autre monnaie,
Le moindre *gosse* trouve un sou
Pour *pipailler* : il faut voir ça !
Mais le premier janvier de cette année
Devait faire du bruit aux environs :
De tant de foules qu'on avait vues
Depuis cent ans et plus, aucune
Ne s'était rassemblée ainsi.
Dans cet amas de monde
Qui de tous côtés débordait,

E que, comme la ma, semblèue
Poussat, trimbalat per lous béns,
Se lheuèn dus ou tres courrés :
Lous uns binèn dou quay-Bourgogne,
Lous auts partiouen de Tourny :
Gus, porte-fèchs, hemnes à trogne
Cantèuen e hasèn treni :
Allons, enfants de la Patrie!
Martinet tchenè lou drapèu ;
Toute la clique de Bourdèu,
Laterrade e la coumpanie
Hurlèuen : Bibe Rabagas !
E Bornet, qu'ère à court de bouas,
Tchuquèue tous lous quinze pas
Cauque degout de poesie
Dens un cujoun d'aygue-de-bie.
Anfin, debert la Coumedie,
Proche de l'Hôtel de la Pats,
Dauan lou de la Prefecture,
En poussan un darrey murmure,
Touts s'apiloutèn : èren las.

Mè, toute aquere populace,
Que diable attendè ? m'y balà :
Sou balcon que s'aubris en face
Lou grant homme diouè parla :

Et qui, comme la mer, semblait
Poussé, balloté par les vents,
Surgirent deux ou trois courants :
Les uns venaient du quai-Bourgogne,
Les autres partaient de Tourny :
Voyous, portefaix, mégères à trogne
Chantaient à tue-tête :
Allons, enfants de la Patrie !
Martinet portait le drapeau ;
Toute la clique de Bordeaux,
Laterrade et la compagnie
Hurlaient : Vive Rabagas !
Et Bornet, à court de voix,
Sugotait, tous les quinze pas,
Une gouttelette de poésie
Dans une gourde d'eau de vie.
Enfin, sur la Comédie,
Près de l'hôtel de la Paix,
Devant celui de la Préfecture,
En poussant une dernière rumeur,
Tout le monde s'arrêta, exténué.

Or, toute cette populace,
Qu'attendait-elle donc ? M'y voici :
Sur le balcon situé en face
Le grand homme devait parler :

Parla, n'ère pas un miracle,
E hasout pas ouèyre arré mey
Dempuy que basout ; mès aneyt,
Diouè, de sa bougle d'oragle,
Dicta souns ordes au Destin,
Decreta que, de tan de penes,
La France touquèue à la fin,
I'à plengs pugnats, per ses estrenes,
Jita s'ou puble giroundin
Sa poudre de *perlimpinpin*.
Tabé, maugrè lou Bén de bise
Que chioulèue coume un demoun,
Ta biou, que, dessus sa maysoun,
Les nau fimèles d'Apouloun
Grenghilhèuen den sa camise,
Digun ne se plagnè dou fret :
Bint mile parelhs d'aurelhasses,
Chèn cregne bise ni halhasses,
S'aubriouen e se tchenèn drét ;
Autan d'ouelhs, su'lou mème endret
Braquats, luziouen e guaytèuen ;
E, rouges, tiran s'ou bioulet
Coume la halhe d'un poulet,
Bint mile nasicas tchoutèuen...
Mè lou balcoun ère desert,
Digun n'aubrioue les friestes :

Parler, ce n'était point merveille,
Car il ne fit guère autre chose
Depuis qu'il naquit ; mais aujourd'hui,
Il devait, de sa bouche d'oracle,
Dicter ses ordres au Destin ;
Décréter que, de tant d'épreuves,
La France touchait à la fin,
Et, à pleines mains, pour étrennes,
Lancer au peuple girondin
Sa poudre de perlinpinpin.
Aussi, malgré le vent du Nord
Qui sifflait comme un démon,
Si vif, que, sur leur temple,
Les neuf compagnes d'Apollon
En grelottaient dans leur chemise,
Personne ne se plaignait du froid :
Vingt mille paires de longues oreilles,
Sans craindre bise ni gercures,
Se tenaient droites et ouvertes ;
Autant d'yeux, sur le même point
Braqués, étincelaient et faisaient le guet ;
Et, rouges, presque violets
Comme la crête d'un coq,
Vingt mille nez faisaient gouttière...
Mais le balcon était désert,
Personne n'ouvrait les fenêtres :

Besèn sulemén cauques testes
 Qu'y binèn un tchic prene l'ert.
 Dauan de hèse la parade,
 Parech que lou fin coumedièn
 Pertendout simsa la humade
 D'un coumplimén republicuèn.
 E, Diou merci, den l'assemblade,
 S'y troubèue un boun camarade
 Pr'encensa lou gran citoyèn.
 Aquet homme ère de La Rèule,
 Aboucat, bègue, à mitat muc;
 Sa bouas, qu'auè lou soum d'un téule,
 Semblèue sourti dou tahuc :
 Per dise tout, là: Ca... caduc ! (1)

La çarimonie acabade,
 Lou sarmoun de Caduc fenit,
 La grande porte tan guaytade
 Biroulèt en rougnan... Un crit
 Esclatèt dessu'l'Esplanade
 Coum lou brut de la canounade :
 Et, et, ère et, et, Rabagas !
 Oh ! lou superbe Dictature !
 Cap-nu, lou péu à l'abanture,
 Soun bente, en auan de dus pas,
 Li hasè craqua la cintura.

On voyait quelques têtes seulement
Qui venaient un moment prendre l'air.
Avant de donner la parade,
Il paraît que le fin bateleur
Prétendait respirer la fumée
D'un compliment républicain.
Dieu merci, dans son entourage,
Se trouvait un bon camarade
Pour encenser le grand citoyen.
Cet homme était de La Réole,
Avocat, bègue, à moitié muet ;
Sa voix, qui résonnait comme une tuile,
Paraissait sortir du tombeau :
Pour dire tout , c'était Ca... caduc !

La cérémonie achevée,
Le sermon de Caduc fini,
La grande porte tant guettée
Tourna en grondant... Un cri
Eclata sur l'Esplanade
Pareil au bruit du canon :
Lui, lui, c'était lui, lui, Rabagas !
Oh ! le superbe dictateur !
Nu-tête, les cheveux au vent,
Son ventre, en avant de deux pas,
Faisait craquer sa ceinture.

Labets, Lè Besougn e Cramiou
 Bènen prene place à man drete,
 E ma foy, coume l'ert es biou,
 Lous bielhots garden sa berrette.
 A gauche, arribe sou balcon
 Lou praube amirau Fouritchoun :
 Un matelot de l'aygue douce.
 Naquet, famus per soun aploumb
 E soun esquie en pante douce,
 Segoutis soun cap de lioun ;
 Den sa majestat souberène,
 Targè se pabane tabé ;
 Ca... caduc, noste Demostène,
 Ca... cascadeje de plase,
 E Pipe-de-boy, Espullère,
 Farsinet e lou diable encouère,
 Appuyats s'ou born dou balcon,
 Se mouquen dou puble gascoun
 Que cride e bugle chèn resoun
 A s'esquicha la ganitère.

Après un moumen, Rabagas,
 A force de lheua lou bras,
 Hasout taysa la populace,
 E parlet. Bien tchic l'entendoun ;
 Jou, gn'èri pa ; mè me dichoun

Alors, Bizoin et Crémieux
Viennent prendre place à droite,
Et, ma foi, comme l'air est vif,
Les bons vieux gardent leur bonnet.

A gauche, arrive sur le balcon
Le pauvre amiral Fourichon,
Un matelot d'eau douce.

Naquet, fameux par son aplomb
Et son échine en pente douce,
Secoue sa tête de lion;

Dans sa majesté souveraine,
Targé se pavane également;

Ca... caduc, notre Demosthène

En ca... caquète de plaisir,

Et Pipe-en-bois, Spuller,

Freycinet et d'autres compères,

Appuyés sur le balcon,

Se moquent de ce peuple gascon

Qui crie et hurle sans raison

A se déchirer le gosier.

Après un moment, Rabagas,

A force de lever le bras,

Fit taire la populace,

Et parla. Peu de monde l'entendit ;

Moi, je n'y étais pas ; mais on me dit

Qu'à noste feyre de Lengoun
 Jamey n'auèn bis un palhasse
 Abala sabres e hilasse
 Coum et n'abalèt aquet joun.
 Toutjoun la même ritournèle : —
 Lous Amperures e lous Reys,
 Pires que la peste ou la grèle,
 Rouynen lou puble dous oubreys ;
 Mè la Republique immortèle
 Parech à l'hore dous dangeys
 E saube soun puble fidèle....
 E patati, e zim-boum-boum,
 E mirountène mirountoun !

Eh-be! lou puble de Gascougne
 Beuout la farce à pleng coco,
 Benout tan, que n'estèt ibrougne :
 A cade mot, disè : Brabo !
 Besse toutjoun, qu'es boum aco,
 Lou bin blanc de la Republique :
 Tan que gn'agi den la barrique! —
 E lou balcoun s'ère bouytat,
 E Rabagas s'ère jitat
 Dens un fautulh à la Boltère,
 Que lou puble gulèue encouère.
 Pendén une boune hore aumén,

Qu'à notre foire de Langon
Jamais on n'avait vu un *paillasse*
Avaler des sabres et de l'étoupe
Comme il en avala ce jour-là.
Toujours la même ritournelle : —
Les Empereurs et les Rois,
Pires fléaux que la peste et la grêle,
Ruinent le peuple ouvrier ;
Mais l'immortelle République
Reparaît à l'heure du danger,
Et sauve son peuple fidèle...
Et patati, et zim-boum-boum,
Et mirontaine mironton !

Eh ! bien, le peuple gascon
Dégusta ces farces à pleine bouche,
A tel point qu'il en perdit la tête :
A chaque mot : Bravo ! disaient-ils,
Verse toujours, car c'est bon, cela,
Le vin blanc de la République :
Verse jusqu'à la dernière goutte ! —
Le balcon s'était vidé,
Et Rabagas s'était jeté
Dans un fauteuil à la Voltaire,
Que la foule hurlait encore.
Pendant une heure au moins,

La populace bourdelese
 Cridèt que boulè'ncouère bese
 l'entende lou Gubernemén :
 Ere un tapatge fernetique ;
 l'au mitan de'quet brouhaha,
 N'entendèn pa sounque hurla :
 La Republique... blique... blique !
 Blique... betta!... blique... betta !
 — Betta ! Papè, que boulèn dise ?
 Enterroump Jantillot. — Pegas,
 Li respoun Papè chèn arrise :
 Ere un surnoum de Rabagas...
 Cridèn à se hene la teste ;
 Mè bah ! la famuse frieste
 Damourèt barrade : Betta
 Boulout pa mey s'y presenta.
 Tchic à tchic, coume la Garoune
 Quan es lasse de desbourda,
 La foule s'arreste, rimoune,
 S'esbarge, recule, e s'en ba.
 Mè sou dessey, quale tampoune !
 Quale ripalhe, mous amics !
 Jamey dedén la Prefecture
 Ne s'engloutit tan de pasture ;
 Jamey chè lou famus Felix (2)
 Tan de boutelhes estarides,

La population bordelaise
Cria qu'elle voulait encore voir
Et entendre le Gouvernement :
C'était un tapage frénétique ;
Au milieu de ce brouhaha,
On entendait seulement ces mots :
La République... blique... blique !
Blique... betta !.. blique... betta !
— Betta, grand-père, qu'est-ce à dire ?
Demande Jantillot. — Nigaud,
Lui répond grand-père sans rire :
C'était un surnom de Rabagas...
Ils crièrent donc à se rompre la tête ;
Mais bah ! la fameuse fenêtre
Resta close : Betta
Ne voulut plus s'y présenter...
Peu à peu, comme la Garonne,
Lorsqu'elle est lasse de déborder,
La foule s'arrête, murmure,
Se débande, recule, et s'en va.
Mais, le soir, quelle noce !
Quelle ripaille, mes amis !
Jamais à la Préfecture
On n'absorba autant de victuaille ;
Jamais chez l'honnête Félix
Tant de bouteilles épuisées,

Tan de giques aus embalides
 Ni tan d'ibrougnes à pechics.
 Per pa perde la carte en route
 En sourtin d'un parelh repas,
 Auré fallut esta chèn doute
 Gargantuam ou... Rabagas!

Mè n'ère pa toutjamey heste :
 Après lou calme, la tampeste.
 Auèn dansat lou rigaudoun,
 Falout-be paga lou bialoun.
 I'auè'ncouère den noste France
 Un pilot d'hommes d'impourtance
 Que cresèn à la libertat,
 Que counechèn la beritat,
 E que la disèn ; leste, leste,
 Noste Gubernemen d'un geste
Casse lous Counselhs generaus ;
 Tcharpis lous pu brabes journaus,
 Lous burle, e musèque lou reste.
 Gn'a que rimounen ; mè que ha ?
 Countre les louas e la Justice,
 Y'a lous jandarmes, la police,
 I'au bout de'co, lou Fort-du-Hà ! (3)

Parlats-me de la radicalhe

Tant de gigots aux invalides,
Ni tant d'ivrognes en lambeaux.
Pour ne point s'égarer en route
En sortant d'un pareil repas,
Il eut fallu être, sans aucun doute,
Gargantua ou... Rabagas !

Mais ce n'était pas toujours fête :
Après le calme, la tempête.
On avait dansé le rigaudon,
Il fallait bien payer les violons.
Il y avait encore en France
Un groupe d'hommes sérieux
Qui croyaient à la liberté,
Qui connaissaient la vérité,
Et qui la disaient ; vite, vite,
Notre Gouvernement, d'un geste,
Casse les Conseils généraux ;
Il saisit les journaux les plus vaillants,
Les brûle, et baillonne les autres.
On en murmure ; mais que faire ?
Contre les lois et la Justice,
Il y a les gendarmes, la police,
Et derrière eux, le Fort-du Ha !

Parlez-moi de la radicaile

E dous clubistes de Bourdèu :
 A la boune hore ! La canalhe
 A dret de lheua soun drapèu,
 Chèn cregne presoun ni bourrèu.
 Un joun, figurats-bous, maynatges,
 Qu'un couble de charmants messatges :
 Lullieh, mitat hòu, mitat pec,
 Grasset, *democ* à barbe espesse,
 E d'autes, tirats dou tcharrec,
 Enmantchèu un coumplot gignec,
 E se flanquèn den la cabece
 D'ana se couelhe Rabagas,
 De lou pourta su'lou parterre
 De la barraque aus *operas*,
 I'aqui d'une coumune bouas,
 De courouna soun cabougnas
 A la façoun de Robespierre !
 Toute la clique de Bourdèu
 Se rendout à la Coumedie
 Per bese la çarimounie,
 I'attendout une hore e demie.
 Tout d'un cop tirèn lou ridèu :
 Anfin, bala lou Dictature,
 Murmurèt la foule... Farçure !
 Au loc de Rabagas... Lullieh !
 Lullieh, dap lou nas loung d'un pè —

Et des clubistes de Bordeaux :
A la bonne heure ! La canaille
A le droit de lever son drapeau,
En dépit des prisons et des bourreaux.
Un jour, figurez-vous, enfants,
Qu'un groupe de charmants vauriens :
Lullier, moitié idiot, moitié fou,
Grasset, *démoc* à barbe épaisse,]
Et d'autres tirés du ruisseau,
Imaginèrent un curieux complot :
Ils se mirent en tête
D'aller prendre Rabagas,
De le porter sur les tréteaux
De la baraque aux opéras,
Et là, d'une commune voix,
De couronner sa grosse tête
A la façon de Robespierre !
Toute la clique de Bordeaux
Se rendit à la Comédie
Pour assister à la cérémonie :
On attendit une heure et demie.
Tout à coup, on tira le rideau :
Enfin, voilà le Dictateur,
Murmura la foule... Farceur !
Au lieu de Rabagas... Lullier !
Lullier, le nez long d'un empan. —

A bas ! cride la populace ;
 N'es pa tu que fau, aco's et !
 — Citoyèns, escoutats de grace,
 Ce dit en hèsen la grimace :
 Ey hèit passa boste decret
 A noste nauèt Robespierre :
 M'a respoundut per Farsinet
 Que se countentré de ço qu'ère ;
 E coume disèi au baylet
 Que harém balé noste dret,
 A replicat : — Eh ! que m'importe ?
 Flanquats m'aquet can à la porte ! —
 E balà, citoyèns. — A bas !
 A bas ! lou traite Rabagas !
 E lous chioulèts de la *sociale*
 Hasoun treni toute la salle. (4)

Lou darrey mot de'quet refus,
 Oh ! n'ère pas la moudestie :
 Sera pa, jamey de la bie,
 De'co que mourira Brutus !
 Moun Diou ! recebe unè couroune
 D'ore, de casse ou de laurey,
 S'apera Dictature ou Rey,
 Nou, n'es pas aco que l'estoune :
 N'auré boulut encouère mèy !

A bas ! crie la populace ;
Ce n'est pas toi qu'il faut, c'est lui !
— Citoyens, écoutez de grâce,
Dit Lullier en faisant la grimace :
J'ai fait passer votre décret
A notre nouveau Robespierre :
Il m'a répondu par Freycinet
Qu'il se contenterait de ce qu'il est ;
Et comme je disais au valet
Que nous ferions valoir notre droit,
Il a répliqué : — Eh ! que m'importe ?
Flanquez-moi ce chien à la porte !
Et voilà, citoyens ! — A bas !
A bas ! le traître Rabagas ! —
Et les sifflets de la *sociale*
Firent trembler toute la salle.

Le dernier mot de ce refus,
Oh ! ce n'était pas la modestie :
Ce ne sera jamais, jamais,
De ce mal que Brutus mourra !
Mon Dieu ! recevoir une couronne
D'or, de chêne ou de laurier ;
S'appeler Dictateur ou Roi,
Non, ce n'est pas ce qui l'étonne :
Il en aurait voulu davantage !

Mè la Défense naciounale
 Refusèt de serbi d'escale
 A Sa Majestat Rabagas :
 Cauques hommes determinats
 Receboun l'orde, se brouchèue,
 De l'empaqueta biou ou mort,
 E de lou jita dens un Fort
 Dap sa couroune toute nèue.
 Lous arresims èren madus :
 Arré qu'en lous besen, lou jus
 Bou'n pichourrèue den la bouque.
 Lou fin renard disè : Berjus,
 Hèi te crouqua per lous *moussus* !
 Badinade ! aco's que la souque
 Ere trop haute per lou gus,
 E fallout s'en lequa lou mus.

Faute d'esta'n aut Robespierre,
 Rabagas tournèt à la guerre ;
 Passèt per Nantes, e de'qui,
 D'un cop de pè, su'la bapure,
 Fres, gualhart e de boune imure,
 S'en angout besita Chanzy.
 Praubes regiméns de la Louare !
 Battèn en retrète là-bas ;
 Auèn hàmi, fret, èren las !

Mais la Défense nationale
Refusa de servir d'échelle
A Sa Majesté Rabagas :
Quelques hommes déterminés
Reçurent l'ordre, s'il bronchait,
De l'empaqueter mort ou vif,
Et de le jeter dans une prison
Avec sa couronne toute neuve.
Oh ! les raisins étaient mûrs :
Rien qu'à les voir, le jus
Vous en décollait sur les lèvres.
Le fin renard disait : Verjus,
Fais-toi croquer par les *aristos* !..
Farceur ! C'est que la treille
Était trop haute pour le gourmand,
Et il fallut s'en lécher le museau.

Faute d'être un autre Robespierre,
Rabagas repartit en guerre.
Il passa par Nantes ; et de là,
D'un coup de pied, sur un vapeur,
Frais, gaillard et de bonne humeur,
Il s'en alla visiter Chanzy.
Pauvres régiments de la Loire !
Ils battaient en retraite, là-bas ;
Ils avaient faim et froid, ils étaient las !

Quan besoun passa Rabagas
 Bardat d'ermine, lou cigarre
 Plantat au bec, ah ! que pensèn,
 E de cau noum lou saludèn ?..
 Dus jouns après, ère à Boulougne.
 Un petit journau de l'endret,
 Houelhe flachide de caulet,
 Gausèt escrioue chèn bergougne
 A toute la bile : daubris
 A la Fourtune de la France!..
 Coume se, dap et, l'Esperance
 Diouè reflouri s'ou peys!
 De'qui, n'ère pa deffecile
 D'ana pu lougn, et poudè bé
 Poussa'ne punte dingu'à Lille :
 Que li coste lou biatge? Arré!
 Aco's la France que lou pague.
 A Lille, perqué pa, ma foy,
 Larga la bride de sa blague?
 Arré de ta gran, de ta broy
 Coume noste guerre a-d-outrance!
 Qu'aco li hèi? Aco's la France
 Que se bat, la praube, e que moy!

 Mintgea, blaga, hèse la bie,
 Courre dou bagoun au batèu,

Quand ils virent passer Rabagas
Bardé d'hermine, le cigare
Planté au bec, ah ! que pensèrent-ils ?
Et de quel nom le saluèrent-ils ?
Deux jours après, il était à Boulogne.
Un petit journal de l'endroit,
Feuille de chou flétrie,
Osa crier sans vergogne
A toute la ville : ouvrez
A la Fortune de la France !...
Comme si, avec lui, l'Espérance
Devait refleurir sur notre pays !
De là, il n'était pas difficile
D'aller plus loin ; il pouvait bien
Pousser sa pointe jusqu'à Lille :
Que lui coûte le voyage ? Rien !
C'est la France qui paie.
A Lille, pourquoi pas, ma foi,
Lâcher les rênes à sa blague ?
Rien de si grand, de si beau
Que notre guerre à outrance !
Que lui importe ? C'est la France
Qui se bat, la pauvre, et qui meurt !

Manger, blaguer, faire la vie,
Courir du bateau au wagon,

De Lille fila sus Bourdèu,
Balà coum sauben la Patrie !

Cramiou auè de soun coustat
Mountat sus soun chibau de guerre :
D'un pous de papey cachetat,
Auè hèit gourrina per terre
Ço que y'auè de pu sagrat :
Lous Presidéns de la Justice.
Jamey aco ne s'ère bis ;
Mè les géns atau, m'es abis
Que n'an de loua que soun caprice. (5)

Tout d'un cop, toumbe de Paris
Aquere depèche : — Armistice ;
La Bile se rendra bet-lèu ;
Bet-lèu la pats sera sienne.
Perparats tout pr'une Assemblade
Que dioura se tchene à Bourdèu. —
Droles, ats bis noste pouralhe
Den lou blat, après la samialhe :
Poule, poulet, clouque, beguey,
Tout aco graupe, cante, pialhe,
Hèi l'arrode, dresse la halhe ;
Mè baci qu'un crit de dangey
Se lhèue : an sentit l'esparbey !

De Lile filer sur Bordeaux,
Voilà comment on sauve la Patrie !

Crémieux avait, de son côté,
Enfourché son cheval de guerre :
A grands coups de papier timbré,
Il avait renversé sur le sol
Ce qu'il y avait de plus sacré :
Les Présidents inamovibles.
Jamais cela ne s'était vu ;
Mais ces gens-là, il m'est avis
Qu'ils n'ont d'autres lois que leur caprice.

Tout à coup, tombe de Paris
Cette dépêche : — Armistice ;
La Ville se rendra prochainement ;
Bientôt la paix sera signée.
Préparez tout pour une Assemblée
Qui devra se réunir à Bordeaux. —
Enfants, vous avez vu la volaille
Dans le blé, après les semailles :
Poule, poulet, couveuse, coq,
Tout ça gratte, chante, piaille,
Fait la roue, dresse la crête ;
Mais voici qu'un cri d'alarme
S'élève : ils ont senti l'épervier !

Adiou lou groun e la cayrotte :
La gazalhe s'echente, e trotte,
Trotte decap au pouralhey.
Atau la tarrible nauère
Jitèt l'alarme den lou camp.
Malure ! La fin de la guerre !
La pats hèite dap l'Aleman !
La delegacioun parisiène
Boulè doun jita s'ou pauat
La parade republicuène
Que hasè ta joyus sabat !
Nou, nou : pa d'Assemblade en France,
E toutjoun la guerre a-d-outrance !
Rabagas ère lou pu hòu :
Et sustout que la pats entraue,
Aco's et sustout qu'auè pòu :
Parlèue pa, jitèue baue :
— Francés, ats entendut aco,
Cridèue ; Paris ba se rende ;
Mè jamey lous hommes de cò
Ne counsentiran a l'entende !
Juram aci, lou sabre en man,
Guerre eternelle à l'Alleman !
Maugrè tout, e lou diable même,
E maugrè lous capitularts,
Cridam, juram de toutes parts

Adieu le grain et le vermisseau :
Le troupeau s'effraie, et trotte,
Trotte vers le poulailler.
Ainsi la terrible nouvelle
Jeta l'épouvante dans le camp.
Malheur ! la fin de la guerre !
La paix conclue avec l'Allemand !
Le gouvernement parisien
Voulait donc jeter sur le pavé
Les comédiens de la République
Qui menaient si joyeux sabbat !
Non, non : pas d'Assemblée en France,
Et toujours la guerre à outrance !
Rabagas était le plus enragé :
Lui surtout que la paix entrave,
C'est lui surtout qui prenait peur :
Il ne parlait pas, il écumait :
— Français, vous l'avez entendu,
Criait-il : Paris va se rendre ;
Mais jamais les hommes de cœur
Ne consentiront à écouter ce mot !
Jurons ici, le sabre en main,
Guerre éternelle aux Allemands !
Malgré tout, malgré tous les diables,
Malgré tous les capitulards,
Crions, jurons de toutes parts

De courre à la lutte suprême
Francés, à bostes estandarts !
A les armes ! Bibe la France,
E la Republique à-d-outrance ! —
Lou moustre ! nous auè tout près :
Noste argen e noste jouenesse,
Noste sang, tout ! dempuy cinq més,
Peysan, bourgés, clergè, noublesse,
Defendèn lou drapèu francés :
Saboun se batte chèn feblesse
E pouscoun mouri chèn remords !
Qu'auè doun aquere tigresse,
La Republique de Cahors ?
Boulè desenterra lous morts,
E s'en hèse une forteresse ? (6)
Nou : boulè bioe entà Bourdèu,
Canta, dansa, hèse boumbance !
Aném, aném, lhèue-te lèu,
Lhèue te biste, praube France :
Lou Rabagas balhe un soupa !
A'ncouère dessey à pipa
Un cigarre d'Estinakère ;
Dauan de dispareche, a'ncouère
Un cop de bin à hourlupa !

Malurousemèn, d'ordinère,

De courir à la lutte suprême :
Français, à vos drapeaux !
Aux armes ! Vive la France,
Et la République à outrance ! —
Le monstre ! il nous avait tout pris :
Notre argent, notre jeunesse,
Notre sang, tout ! depuis cinq mois,
Paysan, bourgeois, clergé, noblesse,
Défendaient le drapeau français :
Ils surent se battre sans faiblesse,
Et ils purent mourir sans reproche !
Qu'avait-elle donc, cette tigresse,
Cette République de Cahors ?
Voulait-elle arracher les morts à la terre
Et s'en faire de nouveaux remparts ?
Non : elle voulait vivre à Bordeaux,
Chanter, danser, faire bombance !
Allons, allons, lève-toi,
Lève-toi vite, pauvre France :
Le Rabagas donne un souper !
Il a encore à déguster
Un cigare exquis de Steenackers ;
Avant de disparaître, il a encore
Un verre de vin à siroter !

Malheureusement, d'ordinaire,

Soum trahits per nostes amics :
 Debat une taule princière,
 Rabagès e soun Espullère
 S'estirèuen lous espesics,
 Quan arribèt coume une boumbe
 Moussu Jules Suisse Simoun :
 Tan balout un pet de canoun !
 Quan, tout d'un cop, lou prigle tounge
 Su'lous téules d'une maysoun,
 Hèi pa mey de pou. Noste Suisse
 Binè de la part de Paris
 Hèse etzecuta l'armistice,
 I'e coumbida tout lou peys
 A nouma'ne grande Assemblade
 Qu'arrentgeré nostes ahas.
 Ah ! praube : Cramiou, Rabagas,
 Lè-Besougn, qu'en boulèn pa nade,
 Courroun s'ou nauèt arribat
 Tout hort d'halén ; e bous declari
 Que s'y hasout un broy sabat.
 Ats bis caucop, en pleng marcat,
 Su'la place de Sen Macàri,
 Un praube inoucén de baylèt
 Trouba trop flachit lou caulèt
 E la chardine pa prou bioue ?
 Ats entendut lou chapelèt

On n'est trahi que par ses amis :
Sous une table princière,
Rabagas et son ami Spuller
Se dégourdissaient les jambes,
Lorsque survint comme une bombe
Le sieur Jules Suisse Simon :
Ce fut comme un coup de canon !
Quand, tout à coup, la foudre tombe
Sur les toits d'une maison,
Il n'effraie pas davantage. Notre Suisse
Venait de la part de Paris
Faire exécuter l'armistice,
Et convier le pays tout entier
A nommer une grande Assemblée
Destinée à régler nos affaires.
Pauvre Suisse ! Crémieux, Rabagas,
Glais Bizoin, qui n'en voulaient point,
Fondirent sur le nouvel arrivé
Tout hors d'haleine ; et je vous déclare
Qu'il se fit là un joli sabbat.
Vous avez vu, en plein marché,
Sur la place de Saint Macaire,
Un valet innocent, naïf,
Trouver les choux trop flétris
Et la sardine trop peu *vive* ?
Vous avez entendu le chapelet

E la litanie espressioue
 Que bènèn debita sus et
 Les recardèyres de la bile ?
 L'homme pot s'en ana tranquile :
 Bènèn de li talha'n gilet
 Que ne cregn ni plouge, ni fret...
 Eh-be ! chè lou baroun Sarget,
 Lou Suisse, coume un embecile,
 Recebout atau une pile : (7)
 — Qu'ès bingut hèse aci, di doun,
 Lengue de mèu, cap de bourrique ?
 Qu'ès bingut hèse, di, mignoun ?
 Assasina la Republique ?
 Bache lous ouelhs, bache, capoun ;
 Nous auts, soum fiès, lhèuem la halhe ;
 Nous auts, n'am pa capitulat !
 Mè tu, qu'as hèit ?.. Un broy tretat,
 Qu'aquere farce de Bersalhe !
 Catche-te, ba !.. Bourrés aci
 Nous desgouma, hèse lou meste
 De la part de Tourchu !.. Tayssi !
 File, e damandis pa toun reste ! —

Lou praube Suisse filèt doun
 Chèn balha nat mot de replique,
 E manquèt n'aué la coulique.

Et la litanie expressive
Que viennent débiter sur lui
Les revendeuses de la ville ?
L'homme peut s'en aller content :
On vient de lui tailler un habit
A l'épreuve de la pluie et du froid...
Eh bien ! chez le baron Sarget,
Le Suisse, comme un imbécile,
Reçut une pareille volée.
— Qu'es-tu venu faire, dis donc,
Langue de miel, tête de bourrique ?
Qu'es-tu venu faire, dis, mignon ?
Assassiner la République ?
Baisse les yeux, baisse, couard ;
Nous, nous sommes fiers, la tête haute ;
Nous n'avons pas capitulé, nous !
Mais toi, qu'as-tu fait ?... Un joli traité,
Que cette farce de Versailles !
Cache-toi, va !.. Tu voudrais ici
Nous *dégommer*, faire le maître
Pour le compte de Trochu ?.. Arrière !
File, et ne demande pas ton reste ! —

Le pauvre Suisse flâ donc
Sans donner un mot de réplique,
Et il faillit en avoir la colique.

Hurousemén que la nacioun
 Ere dap et, e tchengout boun :
 Hasout afficha den la Bile
 Lous ordes dou Goubenemén.
 Goufflat de coulère e de bile,
 Rabagas boulout un moumén
 Lou tcharpi den soun domicile ;
 Mè quan se rendout au loc dit,
 L'auzèt n'ère pa mey au nit.
 Espechiguèt bé les affiches ;
 Escamboutèt bé lou journau ;
 Mè perdout sa pene e ses niches :
 Simoun s'en mouquèue pa mau !
 De Paris, à toute bapure,
 Arago, Pelletan, Pagés
 Anèuen arriba touts trés,
 E rambala lou Dictature.

Rabagas, qu'auè, lou couquin,
 Lou nas fin coume un can de casse,
 Sentit l'audou de la crumasse
 Qu'anèue, dessus sa carcasse,
 Creba dou dessey au matin.
 Bourrèt sa malle de pistoles ;
 (E fau pa bous estouna, droles,
 S'en troubèt une perbisioun :

Heureusement, la nation
Était pour lui, et il tint bon :
Il fit afficher dans la ville
Les décrets du Gouvernement.
Gonflé de colère et de bile,
Rabagas voulut un moment
Le faire arrêter à son domicile ;
Mais quand il se fut rendu là,
L'oiseau n'était plus dans son nid.
Il fit lacérer les affiches,
Il fit escamoter le journal ;
Mais il perdit sa peine et sa malice :
Simon ne s'en moquait pas mal !
De Paris, à toute vapeur,
Arago, Pelletan, Pagès
Allaient arriver tous les trois,
Et mettre le Dictateur à sa place.
Rabagas, qui avait, le gueux,
Le nez fin comme un chien de chasse,
Flaira l'odeur de la bourasque
Qui allait, sur sa tête,
Crever du soir au matin.
Il bourra ses malles de pistoles ;
(Et ne vous étonnez pas, enfants,
S'il s'en trouva une provision :

La France pague bien toutjoun
 Lous qui li counten fariboles!)
 Bourrèt sa malle de pistoles,
 l'attendout. — Tè, Laurey, di doun,
 Ce dichout et, bau à Lyoun :
 M'ec acounselhes? — Nou, coulègue :
 A Lyoun, y'a lou Barroudét
 Que te dichra darrey la sègue :
 Portis pas aqui toun paquét!
 — N'y bau pa ; labets, m'acounselhes
 De poussa de cap à Marselhes?
 — Tè, farçure, un republicuèn
 Diou ayma l'ert de la mountagne ;
 Diou ayma l'ocean que bagne
 Lou born dou golfe biscayèn :
 S'anèues à Sen Sebastien?
 — A Sèn Sebastien en Espagne?
 — O : en Espagne! — Eh be ! brabo!
 Bau prene lou camin de fère,
 S'au men te hèi pa pene, aco,
 Moun praube amic de segretere...
 — Brabo ! ce dichout Espullère.

 Un matin, lou cheys de héurey,
 Receboum aquere nauère
 Sicnade sus un boun papèy :

La France paie toujours grassement
Ceux qui lui donnent des bourdes!)
Il bourra donc ses malles de pistoles,
Et attendit. — Tiens, Laurier,
Dit-il, un jour ; je m'en vais à Lyon :
Me le conseilles-tu ? — Non, collègue :
A Lyon, il y a le Barodet
Qui te laissera au second plan :
Ne porte point là ton magot !
— Je n'irai pas ; alors tu me conseilles
De pousser du côté de Marseille ?
— Tiens, farceur, un républicain
Doit aimer l'air des montagnes ;
Il doit aimer l'océan qui baigne
Les rivages du golfe de Biscaye :
Si tu allais à Saint-Sébastien ?
— A Saint-Sébastien en Espagne ?
— Oui, en Espagne ! — Eh bien ! bravo !
Je vais de ce pas prendre le train,
Si du moins cela ne te chagrine pas,
Mon pauvre secrétaire et ami...
— Bravo ! répond Spuller.

Un matin, le six février,
Nous reçûmes cette nouvelle
Dûment certifiée sur bon papier :

Arago, lou hilh dou tonnerre,
Es estat noumat jey dessey
A l'Enteriure i'a la Guerre. — (8)
E Rabagas ? Oun lou diable ère ?
Fileue debert la frountière !

File decap à l'estrangey,
O borlhe, e tournis pa jamey !

Arago, le fils du tonnerre,
A été nommé hier soir
A l'Intérieur et à la Guerre. —
Et Rabagas ? Qu'était-il devenu ?
Il filait vers la frontière !

File vers le pays étranger,
O Cyclope, et ne reviens jamais !

DETZIÈME BELHADE

LOUS ALEMANS A PARIS — UME BETISE DE THIERS — LA COUMUNE —
LOUS OTATGES — UN SARMOUN DOU CURÉ DE BOUTAUSAC — RABAGAS
SERA-ET ENCOUÈRE CAUQUARRÉ EN FRANCE? — COUM MOURIRA.

Quan n'auout pa mey d'esperance,
La Capitale se rendout;
Sicnèn lou tretat, e fallout,
Fallout-be que la praube France
Paguèssi la guerre a-d-outrance.
Per tchene cap aus Alemans,
Auèm despensat den l'annade
Mey de quate miliarts de francs;
Per desbarrassa la countrade
De Guilhaumes e dous hulans,
Diouèm trouba la bagatère
D'une countribucioun de guerre :
Coume qui diré cinq miliarts.
Cinq miliarts ! Juste Cèu ! Encouère
Se, dap aquere soume ta bère,
Lous Prusses èren estats harts !
Mè nou ; per paga tan de hène,
Fallout nous trenca den lou biou
Un tros de noste ame : moun Diou !
Noste Alsace e noste Lorrène !

DIXIÈME VEILLÉE

LES ALLEMANDS A PARIS. — UNE BÊTISE DE THIERS. — LA COMMUNE.
— LES OTAGES. — UN SERMON DU CURÉ DE BOUTASAC. — RA-
BAGAS SERA-T-IL ENCORE QUELQUE CHOSE EN FRANCE? — COMMENT
IL MOURRA.

Quand elle n'eut plus d'espérance,
La Capitale se rendit ;
On signa le traité, et il fallut,
Il fallut bien que la pauvre France
Payât la guerre à outrance :
Pour tenir tête aux Allemands,
Nous avons dépensé, cette année-là,
Plus de quatre milliards de francs ;
Pour débarrasser le pays
De Guillaume et des hulans,
Nous devons trouver la bagatelle
D'une contribution de guerre :
Comme qui dirait cinq milliards.
Cinq milliards ! Juste ciel ! Encore
Si, avec une somme pareille,
Les Prussiens avaient été satisfaits !
Mais non : pour payer tant de haine,
Il fallut nous trancher dans le vif
Un lambeau de notre âme : mon Dieu !
Notre Alsace et notre Lorraine !...

Un joun, trente mile Alemans
Entrèn à Paris : quale entrade !
Toute la Bile, desoulade,
Ausit lou pas de'quere armade
Au soum dous pifres triounflans !

Mè malurousemen, maynatges,
Après de ta rudes auratges,
La France n'auè pa bis tout.
La Prusse partide, besout
Surgi la guerre dous saubatges.
Droles, escoutats dinqu'au bout.

Un ahourtoun de politique
Que biroulèt à tous lous bés,
A dit cauquarré de coumique :
Enter tous lous guberneméns,
Aco's lou de la Republique
Que diou nous dibisa lou méns. —
Lou broy mot ! les bounes sournettes !
Dienes dou famus istorièn
Qu'estèt ministre, tacticièn,
Presidén, academicièn,
E qu'à force de candelettes
Mourit anfin republiquèn (1)
En mintgean un plat de moungettes !

Un jour, trente mille Allemands
Entrèrent à Paris : quelle entrée !
Toute la Ville, désolée,
Entendit les pas de cette armée
Au son des fifres triomphants !

Malheureusement, mes enfants,
Après de si affreuses tempêtes,
La France n'avait pas tout vu :
La Prusse partie, elle vit
Surgir la guerre des sauvages.
Petits, écoutez-moi jusqu'au bout.

Un avorton de la politique
Qui tourna et vira à tous les vents,
A dit une chose plaisante :
De tous les Gouvernements,
C'est celui de la République
Qui doit nous diviser le moins. —
Le joli mot ! les bonnes sornettes !
Dignes du fameux historien
Qui fut ministre, tacticien,
Président, académicien,
Et qui, à force de cabrioles,
Mourut enfin républicain,
En mangeant un plat de haricots !

La Republicque, aco's l'unioun !
 Thiers ee a dit, e fau l'in crese ;
 Mè's egau, jou que souy gascoun,
 Per abala'co, bourri'e bese !

Bous soubènets-be de'quet joun
 Oun hasoun den l'Hôtel de Bile,
 Per flatta lou puble embecile,
 Un Gubernemén, e lou boun ?
 Eh-be, dedén lou gran saloun
 Besoun, aquet joun memorable,
 Fabre-la-Bertu, l'honorable,
 Rabagas, l'ilustre bralhart,
 Jules Simoun-Suisse, Picart,
 Lou Pelletan, Ferry lou pure ;
 l'e, per balha boune tournure
 En tout aco, lou bielh Pagés,
 Cramiou e Lè-Besougn, touts très
 Y bingoun moutcha sa figure.
 O ; mè n'èren pa souls aqui :
 Tan que la *Republicque honeste*
 Tringuèue au succès de la heste,
 Den les caues, y'auè Blanqui,
 Rochefort, lanterniè magique,
 Grousset, Ferrè, La Cécilia,
 Flouréns, Rigaut e Razoua,

La République, c'est l'union !
Thiers l'a dit, il faut l'en croire ;
Mais pourtant, moi qui suis gascon,
Pour avaler ça, je voudrais le voir !

Il vous souvient de ce jour
Où l'on fit dans l'Hôtel de Ville,
Pour flatter le peuple imbécile,
Un Gouvernement, *et le bon ?*
Eh-bien ! dans le grand salon
On vit, en ce jour mémorable,
Favre-la-Vertu, l'honorable,
Rabagas, l'illustre braillard,
Jules Simon-Suisse, Picard,
Pelletan, Ferry le pur ;
Et, pour donner bonne tournure
A tout cela, le vieux Pagès,
Crémieux et Glais Bizoin, tous trois,
Y vinrent encadrer leur museau,
Oui ; mais ils n'étaient pas seuls, là :
Tandis que la *République honnête*
Trinquait au succès de la fête,
Dans les caves, il y avait Blanqui,
Rochefort, le lanternier magique,
Grousset, Ferré, La Cécilia,
Flourens, Rigault, Razoua,

Felix Pyat, eccetera,
E la Coumune diaboulique
Qu'attendè l'hore de mounta ;
E quan, dap sa botte brutale,
Bismark esbargèt sey pas oun
Aquet Gubernemén capoun
De la Defense naciounale ;
E de la caue, e de l'esgout,
E dou pauat, e de pertout
Oun l'aygue sale giscle e tchume,
Besoun mounta, mounta l'escume!..
T'un joun, Paris, espoubantat, (2)
Coume s'ou praube Louis Setze,
Cresout de s'esta rebelhat,
Horrure! en pleng quate-bingt-tretze!
Bezèn aqui Felix Pyat,
Marchan de frases embregnades,
Maquignoun de negues pensades,
Parlure poussiou e chioulat ;
Rocheport, noum d'aristocrate
Tournat à l'agre, homme d'esprit,
Fine plume, âme scelerate,
Co lâche, pauruc e pourrit :
Toute la crapule escarlate
Lou countemplèue coume un diou,
E lous gourmets de la cousine

Félix Pyat, et cætera,
Et la Commune diabolique,
Qui attendaient l'heure de monter :
Et lorsque, d'un brutal coup de pied,
Bismark dispersa je ne sais où
Ce Gouvernement de couards
De la Défense nationale ;
Et de la cave, et de l'égoût,
Et du pavé, et de partout
Où l'eau sale suinte et jaillit,
On vit monter, monter l'écume!..
Un jour, Paris épouvanté,
Comme sous l'infortuné Louis XVI,
Crut s'être réveillé,
Horreur ! en plein 93 !
On voyait là Félix Pyat,
Marchand de phrases venimeuses,
Maquignon de noires pensées,
Parleur poussif et sifflé ;
Rochefort, nom d'aristocrate
Tourné à l'aigre, homme d'esprit,
Fine plume, âme scélérate,
Cœur lâche, poltron, et pourri :
Toute la crapule écarlate
Le contemplait comme un dieu,
Et les amateurs de cette friandise

Guilhèuen aquere bermine
 Que lou degourèue tout biou ;
 Courbet, barbe carnabalesque,
 Artiste à mitat, e bourrèu,
 Pintre attitrat en biande fresque,
 Qu'insurtèt la terre e lou Cèu
 E hasout pudi lou pincèu !
 Anfin la flou de la *Mountagne* :
 De que'mpousoua per cinquante ans,
 E de que publi de brigans
 La Caledonie e lou bagne !
 N'y manquèt pa que Rabagas ;
 Mè lou chéf de la radicalhe,
 Pu fin qu'ets, damourèt là-bas,
 Dinqu'à la fin de la batalhe.

Eh-bé ! fau ec crese : ec am bis :
 Aquet troupèt de truandalhe,
 Aquet arremat de canalhe
 Se rendout meste de Paris.
 Ah ! moun Diou ! praube Capitale !
 Es debingude un ahourès
 Oun la foule, au noum dou progrès,
 Pilhe, darraube, e se regale
 En tuan sourdats e curès !
 Causin per purmère bictime

Dévorait des yeux la vermine
Qui le rongait tout vivant ;
Courbet, barbe carnavalesque,
Artiste à moitié, et bourreau,
Peintre attitré en viande fraîche,
Qui insulta la terre et le Ciel
Et qui fit puer les pinceaux !
Enfin, la fleur de *la Montagne* :
De quoi empoisonner pour cinquante ans
Et de quoi peupler de bandits
La Calédonie et le bagne !
Il n'y manquait que Rabagas ;
Mais le chef de la radicaille,
Plus fin qu'eux, resta là-bas,
Jusqu'à la fin de la bataille.

Eh bien ! il faut le croire : on l'a vu :
Ce troupeau de truandaille,
Ce ramassis de canaille
Se rendit maître de Paris.
Ah ! mon Dieu ! pauvre Capitale !
Elle est devenue une forêt
Où la foule, au nom du Progrès,
Pille, dérobe, et se régale
En tuant des soldats et des prêtres !
Ils choisirent pour première victime

Lou Libournés Clément Thoumas,
Republiquèn, mès, en tout cas,
Sourdat ; i'ère prou per sotun crime.
Lou bielh generau toumbèt doun
Parçat de mey de trente bales !
Après, per la même resoun,
Aquets assassins cannibales
Fesilhèn, chèn l'aué jutgeat,
Lecomte, un aut brabe sourdat.
Religioun, charitat, bielhesse,
Dauan arré de tout aco
Ne sentin remuda soun cò ;
E poussèn la sceleratesse
E lou mespris de toute loua,
Dinqu'à se prene per otatges
Lous pu reberats persounatges :
Lou boun Archebesque Darboy,
Lou curé de la Madelène,
L'abbè Planchat, que defendèn
Countre lou soupçoun e la hène
Ses obres d'aposte e de sènt :
Aquet preste, gran citoyèn,
S'ère tout jitat en aumoynes
Au praubè puble parisièn ;
Mè bah ! qu'aco hey ! lou barrèn ;
E, dap et, jesuites e moynes

Le Libournais Clément Thomas,
Républicain, mais, en tout cas,
Soldat ; et c'était assez pour son crime.
Le vieux général tomba donc
Percé de plus de trente balles !
Ensuite, pour les mêmes motifs,
Ces assassins cannibales
Fusillèrent, sans l'avoir jugé,
Lecomte, un autre brave soldat.
Religion, charité, vieillesse,
Devant rien de tout cela
Ils ne sentirent s'émouvoir leur cœur ;
Ils poussèrent la scélératesse
Et le mépris de toute loi,
Jusqu'à se prendre comme otages
Les plus vénérés personnages :
Le bon Archevêque Darboy,
Le curé de la Madeleine,
L'abbé Planchat, que défendaient
Contre leurs soupçons et leurs haines
Ses œuvres d'apôtre et de saint :
Ce prêtre, grand citoyen,
S'était jeté tout entier en aumônes
Au pauvre peuple parisien ;
Mais bah ! qu'importe ? On l'enferma ;
Et, avec lui, jésuites et moines,

Partatgèn lou tarrible sort :
Moun Diou! e qu'ère aco? La mort!

Gran Rabagas, bagne-te, bagne ;
A pleng nas, en cansounejan,
Simse l'ert biou de l'Ocean :
Touns coulègues de *la Mountagne*
Ban lèu se bagna den lou sang !

Eh-be, là : bouley pas ec crese :
Cresèi que l'armade francese,
Que marchèue debert Paris,
Anèue esparagna chèn doute
Tan de hounte à noste peys.
De fèt : la Coumune en deroute
Reculèue... nostes sourdats
La traquèuen de tous coustats
La bayounette au pugn : se biouen,
Nostes presouneys soun saubats!
Soun saubats! Eh-be, nou: mouriouen!

Quan, debert lou boy, un loubas
S'entrayne un agnerot que ploure,
Se lou moutouey se boute à courre
E lance en auan soun cagnas,
Lou loup déchø aqui sa bictime,

Partagèrent le terrible sort :
Mon Dieu ! et qu'était-ce ? La mort !

Grand Rabagas, baigne, baigne-toi ;
A plein nez, la chanson aux lèvres,
Aspire les vives senteurs de l'Océan :
Tes amis de *la Montagne*
Bientôt vont se baigner dans le sang !

Eh bien ! tenez : je ne voulais pas le croire :
Je croyais que l'armée française
Qui marchait sur Paris
Allait épargner, sans aucun doute,
Tant de honte à notre pays.
En effet : la Commune en déroute
Reculait... Nos soldats
La traquaient de tous côtés,
La baïonnette au poing : s'ils vivent,
Nos prisonniers sont sauvés !
Sauvés ? Non : ils vont mourir !

Lorsque, vers le bois, un loup
Entraîne un agnelet qui pleure,
Si le berger se met à courir
Et lance son chien en avant,
Le loup abandonne là sa victime,

E houéi chèn l'escana... Là-bas,
 L'homme estèt pu loup qu'un loubas !
 Quan lous regiméns de Bersalhes
 Auoun hèit assaut sus assaut,
 l'empourtat anfin les murralhes,
 Raujouse coume un alimaut,
 Mè, coume l'Ange de l'abime,
 Carculan lou moumén dou crime,
 La Coumune angout en hurlan
 Defounsa la presoun : — Bangeance !
 Bolem lou sang de'quere angeance ;
 Que morin ! Am set de soun sang ! —

Boun Rabagas ! bagne-te, bagne ;
 A pleng beyrot, en taulejan,
 Chioule lou bin roustit d'Espagne :
 Touns coulègues de la *Mountagne*
 Ban béue à pleng beyre lou sang !

Une soissanténe d'otatges, (3)
 Prestes, laïques e sourdats,
 Marchen au mitan dous outratges :
 Ferrè lous a touts coundamnats.
 Debèrt au quartiè Bellebille,
 Lou spectacle debèn affrous :
 Praubes martires ! A grans pous,

Et fuit, sans l'égorger... Là-bas,
L'homme fut plus loup que les loups !
Quand les régiments de Versailles
Eurent donné assaut sur assaut
Et enfin emporté les murailles,
Enragée comme une bête fauve,
Mais, comme l'Ange de l'abîme,
Calculant le moment du crime,
La Commune alla en hurlant
Défoncer la prison : — Vengeance !
Nous voulons le sang de cette engeance ;
A mort ! nous avons soif de leur sang ! —

Bon Rabagas ! baigne, baigne-toi ;
A plein verre, dans les festins,
Siffle le vin rôti d'Espagne :
Tes amis de *la Montagne*
Vont boire le sang à plein verre !

Une soixantaine d'otages,
Prêtres, laïques et soldats,
Marchent au milieu des outrages :
Ferré les a tous condamnés.
Vers le quartier de Belleville,
Le spectacle devient affreux :
Pauvres martyrs ! à grands coups,

La foule lous trayne, lous pile,
 Les'i jite braude e calhaus,
 Insurtes, mè coume s'y'n hurle
 Den l'infern, coure lous damnats,
 Debat la flambe que lous burle,
 Grincen à cruchi souns cachaus !
 Renduts au loc dou sacrefice,
 Lous empaquetèn en pilot,
 I'une hemnasse de tripot,
 En descargan un chassepot,
 Balhèt lou signau dou supplice ;
 E lou supplice s'acabèt
 Dens un nuatge de humade,
 Quan, su'la terre ensanglantade,
 Nat cadabre ne remudèt.
 Mè, scène dicne de saubatges !
 Besoun, de ssu'lous praubes morts,
 Hemnes ibrougnes e maynatges
 Mounta, trapigna de touts borts,
 E ha guitza lou sang pr'arrise !... (4)
 Ah ! moun Diou ! arré que d'ec dise,
 M'en senti heri tout lou cors !

Un Dimenche, à la messe basse,
 Preguèuem per noste peys,
 Preguèuem sustout per Paris :

La foule les traîne, les frappe ;
Elle leur jette de la boue, des pierres,
Des insultes, mais comme on en hurle
En enfer, lorsque les damnés,
Sous la flamme qui les dévore,
Grincant à se broyer les dents !
Rendus au lieu du sacrifice,
On les fit placer en un tas :
Puis, une femme dégradée,
En déchargeant un chassepot,
Donna le signal du supplice ;
Et le supplice ne cessa,
Dans un nuage de fumée,
Que lorsque, sur le sol ensanglanté,
Aucun cadavre ne remua.
Mais, scène digne de sauvages !
On vit, sur ces pauvres victimes,
Des mégères ivres et des enfants
Monter, trépigner en tous sens,
Et faire jaillir le sang, pour rire !...
Ah mon Dieu ! en vous le racontant,
Je sens tout mon être en frémir !

Un Dimanche, à la messe basse,
Nous priions pour notre pays,
Nous priions surtout pour Paris :

Aquet joun, toute la parrouasse
Ere aqui, proche de l'auta.
Tout d'un cop, (coume m'en rappèli !)
Après aué dit l'auangèli,
Besoum lou curè se bira
E s'appuya'la sènte taule.
Praube homme ! lou besi de'ci,
En larmes, pâle, chèn paraule,
Boulé parla, s'engourgoussi,
E se taysa'ne pause encouère...
Parlèt anfin à demi-bouas :
— Mous frays, hasém une prière
Per ço que s'y passe là-bas !
Aneyt, la France bèn d'apprene
Qu'à toutes ses autes doulous,
S'ère ajoutade une aute pene,
E dòu sus dóu, e plous sus plous !
Den noste bielhe Capitale
Qu'am deja biste tan souffri,
La Coumune se moy e râle :
Se moy, mè, dauan de mourir,
L'enfame ! a boulut estari
Lou pousoun doun ère goufflade !..
Auè coumençat per l'armade,
I'a fenit soun obre damnade
Per lous prestes de Jesu-Crit !

Ce jour-là, toute la paroisse
S'était rendue au pied des autels.
Tout à coup, (comme il m'en souvient !)
Après avoir dit l'Évangile,
Nous vîmes le curé se retourner
Et s'appuyer à la sainte table.
Pauvre homme ! je le vois d'ici,
En larmes, pâle, sans voix,
Voulant parler, sanglottant,
Et se taisant un moment encore...
Il parla enfin à voix basse :
— Mes frères, prions
Pour ce qui se passe là-bas !
Aujourd'hui, la France a appris
Qu'à toutes ses autres douleurs
S'était ajoutée une autre douleur,
Deuil sur deuil, larmes sur larmes !
Dans notre vieille Capitale
Que nous avons vue tant souffrir,
La Commune se meurt et râle :
Elle se meurt, mais avant de mourir,
L'infâme ! elle a voulu épuiser
Le venin dont elle était gonflée !..
Elle a commencé par l'armée,
Et elle a fini son œuvre de damnation
Par les prêtres de Jésus-Christ !

An bis darrey une murralhe
 Toumba, su'l'orde d'un bandit,
 Dedén lou hum de la mitralhe,
 Lou purmey Pastou de Paris !
 E, proche d'et, d'outes enconère
 Se soun couchats su'la poussière,
 E l'an seguit en Paradis !
 Tua lou sourdat e lou preste !
 Oh ! l'espiracioun de Satan
 M'apparech aci manifeste ;
 Mè fau nous counsoula pertan :
 Maugrè tan de causes iniques,
 Pusque tan d'hommes eroïques
 Moren per la France e por Diou,
 Aco's que noste France biou !
 Dominiquèns, curès, jesuites,
 Morts, les mans plegnes de merites,
 Dou Cèu oua bènou de mounta
 Nous balhen lou dret de coumta
 Sus un abeni d'esperance
 Per la Religioun e la France !
 L'archebesque a l'heuut la man,
 Quan lous comunarts l'alignèuen,
 Pr'applica lou prêts de soun sang
 Aus hommes que l'assasinèuen :
 L'aquet sang seré perdut ? Non :

On a vu, derrière un mur,
Tomber, sur l'ordre d'un bandit,
Dans la fumée de la mitraille,
Le premier Pasteur de Paris !
Près de lui, d'autres encore
Se sont couchés sur la poussière,
Et l'ont suivi au Paradis !
Tuer le soldat et le prêtre !
Oh ! l'inspiration de Satan
M'apparaît ici manifeste ;
Mais il faut nous consoler pourtant :
Malgré tant de choses iniques,
Puisque tant d'hommes héroïques
Meurent pour la France et pour Dieu,
C'est que la France est encore vivante !
Dominicains, curés, jésuites,
Morts, les mains pleines de mérites,
Du Ciel où ils viennent de monter,
Nous donnent le droit de compter
Sur un avenir d'espérance
Pour la Religion et pour la France !
L'archevêque a levé la main,
Quand les communards le visaient,
Pour appliquer le prix de son sang
Aux hommes qui l'assassinaient :
Et ce sang serait perdu ? Non :

Aquet sang nous saube ! Per jou,
 Cresi la bouas dous sènts oragles :
 Balhem martires au boun Diou,
 l'et, en recoumpense, nous diou
 Une plegne man de miragles ! —

Touquèuem à la fin de May.

Den la Bile barricadade,

La Coumune lasse, escrasade,

Resistèue pa mey, de bray ;

Mè, lou pè deja su'la hosse,

Drapade dou triste lingou,

Den soun cerbèt à mitat hòu

Mountèt une idèye feroce :

Boutèt Paris à houéc !... Paris

Flambèt, e toumbèt en debris ! (5)

Gran Rabagas, bagne-te, bagne !

Prén lou frés debat l'irangey ;

Boute à fredy lou bin d'Espagne :

Touns coulègues de la *Mountagne*

Burlen Paris !... Mè qu'aco hèi ?

Aco n'es pa tu qu'ès à plagne !

Balà, maynatges, balà doun

Ço qu'ès estat per noste France

Ce sang nous sauve ! Pour moi,
J'en crois la voix des saints oracles :
Nous donnons des martyrs à Dieu,
Mais Lui, en retour, Il nous doit
Les miracles à pleines mains ! —

Nous touchions à la fin de Mai.
Dans la ville couverte de barricades,
La Commune lasse, écrasée,
Ne résistait plus, c'est vrai ;
Mais, le pied déjà sur la fosse,
Déjà drapée du sombre linceul,
Dans son cerveau à moitié fou
Monta une idée féroce :
Elle mit Paris à feu !... Paris
Flamba, et tomba en débris !

Grand Rabagas, baigne, baigne-toi !
Prends le frais sous les orangers ;
Fais rafraîchir le vin d'Espagne :
Tes amis de *la Montagne*
Brûlent Paris !... Mais que t'importe ?
Ce n'es pas toi qui es à plaindre !

Voilà, mes enfants, voilà donc
Ce qu'a été pour notre France

Aquet Dictature a-d-outrance :
 L'homme de la malediccioun !
 Pa mey de Lorrène e d'Alsace !
 Pa mey de glòri, ni d'argén,
 Pa mey arré!.. Mès, à la place,
 Am moussu Thiers, en attendén
 Que Rabagas si Presidén :
 Care la France es atau hèite :
 Lou malure e la perdicioun
 An bèt li hèse la leyçoun :
 La France se libre toutjoun
 A tout charlatan que l'espleyte !

Un joun, après un boun repas,
 Dens un moumén de boune imure,
 Un entime dou Dictature
 Dichout pr'arrise : Rabagas ?
 Se lou boun Diou li preste bie,
 Chambertera noste patrie
 Encouère mey qu'au téms passat,
 E mourira, pleng de santat,
 Dedén la pet d'un reboltat! — (6)
 Eh-be, nou ; l'amic d'Espullère,
 Lou balounayre, l'outranciè,
 Mourira sus soun leyt, rentiè,
 Dedén lou coué d'un miliounère ! (7)

Ce fameux Dictateur outrancier :
L'homme de la malédiction !
Plus de Lorraine ! Plus d'Alsace !
Plus de gloire ! Plus de ressources !
Plus rien !.. Mais, à la place,
Nous avons monsieur Thiers, en attendant
Que Rabagas soit Président :
Car la France est ainsi faite :
Le malheur et la ruine
Ont beau lui donner des leçons :
La France s'abandonne toujours
A tout charlatan qui l'exploite !

Un jour, après un bon repas,
Dans un moment de belle humeur,
Un intime du Dictateur
Dit en riant : Rabagas ?
Si le bon Dieu lui prête vie,
Il ruinera notre patrie
Encore plus qu'au temps passé ;
Et il mourra, plein de santé,
Dans la peau d'un insurgé ! —
Eh bien ! non : l'ami de Spuller,
Le ballonnier, l'outrancier,
Mourra sur son lit, rentier,
Dans le cuir d'un millionnaire !

ENCOUÈRE UN MOT

Brabe lectou, papè Bounséns
 Fenit pa la Rabagassade.
 Praube homme ! aquère même annade,
 Mourit au mitan de ses géns !

.

Cauque poète academique
 Couterà belèu, un bèt joun,
 La fin de'quere Republique,
 E l'aube d'un siècle pu boun :
 Per ma part, l'attendi, l'espèri,
 E papè lou benesira !

Adichats ; e n'oublidits pa
 De dise un bout d'*Abè Maria*
 Per lou qui drom au cementèri !

FIN

ENCORE UN MOT

Ami lecteur, mon grand-père Bonsens
N'acheva pas la Rabagassade.
Pauvre homme ! Cette même année,
Il mourut au milieu de ses enfants !

.
.

Quelque poète académique
Racontera peut être un jour
La fin de cette République,
Et l'aurore d'un siècle meilleur :
Pour moi, je l'attends, je l'appelle,
Et mon grand-père le bénira !

Adieu ; et n'oubliez pas
De dire un bout d'Ave Maria
Pour celui qui dort au cimetière !

FIN

L'AMOUR ET LA MORT

Ami lecteur, mon grand-père Benoit
 N'achève pas le Haharsaba, car
 Parvo honore! Cette même année
 Il mourut au milieu de ses enfants.

Quelques poésies oubliées
 Racontées pour être un jour
 La fin de cette République
 Et l'avenir d'un siècle meilleur
 Pour moi, je l'attends, je l'appelle
 Et mon grand-père la bénit!

Adieu ; et n'oubliez pas
 De dire un bon d'AVE MARIA
 Pour celui qui dort au ciel.

NOTES

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES

AVANT-PROPOS

(1) C'est l'un des caractères distinctifs du peuple juif : *durissimæ cervicis populus*. Les Ecrivains sacrés y reviennent sans cesse. (Cf. Exod., Lévi., Deut., Jérém., Baruch).

(2) Le chapeau de Glais Bizoin est demeuré célèbre dans les fastes de la Touraine.

(3) « A dix lieues toujours du boulet le plus proche, à cinquante centimètres du chapon le plus gras. » (P. de Cassagnac)

(4) Un des journaux les plus étoffés de France.

(5) La *Lettre de Cadiche Bousens à moussu Munié* eut l'honneur d'être censurée par la pudique *Gironde*.

(6) Charmant village du Langonnais, dont les vins rivalisent avec ceux de Barsac et de Sauternes. Boutausac n'en est pas fort éloigné.

PREMIÈRE VEILLÉE

(1) L'instituteur de Boutausac : il donnait un peu dans le *Rabagassisme*.

(2) Lorsque un œuf est gâté et qu'on l'agite entre ses doigts, il rend le son de *tic-toc* dont il est ici question.

(3) Bousens pouvait y ajouter la Géographie : tout le monde sait que notre héros a fait un travail sur Longjumeau, Epinay et les environs, pour mettre en lumière sa dissertation sur la *défaite de Bouvines*. Deux brochures rares et se vendant cher.

DEUXIÈME VEILLÉE

Note unique. — Lagriffe a été un quart de siècle l'orateur affrété des lutteurs girondins. Il fallait l'entendre sur les tréteaux des Quinconces, « faire appel aux hommes forts et adroits, et pro-
mettre une somme de cent francs à quiconque tomberait sur

« l'arène Picard, Marchandeaup, Faouet ou Laperle, et ferait rouler dans la poussière leurs omoplates glorieuses! »

TROISIÈME VEILLÉE

Note unique. — Toute cette scène est historique pour le fond. (Voir l'*Histoire de deux ans*, par Alfred d'Aunay, Tome I.)

QUATRIÈME VEILLÉE

(1) Ce fut le 6 Octobre, près de Montdidier, dans la forêt d'Épineux, que vinrent s'abattre M. Gambetta et M. Spuller, suivis d'un Sous-préfet et de deux ou trois Yankees... Tout alla bien jusqu'à un arbre où *le Barbès* s'accrocha... Sans des paysans qui arrivèrent, ils ne se fussent jamais tirés de là. (*Tours et Bordeaux*, par L. Dupont, 1877, p. 80).

(2) Cette adresse disait : « Illustre citoyen, le dévouement abonde ; mais l'énergie et la direction font défaut. Soyez pour la province cette direction, et l'ennemi sera chassé, la France sauvée, et la République définitivement et à jamais fondée. » (Ibid. p. 83)

(3) « Dans cette élite de jeunes gens, je n'ai pas rencontré une seule difformité, pas un cas de réforme, » (Ibid. p. 6).

CINQUIÈME VEILLÉE

(1) Proclamation fameuse du 30 Octobre (Voir le texte dans *Tours et Bordeaux*, p. 138).

(2) « Pendant cette campagne de trois mois, l'armée de Metz a eu un maréchal et vingt quatre généraux, deux mille cent quarante officiers et quarante deux mille trois cent cinquante soldats, atteints par le feu de l'ennemi. » (Lettre du Maréchal Bazaine adressée au journal *le Nord*, (2 novembre 1870).

(3) On peut dire que si, le jour de Coulmiers, nos troupes furent victorieuses, ce fut bien malgré la République et malgré M. Gambetta... Ce fut au cri de *Vive la France!* que le général Peytavin s'empara de Baccon et du château de la Renardière. (*Tours et Bordeaux*, p. 188.)

(4) Fameuse *balconnade* du 1^{er} Décembre 1870. (Voir le texte officiel dans *Tours et Bordeaux*, p. 213 et suivantes.)

(5) La dépêche apportée par le *Jules Faure* parlait d'une bataille qui commençait, et non d'une victoire. Elle annonçait que l'amiral La Roncière s'était avancé jusqu'à Epinay, mais elle ne disait pas qu'il se fût avancé jusqu'à Epinay *au delà de Longjumeau*. Ce dernier membre de phrase, j'en ai la certitude, avait été ajouté au texte de la dépêche dans le cabinet même de M. Gambetta, avec le parti pris de faire croire à des succès imaginaires. (Ibid, p. 219.)

SIXIÈME VEILLÉE

(1) Expression familière à l'auteur de la *Chanson de Roland* pour désigner Charlemagne :

Là siet li reis ki dulce France tient ;

Blanche ad la barbe e tut flurit le chief.

.

Carles li vielz à la barbe flurie.

(2) Fernand de Bouillé était petit fils de l'héroïque Bonchamps, l'un des géants des guerres de la Vendée.

(3) Henri de Verthamon, né à Bordeaux en 1833. Engagé aux Zouaves pontificaux en 1861, et aux Volontaires de l'Ouest en novembre 1870.

(4) On l'a surnommé à juste titre le héros de Patay.

(5) « Ces malheureux soldats étaient démoralisés... Ils firent quelques pas en avant, puis revinrent, et, malgré les efforts de leurs officiers, refusèrent de marcher encore. » (Le Capitaine S. Jacquemont.)

(6) Le bataillon des mobiles des Côtes-du-Nord, et les deux compagnies de francs-tireurs de Tours et de Blidah.

(7) C'était une bannière blanche sur laquelle étaient brodés en rouge le Sacré Cœur et l'exergue suivant : *Cœur de Jésus, sauvez la France!* Au revers on lisait : *Saint Martin, patron de la France, priez pour nous!* Cette bannière était l'œuvre des religieuses de Paray-le-Monial.

SEPTIÈME VEILLÉE

(1) C'est une façon originale de s'exprimer pour dire : *se trouver dans son lit*. Cambes et Paillet sont deux petites communes

de la Gironde sur la rive droite de la Garonne. Le Gascon, qui vise volontiers au jeu de mots, associe à l'idée de *Cambes* celle de *la cambe* (le chanvre) ; et à l'idée de *Paillet* celle de *palhe* (la paille) : d'où l'idée de *draps de lit* et de *paillasse*.

(2) M. Steenakers arriva un peu tard à la curée. Personne n'ayant songé aux télégraphes, il courut les prendre. On lui reproche d'avoir perdu beaucoup de temps à combiner le dessin d'une casquette dont il tenait à se parer... La casquette parut enfin : c'était d'un effet irrésistible — Il est célèbre aussi par ses *cigares exquis*. (*Tours et Bordeaux*, p. 120)*

(3) Historique pour le fond. (*Ibid.* p. 225).

(4) M. Gambetta fut sur le point d'agir envers le général d'Aurailles, comme il avait agi envers le maréchal Bazaine après la capitulation de Metz ; il voulut le faire arrêter et le traduire devant un conseil de guerre. (*Ibid.* p. 227).

(5) Fameux *avocassier* périgourdin. Chassé du barreau de Périgucux, les clubistes bordelais le jugèrent digne de représenter leurs idées à la Chambre des Députés. Il mourut à Paris, et fut *enfoui* selon ses désirs.

(6) * La translation du Gouvernement de Tours à Bordeaux * aura lieu demain. Le but de cette translation est d'assurer la * liberté des mouvements des troupes. On n'a pas d'inquiétudes ; * la situation militaire est satisfaisante... M. Gambetta reste à * l'armée de la Loire... * (Dépêche officielle du 9 Déc.).

(7) Le fait est exact. Il a été raconté par *l'Univers*.

(8) Voici le texte officiel : * Cigares exquis. Soyez toujours gais et de bonne composition. — Léon Gambetta.

HUITIÈME VEILLÉE

(1) Le citoyen Simiot, adjoint au maire de Bordeaux, et, dans la suite, Député. Il mourut *civilement* en 1879, et fut en... terre aussi... vilement.

(2) C'était un pauvre diable mal conformé, boiteux comme Tyrtée, et poète aussi, mais autrement que Tyrtéc. Il avait, en 1870 la mine d'un buveur de sang. — Sous l'Empire, il avait composé une cantate en l'honneur de Napoléon III, et avait reçu, disait-on, de ce tyran, certaines libéralités (*Tours et Bordeaux*, p. 275).

(3) Le baron Sarget était à son château de Laroz. On lui écrivit, mais on n'attendit pas la réponse. Le Maire Fourcaud *régula-*

risa l'affaire au moyen d'une réquisition. M. Crémieux s'installa, sans autre souci du maître de céans; et M. Sarget eut la bonne grâce de trouver cela naturel. (Ibid. p. 262.)

(4) Nicollet, fameux traiteur de la rue du Pont-de-la-Mousque.

(5) « Ils croyaient (les Prussiens) faire une campagne de Sadowa, et Paris les retient depuis trois mois. Les pertes qu'ils ont éprouvées sont énormes... quelques jours encore, et la défaite de l'armée prussienne est certaine. » (Ibid. p. 303.)

(6) Historique pour le fond et presque pour la forme. (Voir ibid. p. 308 — 309.)

(7) M. Gambetta ne voulait pas être avec les Bordelais en reste de bons procédés. Il consulta son entourage : M. Allain Targé ne trouvait rien ; M. Pipe-en-bois dit : qu'on leur serve un boeck. M. Laurier se frappant le front s'écria : qu'on leur serve des huitres ! — Des huitres ! c'est une idée, dit Gambetta ; ils n'ont appelé : citoyen illustre, ils auront des huitres !.. Et le lendemain parut au *Mouiteur* un décret ainsi conçu :

Art. 1. — Une quantité de deux millions d'huitres sera prélevée sur les paires de l'Etat, dans le bassin d'Arcachon, pour être vendue aux enchères publiques par lots, après annonces publiées dans les journaux, à la diligence des administrations des domaines et de la marine.

Art. 2. — Le produit de cette vente etc (Ibid. p. 309 — 310.)

NEUVIÈME VEILLÉE

(1) En terminant son discours, le citoyen Cadue exprima l'espoir que la France républicaine « réalisât cette grande et noble idée des Etats-Unis de l'Europe ! »

Les électeurs Réolais organisent, dit-on, une souscription destinée à offrir à leur vaillant député un magnifique exemplaire de ses œuvres oratoires ; nous souscrivons pour cinq centimes.

(2) Aubergiste bien connu des Bordelais. Son établissement, arborant sans vergogne l'enseigne du *Puits*, est une des curiosités du cours Saint-Jean.

(3) M. Fournier, alors rédacteur de la *Province* y fut enfermé par les ordres de M. Gambetta : pour le Dictateur, les procédures légales étaient un luxe, le seul qu'il négligeât de se payer.

(4) Ce fait est bien authentique (*Tours et Bordeaux*, p. 337-338).

(5) Cet acte inqualifiable excita partout l'indignation.

M. Raoul-Duval premier Président de la Cour de Bordeaux, écrivit à M. Crémieux plusieurs lettres écrasantes, et ne quitta son siège que sur les injonctions réitérées de la force publique.

(6) Ces idées sont exprimées avec une grande énergie dans le *journal d'un Voyageur pendant la guerre*, par Georges Sand. (*Tours et Bordeaux*, p. 376)

(7) Il faut avoir vu jouer cette scène de haute comédie, pour croire qu'elle ait pu se jouer véritablement. (*Ibid.* p. 394-395).

(8) Voici le décret officiel : Le Gouvernement de la Défense nationale décrète ; M. Emmanuel Arago est nommé ministre de l'Intérieur et de la Guerre. — Signé : Crémieux, Bizoin, Fourichon, Pelletan, Garnier-Pagès, Jules Simon.

DIXIÈME VEILLÉE

(1) M. Thiers n'eut pas le temps de se reconnaître en face de la mort. Frappé au moment où il se trouvait à table, il murmura ces mots : que ces haricots sont mauvais ! — Ce furent ses dernières paroles

(2) La Commune naquit le 31 Octobre 1871.

(3) Ceci se passe rue Haxo, 89.

(4) Une ignoble créature, après avoir trépigné sur les poitrines trouées, d'où le sang jaillissait, s'écria en agitant un lambeau de chair : « Je lui ai f... la main dans la gueule pour lui arracher la langue ! »

— On peut lire ces horribles détails dans *l'Histoire de Deux ans*, (Tome IV, p. 476-478.)

(5) L'incendie dévora 27 monuments publics, et 125 maisons particulières.

(6) C'est un mot de M. Jules Grévy, 1^{er} du nom, 3^e Président de la R. F....

(7) M. Louis Veillot avait tiré en ces termes l'horoscope de notre héros : « Il aura une existence trouble et une fin bête » — Ainsi-soit-il !